

A photograph of an old, weathered wooden door. The door is made of vertical wooden planks and has a decorative metal plate with a scalloped edge. A metal lock mechanism is visible on the right side, including a circular handle and a small yellow padlock. The door is set within a wooden frame. The overall appearance is aged and rustic.

TAKASSIM

DANIEL TRANCHANT

**Edition électronique, revue et corrigée par l'auteur, 14 septembre
2015**

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

DANIEL TRANCHANT

TAKASSIM

ROMAN

A Sophie, Arnaud, Anne-Claire,

A Julien et Jérémie, qui ont lu les premières ébauches de Takassim, et m'ont encouragé à en continuer l'écriture,

A Christine, qui a vécu les faits réels dont ce texte est issu, et a accepté de faire la relecture et les corrections du roman

Takassim est une œuvre de fiction utilisant certaines situations et certains faits réels vécus par l'auteur. Par contre tous les personnages sont fictifs, et toute ressemblance serait le fruit du hasard.

Selon le Prophète Mohammed, parmi les dix signes qui annonceront la fin des temps, il y aura des éclipses, le soleil se lèvera au couchant, puis un feu viendra du Yémen, que les hommes tenteront de fuir et qui les rassemblera une dernière fois...

CHAPITRE I

Selon le Prophète Mohammed

Exécution

Cette fois les quatre coups de feu furent parfaitement synchrones. Les soldats n'eurent pas le temps d'abaisser leurs armes que la forme noire s'était écroulée, sans un gémissement. Ainsi tomba Ghazaleh Hajian, quelques mois après sa condamnation par le tribunal de Sana'a.

Elle fut exécutée dans son *abaya** noire, en présence de ses trois fils alignés près du peloton d'exécution, et de ses quatre filles attendant un peu plus loin pour ne pas entendre la salve. Son mari, un français, ne s'était pas déplacé.

Le Commandant du peloton s'approcha, examina le corps et rengaina le pistolet qu'il avait armé au cas où un coup de grâce aurait été nécessaire. Finalement il était satisfait, il pouvait économiser une balle.

Il aurait fallu peu de choses finalement. Que l'un des enfants demande la grâce de sa mère, ou que les familles des victimes accordent leur pardon, et conformément au droit islamique, la peine aurait pu être commuée. Mais personne n'avait parlé. A cause de la honte. Pourtant jusqu'à la dernière seconde cela aurait été possible.

Les trois fils rejoignirent leur voiture tandis que le corps de la suppliciée était jeté à l'arrière d'un pick-up en direction d'un lieu d'enterrement rapide.

Le Commandant s'éloigna en mâchant quelques feuilles de *gat* qu'il avait retrouvées au fond de sa poche. Il cracha sur le bord du trottoir un long jet vert et hâta le pas.

* Voir la traduction des mots arabes dans le glossaire page 255.

Retour à Sana'a de Doc et d'un indésirable

Le vol Dubaï-Sana'a de la Felixiya avait quitté l'Emirat avec plus d'une heure de retard. L'hôtesse marocaine s'approcha avec un plateau de bonbons à la menthe. Le passager européen tendit la main pour en saisir un. Tous les autres passagers étaient yéménites ou comoriens. L'européen aux longues mains portait à l'annulaire une vieille bague bédouine en argent ornée d'une agate rouge. Il leva vers l'hôtesse un long visage pensif encadré de cheveux blancs et remercia d'un bref clignement de ses yeux clairs. Ses cheveux précocement blanchis contrastaient avec le visage encore jeune et attiraient les regards. Il allongea sa jambe droite enraidie, se remit d'aplomb dans le fauteuil en grimaçant, et referma le « Yémen Times ».

Son escapade à Dubaï était terminée, il lui fallait se concentrer sur la situation difficile qu'il allait trouver à l'arrivée à Sana'a. Un café noir raide et amer devrait remettre ses idées en bon ordre. Il le commanda en arabe à l'hôtesse, qui lui répondit dans un excellent français, et avec un joli sourire.

Doc revenait au présent et à sa mission. Le présent c'était le comportement anormal de l'avion. Curieuse sensation que celle de pencher vers la gauche depuis le décollage. Au début il avait cru que son fauteuil était déformé ou monté de travers, mais quand il avait posé son stylo sur la tablette et que celui-ci s'était mis à rouler vers la gauche avant de tomber, il avait bien fallu se rendre à l'évidence, l'avion penchait.

Il s'en était ouvert à l'hôtesse, qui avait éludé la question :

- *Mafich mouchkila* ! Non, c'est normal, tout va bien, pas de problème Sir.
- Allons, nous penchons, l'avion penche à gauche, ce n'est pas normal !

- Vous trouvez ? Moi je ne sens rien d'anormal. J'en parlerai au Commandant.

Mais il n'aurait pas de réponse à sa question avant son arrivée à Sana'a. Il pourrait tout juste maudire Bruno, le directeur régional d'International Assistance, toujours à l'affût d'économies de bouts de chandelles. La prochaine fois il insisterait et voyagerait sur un vol Emirates.

Doc sortit de sa poche le document que les services de sécurité de la compagnie lui avaient remis le matin même, juste avant le décollage, et lut le court rapport qui lui était destiné :

Yémen : accrochage entre les troupes gouvernementales et des militants de la province de Mar'ib. Au moins quatre personnes, y compris trois membres des forces de sécurité ont été tuées, et trois autres blessées durant une fusillade entre des membres présumés des islamistes d'Al-Qaida dans la péninsule arabique (AQAP) dans le district de Shabwa, approximativement neuf milles à l'est de la ville de Mar'ib, capitale de la province.

Les militants ont, lors d'une embuscade, saisi un véhicule militaire, des armes, et des munitions. Les forces de sécurité ont lancé des recherches.

Ceci souligne l'absence de contrôle de cette zone par le gouvernement. Pendant que celui-ci fait la chasse aux séparatistes du sud, et la guerre aux chiïtes du nord, les groupes extrémistes prolifèrent à l'est, dans l'indifférence de la population et des chefs de tribus, et parfois avec leur complaisance.

Les militants de l'AQAP sont essentiellement des éléments venus d'Arabie Saoudite, où ils ont perdu leur guerre, et d'Irak où la situation est mieux contrôlée par les forces américaines et locales. Ces éléments jouissent au Yémen d'une relative tranquillité. Ils y conduisent leurs actions de recrutement et d'entraînement.

En conclusion, tout déplacement au Yémen, non formellement indispensable professionnellement, doit être annulé. Risque de kidnapping ou d'attentat à considérer comme majeur.

Merci Bruno ! pensa Doc en lui-même. Bruno, un taureau, un buffle, rapide, puissant, colérique, redoutablement efficace. Les deux hommes s'entendaient bien. Bruno avait insisté, et après de courtes missions en Lybie et en Chine puis quelques mois de mise au vert à Cordoue, Doc revenait à Sana'a :

- Mais si ! C'est pour toi cette mission Doc ! Toxen est prêt à signer. C'est un contrat crucial pour nous. Tu connais tout le monde là-bas ! Et tout le monde te connaît, cela va les mettre en confiance de te revoir, tu vas vaincre leurs dernières résistances...

- Tu sais Bruno, le Yémen s'enfonçe dans la barbarie. Dans un an ce sera au mieux une Somalie-bis, au pire un autre Afghanistan.

- On t'extraît tout de suite si cela tourne mal, tu auras un ange gardien en permanence si nécessaire. Et puis tu ne peux pas refuser, il y a cinq cents expatriés qui travaillent là-bas, qui veulent un toubib, ils sont en famille, une centaine d'enfants... et puis pas de médecin, pas d'ingénieurs expatriés. Pas d'ingénieur pas de pétrole. Pas de pétrole... et bien... toi et moi on est au chômage...

- Au moins sont-ils tous à Sana'a tes expats ?

- C'est le problème ! Les familles oui, toutes à Sana'a, mais disséminées dans la ville. Les ingénieurs eux, vivent à Sana'a pour la moitié d'entre eux, les autres sur huit sites de production, en rotation, en ' back to back ', dans le désert de l'Hadramaout pour l'essentiel. Le pire en matière de sécurité sont les sites autour de Mar'ib, il y a des terroristes partout dans cette zone. Tu vas vite comprendre. Commence par consolider les contrats d'assistance médicale avec les sociétés clientes à Sana'a, puis fais un tour des sites plus éloignés, pour organiser les procédures d'évacuations médicales.

- Avons-nous toujours nos bureaux à l'Hôpital Islamique?
- Oui, tes bureaux sont toujours là-bas, tu y retrouveras les collègues locaux, et tout le support technique habituel... ta maison aussi t'attend, on n'a touché à rien, tu retournes chez toi, ça va ? Tu n'as pas peur ?
- Bof..., un peu, oui...

Dans sa tête tournait une phrase qu'il avait du mal à reconstituer, puis cela revint d'un coup et il s'exclama :

- Le poète dit ' là où il y a du danger pousse aussi ce qui sauve... ' c'était prometteur... - Tu philosophes ?
- Je me rassure !

Et puis il avait accepté. Pas pour le contrat. Bien sûr il était payé pour cela, mais il y avait autre chose. Il avait toujours suivi la même idée depuis sa sortie de l'Université, de longues années auparavant. Découvrir ce qu'il y avait de l'autre côté de la colline, mettre sa médecine au service de causes étranges, perdues. Il y avait surtout cette pulsion du voyage et de la découverte, irrépressible, jamais assouvie. La terrible 'maladie de l'horreur du domicile'.

Il avait enchaîné missions sur missions, Afrique noire, Océan Indien, Asie, guerres, épidémies, industries à risque. Il avait vu le meilleur et le pire de ce que l'homme est capable de faire à son semblable. Après que la France se soit retirée de son pré carré et que l'Afrique ait formé suffisamment de médecins pour ne plus avoir besoin de ceux de l'ancien colonisateur, il avait démissionné du service public. Trop indépendant pour s'insérer dans une ONG il travaillait donc sur contrat, pour des missions qu'il choisissait selon des critères bizarres aux yeux de ses confrères sédentaires. Depuis quelques années il louait ses services à International Assistance qui l'envoyait organiser le soutien médical d'expatriés en terrain difficile, dans des cliniques perdues, ou au fond de la brousse pour y monter des programmes de vaccination ou de santé publique payés par qui y avait intérêt. Donc une mission de plus, la dernière ?

Jamais il n'envisagerait cette éventualité.

Il reprit son journal tout en jetant un coup d'œil de temps en temps par le hublot. Aux dunes de sables succédaient le désert de rocaille et des habitations en dur, de plus en plus groupées. On approchait des hauts plateaux du Yémen. Lui revinrent en mémoire les phrases de l'homme aux semelles de vent :

‘Depuis longtemps je me vantais de posséder tous les paysages possibles’,

Et puis, en regardant venir à lui les lumières de Sana'a, pensant à ce qui l'attendait à l'atterrissage, avec une longue descente d'angoisse le long du sternum, il murmura lui aussi :
Qu'est-ce que je fais ici ?

Il tenta de se concentrer sur les plaisirs qu'il allait retrouver, baigner dans la culture moyen-orientale, marcher dans les rues de la vieille ville, peut-être jouer de la musique avec ses vieux amis. Il espérait que sa mission lui en laisserait le temps.

Il connaissait bien le Yémen. Quelques années plus tôt il avait créé un établissement de santé privé à Sana'a, puis des petites cliniques sur des sites d'exploitation pétrolière. Il aimait ce pays sans réserve mais ne se faisait aucune illusion sur son avenir. Le chaos était certain. Sa précédente mission avait été un succès, mais il n'avait pas quitté le pays sans y laisser aussi quelques ennemis. Il avait gagné des marchés que d'autres avaient perdus. Maintenant la découverte de nouveaux puits de pétrole allait raviver les appétits. Il n'était pas le seul à proposer au Moyen-Orient des contrats d'assistance médicale et à installer des cliniques sur les sites d'exploitation. Certains de ses compétiteurs le connaissaient bien et ne lui feraient aucun cadeau. Et au Yémen la violence succédait très vite aux politesses. Malheur aux gêneurs.

Assise quelques sièges plus loin, sur la même rangée, à droite, une passagère rivait son regard sur lui. Brune au nez fort et busqué, elle ne ressemblait pas vraiment à une yéménite. Ses traits étaient trop marqués, son regard plus dur encore, sans cette

expression de gentillesse propre aux habitants de l'Arabie Heureuse. Sa peau était sombre alors que les femmes yéménites avaient le teint d'une pâleur diaphane, constamment cachées du soleil par le port du voile. Elle devait avoir dans les quarante ans, petite, un peu voûtée, elle regardait l'européen perdu dans ses pensées. Puis elle replongeait dans ses dossiers, mais son regard revenait dans la même direction. Une fois Doc se retourna vers elle, leurs regards se croisèrent, elle détourna le sien et s'absorba dans l'examen des documents posés sur ses genoux.

A côté d'elle, un yéménite ventru et moustachu, la tête à moitié recouverte par son *shal*, les mains croisées sur le ventre, ronflait comme un bienheureux. Un peu plus loin deux jolies jeunes femmes fouillaient frénétiquement dans leurs sacs à main et comparaient les dernières emplettes faites à Dubaï; téléphones portables de luxe, rouges à lèvres, parfums de France, et lingerie fine. Aucun autre européen dans l'avion.

Songeur Doc n'entendit pas le pilote annoncer la descente :
- Température à Sana'a 18 degrés, ciel nuageux, heure d'arrivée 10:05 pm, dans 30 minutes.

Les hôtesse distribuaient déjà les fiches d'arrivée et ramassaient les derniers reliefs de la collation. Les passagères arabes, jusque-là vêtues à l'européenne, ouvrirent leurs bagages à main, sortirent leurs *abayas*, les enfilèrent, ajustèrent les *nighabs*, ne laissant qu'une mince fente au niveau des yeux. Il n'était pas pensable d'atterrir à Sana'a sans se voiler.

L'aéroport était maintenant en vue. Des chasseurs Migs 21 décollaient les uns après les autres et Doc devina qu'ils partaient bombarder les positions des rebelles chiites zaydites, les *Haouthis*, à cent cinquante kilomètres au nord de la capitale. L'avion se posa doucement malgré son allure penchée. Dès le premier contact des roues avec le sol les passagers yéménites, agités et indisciplinés, prétendirent se lever et ouvrir les coffres à bagages, tandis que les hôtesse marocaines, effarées, les ramenaient à la raison. Ce fut un court répit suivi d'une ruée

sitôt l'avion immobilisé, chacun voulant arriver le premier à l'ouverture des portes, puis dans les bus, puis au contrôle de police, si lent, et éviter ainsi de faire la queue. Un yéménite n'attend pas.

Doc put débarquer en priorité et franchir rapidement les contrôles de police et de douane. Les policiers reconnaissaient cet européen qui venait périodiquement exercer la médecine au Yémen, alors que tout le monde pensait plutôt à quitter ce pays en déliquescence, et ils le saluèrent de larges politesses. Il constata une fois de plus que les femmes débarquant en *abaya et niqhab* n'étaient pas arrêtées. Elles échappaient à tout contrôle, ni passeport, ni fouille. De toute façon le voile rendait tout contrôle impossible. N'importe qui pouvait confier n'importe quoi à une femme voilée entrant au Yémen, le risque de se faire prendre était nul.

Il dut attendre longtemps pour récupérer ses bagages puis se dirigea vers la sortie. La salle d'arrivée sentait le tabac, la sueur, et les parfums d'Arabie. Sitôt dehors il examina les visages farouches des hommes venus attendre les leurs; visages d'hommes des tribus, maigres, à la peau tannée, visages des habitants de la capitale, venus en robe blanche, la *jambia* triomphante portée à hauteur du nombril. Visages d'européens et d'américains pâles, fatigués, devenus fatalistes, capables d'attendre des heures durant l'arrivée d'un collègue, d'un ami, ou d'un bagage égaré, sans une plainte, alors qu'ils auraient hurlé dans leurs propres pays.

Un peu plus loin il vit un attroupement et des policiers, à hauteur de la salle d'arrivée VIP. Des officiels, des gardes du corps, des soldats, des hommes des tribus, et dehors un cortège de 4x4, et la foule qui attendait l'arrivant. Il interrogea ses voisins. C'était l'arrivée de Cheikh Al-Moayad, libéré après six ans de prison aux Etats-Unis. L'homme avait été arrêté lors d'un voyage en Allemagne et lourdement condamné pour avoir financé le Hamas et servi d'intermédiaire aux opérations financières d'Al-Qaida. Il venait d'être libéré après avoir purgé

sa peine, et arrivait en héros, accueilli par trois ministres, les délégations des tribus, les chefs de partis politiques, et les organisations islamistes.

Cheikh Al-Moayad monta dans un gros 4x4, accompagné d'un long cortège de sympathisants. Le peuple yéménite avait en général une sympathie passive, plus rarement active, envers les ennemis de l'Occident. Le cheikh, ancien imam de la principale mosquée de Sana'a allait pouvoir délivrer à nouveau ses messages qui n'étaient pas tous emprunts de paix, avec la neutralité bienveillante du gouvernement. La haine de l'Occident était perceptible, tranchant terriblement avec les élans spontanés de gentillesse et d'hospitalité propres aux peuples du Moyen-Orient.

Les retrouvailles avec Yacoub

Yacoub attendait son arrivée. Son vieil ami le Commandant Yacoub, Officier de la Sécurité Militaire, ami fidèle et attentionné.

Il l'attendait et fixait les files de passagers qui débarquaient. Beaucoup étaient en transit, comoriens en attente de transfert, chinois déjà en combinaison de chantier, venus construire routes et ponts, pèlerins en pagnes blancs revenant du *Hadj*, cadres occidentaux accueillis par les représentants de leurs sociétés et de leurs ambassades.

Yacoub reconnut le long énergumène aux cheveux blancs qui approchait, la cinquantaine maigre et émaciée des coureurs de brousse et de lieux impossibles. Sa légère boiterie accentuait son allure d'ancien militaire. Silhouette mince, précédée par un cigare ' demi-tasse ' de Davidoff vissé au coin des lèvres, le médecin français arrivait, un sac duty-free à la main, du whisky pour ses amis yéménites.

Doc n'était pas le premier occidental à exercer la médecine au Yémen. Mais peu l'avaient précédé, et avec des motivations dissemblables. Le docteur Février, mort à la tâche, le docteur Claudie Fayen dont un centre de santé portait encore le nom, quelques médecins russes du temps de la fraternité des puissances communistes, quelques évangélistes et baptistes américains. Plusieurs étaient morts assassinés sous prétexte de prosélytisme chrétien, les autres étaient oubliés.

Doc vit Yacoub, qui attendait un peu à l'écart de la foule. Curieux homme ce Yacoub. Pas très grand, souple comme un tigre malgré une petite bedaine naissante, l'œil toujours en éveil. Œil dur et inquisiteur, en perpétuel mouvement, contrastant avec un immense sourire un peu tordu par une séquelle de paralysie faciale. Commandant de la sécurité militaire, spécialiste du renseignement, il se promenait avec

plusieurs morceaux de projectiles dans le corps, jamais extraits, qui le faisaient périodiquement souffrir. Il s'était battu contre les rebellions du nord, et avait été évacué mourant du Yémen à l'Hôpital de Djibouti où les chirurgiens militaires français lui avaient sauvé la vie. Mais le budget étant le budget, et celui du Yémen étant mince, le nécessaire avait été fait, mais pas les options. Il était donc sorti prématurément de l'Hôpital, sans avertir les médecins, et avait gardé quelques projectiles dans le corps pour raisons économiques, dont une balle dans le crâne, et depuis lors il avait cette déformation du visage. Profil droit c'était un joyeux drille, et profil gauche, commissure des lèvres figée et joue flasque, un personnage plus complexe.

Yacoub, éternel sourire tordu sur des dents jaunies par le *qat*, tête ronde, cheveux rares et gris, barbe de trois jours au minimum, chemise occidentale, pagne roulé sur le ventre, pistolet engagé dans le côté gauche du pagne, sécurité désactivée, prêt à tout, redoutable ennemi pour ceux qui faisaient un mauvais choix.

Les deux hommes se saluèrent longuement, l'amitié éclairant leurs regards :

- *Salam aleikum* doctor ! Bonjour Docteur !
- *Aleikum salam sadiki* ! Salut mon ami !
- *Keif halak* ? Comment vas-tu ?
- *Al hamdulillah* ! *Keif halak* ? Bien, grâce à Dieu ! et toi ?
- *Al hamdulillah*... grâce à Dieu tout va bien !
- Eh-eh tu es revenu ?
- Tu es toujours là ? Toujours heureux, ta femme et tes enfants vont bien ?
- *Machallah*... t-tu as de la chance, ton avion est arrivé quand même !
- Quoi quand même ?

Et Yacoub raconta ce qu'un technicien au sol venait de lui expliquer concernant le vol de la Felixiya. Un réacteur était tombé en panne la veille. Il aurait fallu le transporter à l'étranger pour la réparation. Plutôt que de le démonter et de

l'envoyer par avion-cargo en Europe, la Felixiya avait trouvé plus simple de le laisser en place et de rapatrier l'avion sur le Yémen, ni vu ni connu. Ce soir l'avion repartirait pour une destination inconnue, où, si Dieu le voulait bien, il arriverait à bon port malgré un réacteur en moins. La réparation serait alors tentée à moindre coût.

Ils traversèrent rapidement la foule compacte de la salle d'arrivée et sortirent. L'air était sec et frais. Doc reconnut cet air de Sana'a, deux mille cinq cent mètres d'altitude, humidité nulle, pollution maximum, mais c'était plus respirable que les quarante-cinq degrés humides des Emirats. Ils se dirigèrent vers une Toyota Prado. Le chauffeur, Ali, le reconnut, descendit du véhicule pour le saluer avec infiniment de grâce, la main droite sur le cœur, et rangea les bagages dans le véhicule. Doc écrasa son cigare et huma l'odeur de poussière froide de la ville.

La Sittine

Ali était un chauffeur efficace. Métis yéménite éthiopien, il s'habillait à la mode occidentale mais dans le style western spaghetti, longues chaussures à bouts pointus ou carrés, jeans étroits, ceinturon à grosse boucle aux motifs variés : tête de mort, spoutnik, flèches, cela dépendait des arrivages au souk. Longiligne, visage ovale et cheveux noirs bouclés, beau regard noir et droit, toujours souriant, toujours d'accord, il ne ressemblait guère à ses compatriotes. D'ailleurs ses dents étaient blanches, pas la moindre trace de *qat*. Sa conduite non plus ne ressemblait guère à celle des autres yéménites, il était certes rapide, mais anticipait en permanence, et réussissait à échapper aux pièges de la circulation.

Après une dispute au péage, Ali discutant les centimes avec l'employé du parking, le véhicule s'engagea sur la highway. Les voitures roulaient très vite sur l'avenue 'des soixante mètres', la *sittine*. Le flot de 4x4 Land-Cruiser frôlait à pleine vitesse les pick-up Dayatsu, les Hilux, les berlines Hunday, les petits 4x4 Suzuki, les camions de fruits et légumes. Les plus dangereux, hormis les véhicules militaires ou de police, étaient les camions et les taxis. Les taxis jaunes de la compagnie Raha, neufs, conduits par des taximen sélectionnés, n'étaient pas les pires. Les plus agressifs étaient les taxis indépendants jaunes et blancs, cabossés, de marques méconnaissables, sans amortisseurs, sans rétroviseurs, parfois sans freins, toujours surchargés. Ils étaient appréciés pour leurs prix très bas. Les femmes seules les évitaient, car elles devaient s'attendre à un harcèlement sexuel quasi permanent. Une femme seule ne pouvait être qu'une prostituée. Les taxis Raha étaient moins dangereux car ils avaient tous une immatriculation. En cas de plainte il était plus facile de retrouver le chauffeur.

En l'absence de tout code de la route et de toute règle, personne n'avait conscience de commettre d'infraction. Les dépassements par la droite, les changements de files, brutaux ou sournois et progressifs avec un angle fixe de dix degrés, les intimidations, les klaxons permanents, rien ne troublait la sérénité d'Ali.

La Toyota Prado laissa à sa droite le Ministère du Pétrole, gardé par des sentinelles en treillis orange à taches léopard, style marsupilami. Ali fit un brusque écart pour éviter un balayeur en combinaison rouge qui, accroupi, ramassait sans protection aucune les papiers sales le long du trottoir de la highway. C'était un membre d'une tribu de la côte ouest, de la plaine de la Tihama, une caste inférieure dédiée aux travaux sur la voie publique. Sa vie n'avait aucun prix.

Il freina pour éviter les piétons qui couraient au milieu des véhicules lancés à pleine vitesse, tentant de traverser la *sittine*. Il fit un brusque écart à droite pour éviter un camion livreur d'eau, qui le frôla à quelques centimètres, puis fit un brusque écart à gauche pour éviter un minibus Dayatsu, bondé de passagers, les hommes devant, des fantômes de femmes à l'arrière, tristes silhouettes noires. Il fallait être attentif aux véhicules venant à contre sens, à ceux garés sans raison apparente ou en panne en pleine voie, aux piétons, aux motos surchargées de trois à quatre passagers sans casque. La conduite était épuisante.

Une Toyota Corolla les doubla par la droite. Le chauffeur conduisait tout en tenant d'une main son gobelet de plastique blanc, et de l'autre son téléphone. Ses passagers broutaient le *qat*. Leur indifférence aux autres usagers de la route était totale. Ils étaient chez eux, comme assis dans leur *mafrage*, et vivaient leur vie personnelle, déconnectés du monde réel, tout en roulant. Des hommes hors du temps dans des vaisseaux fantômes.

Doc regarda envieux les hommes assis à la terrasse d'un café, qui prenaient leur thé ou leur café au lait sucré. Il vit l'un

d'eux se lever et traverser la *sittine* en slalomant entre les files de voitures, risquant sa vie à chaque pas, tenant son gobelet à la mode locale, coude en l'air, main à hauteur des lèvres, impavide, et réussissant sans en perdre une goutte à prendre pied de l'autre côté, s'arrêtant alors pour boire, indifférent à la circulation et aux dangers auxquels il avait échappés. Les hommes tenaient le coude de leurs femmes à l'horizontale, comme pour un menuet, pour les guider lors de la traversée de la rue. Les risques étaient effrayants, mais il n'y avait pas la moindre passerelle, ni feux, ni d'autre solution pour traverser cette immense avenue.

Il ne vit du véhicule qui le dépassait soudain par la droite que la roue de secours protégée par une bâche à l'effigie de Saddam Hussein, pourtant exécuté depuis des années. C'était un véhicule à plaque blanche des Emirats ou d'Arabie Saoudite. Un coup de frein donné trop tard, un corps projeté à la verticale, qui retombe et meurt en convulsant avant même de toucher le sol et d'être mutilé par les véhicules suivants. La voiture blanche disparut sans marquer la moindre hésitation.

Doc voulu s'arrêter, Yacoub l'en dissuada :

- Bouge pas Docteur, surtout n'y va pas, si quelqu'un veut venger la mort de son frère tu seras tué rien que parce que t-te t'es là.

- Arrête-toi tout de suite Ali ! Je veux voir si l'on peut faire quelque chose...

- S'ils te voient près du corps de leur frère, ils vont penser que tu es coupable... sinon pourquoi serais-tu là ?

- Mais c'est pour voir si...

- T-te tu as oublié ? On continue ! P-pas de pitié chez nous ! Trop d-de risques...

- C'est criminel ! Dieu te punira Yacoub !

- Si on te trouve là c'est que t'es coupable ! Si te n'avais rien fait te ne serais pas là ! Donc t'es coupable, donc tu risques le pire ! La vengeance, le *thar*. Donc te tu t'arrêtes jamais. Yacoub insulta en silence ces étrangers qui faisaient passer leur

bonne conscience avant la raison ! Complètement inadaptés à l'Orient ! Même ce Doc ! Parti depuis trop longtemps ! Il faudrait le surveiller de près.

Doc savait bien que le *thar* ne reconnaissait pas l'intention de blesser ou de tuer. Même un simple accident pouvait être suivi d'un châtement immédiat. Passer son chemin était la seule option envisageable. Mais c'était parfois difficile à faire.

Il s'adossa à son siège, s'épongea le front du revers de la manche, et ferma les yeux. Cette fois il y était : welcome back to Sana'a ! Le véhicule continua sa route. Il avait deux heures pour retrouver sa maison abandonnée depuis des mois à la garde de Qassim, le gardien éthiopien, et se relaxer un peu avant de se rendre à l'Ambassade où une réunion d'information était prévue.

A l'arrière du véhicule, Yacoub enlevait ses chaussures pour se mettre à l'aise, demandait à Ali le petit sac en plastique qu'il lui avait confié, et en sortait quelques tiges vertes qu'il commençait à mâcher. Doc hésita entre lui arracher le *qat* ou bien les yeux.

Retour de la Mecque

Lui aussi revenait de l'aéroport. Du *Hadj*, le pèlerinage à la Mecque. Tout de blanc vêtu, il avait pris un taxi en direction de la colline de Beit Bows. Il y avait loué une maison à moitié en ruine, et y logeait avec sa famille depuis leur arrivée de France. Il était né dans une banlieue lyonnaise. Ce n'était plus un jeune homme. Grand, charpenté, visage sévère, barbu et pâle, on aurait du mal à deviner ses origines tunisiennes, rien ne le distinguait d'un français d'origine métropolitaine. Mais il y avait cet accoutrement salafiste...

Il avait demandé au taxi de s'arrêter, afin de gravir un petit monticule pour y prononcer le *takbir* par trois fois, selon la coutume :

- *Allah est le plus grand ! Je me prosterne devant lui pour l'adorer ! ... Seigneur donnez-moi un refuge, quelques fruits, un moyen de subsister, et l'amour des miens. C'est tout ce que je demande.*

Il était heureux de retrouver l'odeur devenue familière de la ville de Sana'a, mélange de poussière sèche venue du désert et de gaz d'échappement. Il arrivait en vue de Beit Bows. Impossible même en approchant de savoir s'il s'agissait de maisons ou de rochers fantomatiques. Tout était minéral, ocre et statufié. De plus près, on pouvait apercevoir petit à petit, sur la ligne de crête du plateau rocheux, des ombres découpées dans le noir du ciel. En fait seules les ouvertures des habitations, un peu plus sombres que la terre des murs, révélaient un habitat humain. Les maisons, à un ou deux étages, couleur de roche, désertées pour la plupart, évoquaient un monde mort.

A l'entrée du village il s'était d'abord rendu à la petite mosquée pour prier, pour remercier Dieu à nouveau de l'avoir ramené à bon port et de lui avoir accordé la réussite de son

pèlerinage. Il se prépara pour la dernière prière avant le retour, prit sa bouilloire, et fit ses ablutions dans l'ordre : son visage, puis sa bouche, son nez, ses oreilles, ses mains, ses avant-bras, et enfin ses pieds. Le calme du rituel lui fit immensément de bien. Désormais il se sentait purifié et prêt à montrer au reste du monde ses qualités et ses engagements consolidés pendant le *Hadj*. Le don de soi à sa communauté, l'adoration de Dieu, la promesse de ne plus pécher, de pardonner aux autres, et de ne pas être injuste. Voilà quelles étaient ses résolutions.

Beit Bows était un ancien village juif, devenu arabe musulman, situé en haut de la montagne surplombant la ville de Sana'a. Un très vieux village. Les juifs, nombreux au Yémen jusqu'à la création de l'état d'Israël, y avaient vécu d'artisanat et de commerce, en bonne harmonie avec leurs compatriotes musulmans, mais soumis à des impôts et à des règles de vie spécifiques. Ils avaient massivement émigré en Israël lors de l'opération ' tapis volant ', montée par l'état juif quelques années après l'occupation de la Palestine. L'ancienne partie juive du village était maintenant en ruine, et plus aucun juif ne l'habitait. Les derniers d'entre eux, de la famille Marji Yahia, avaient émigré en Israël quelques années plutôt, après l'exacerbation des comportements anti-juifs... On ne croiserait plus à Sana'a ces hommes dont seules la façon de porter la *jambia* et les bouclettes de cheveux sortant du *shal* devant les oreilles, permettaient de les reconnaître comme juifs. Mêmes visages durs aux petits yeux vifs, même peau tannée, même rudesse. Ils étaient partis. Restaient leur artisanat, leurs vêtements oubliés, et les bijoux qu'ils avaient fabriqués pendant des siècles et qui restaient la référence absolue dans les boutiques du souk.

Le pèlerin arriva chez lui. Il frappa dans ses mains et appela :

- Fatima !

Fatima ouvrit la porte et ramena sur elle les pans de sa robe de chambre, car le vent se levait :

- Samir ! Je t'attendais, c'était trop long !

Ils ne s'étreignirent pas sur le seuil de la porte, ce n'aurait pas été convenable dans le cas où un des rares voisins les aurait vus. Samir prit la main de Fatima, et ils entrèrent chez eux. Samir, Fatima, et leurs deux enfants nés à Saint Ouen, arrivés au Yémen quelques mois plus tôt pour les raisons impérieuses qui étaient les leurs.

Retour au quartier diplomatique

Doc était enfin de retour chez lui. Pendant sa longue absence Yacoub avait fait surveiller la grande maison située dans le quartier diplomatique. Proche de la *sittine*, elle permettait à toute heure du jour et de la nuit de circuler en évitant le centre-ville et ses embouteillages. C'était une de ces vastes maisons yéménites construites pour des familles regroupant plusieurs générations, plusieurs épouses, et les enfants de chacune. Il y avait un joli jardin carré où le gardien Qassim s'évertuait à faire pousser bougainvillées, lauriers roses, papyrus, géraniums, et, comble du luxe, un gazon malingre. Des hibiscus fleurissaient dans de grandes jarres de terre cuite.

Doc capta les senteurs sucrées des fleurs du jardin, et les odeurs plus fortes des épices de la cuisine de Qassim, cannelle, girofle, poivres... Qassim, réfugié éthiopien, était le spécialiste du ragoût de mouton et d'œufs, le *zigni*, servi avec des galettes de blé au goût acide.

Trois étages s'organisaient autour d'un patio central. C'étaient de vastes pièces à hauts plafonds, aux moulures revêtues de peintures fluorescentes afin de s'orienter en cas de coupure de courant. Les fenêtres étaient surmontées de vitraux, les *camarillas*, aux dominantes rouge, jaune vif, bleu azur, et vert pomme. Les *camarillas*, inscrits dans un demi-cercle de plâtre blanc au-dessus de chaque fenêtre, et que l'on pouvait voir même sur les façades des maisons les plus modestes, donnaient à toute demeure des allures de maison de maître. Immenses tapis au sol du vaste hall, sofas de velours rouge cramoyé, meubles bas, cela sentait les importations chinoises et les fabriques moyen-orientales, mais dans ce registre le choix ne respirait pas le mauvais goût.

Il jeta un coup d'œil au *mafrage* situé au dernier étage. C'était la pièce pour *qater* et recevoir ; tapis dorés, coussins rouges et or, *camarillas* pastel. Ce serait son repère pour la

sieste, quand il en aurait le temps. Il monta au quatrième niveau, et retrouva la grande terrasse qui donnait sur les montagnes. Tout autour de lui, les terrasses voisines, chacune hébergeant une grande parabole destinée à capter les centaines de chaînes de télévision du monde arabe, et les nombreuses chaînes pornographiques d'Europe de l'Est, d'Italie, et des Emirats. Les minarets incroyablement nombreux punctuaient le paysage. Et, tout près, les masses ocre des monts Djebel Nogoum et Djebel Ayban, étouffantes, avec ça et là une antenne et sa casemate, l'armée y étant omniprésente.

Il écrasa son Davidoff. Puis descendit prendre une longue douche froide. Il se lava au savon d'Alep, et une forte odeur d'huile d'olive parfumée au laurier emplît la pièce. Il se sentit plus détendu. Puis il sombra dans une sieste profonde, trop tôt interrompue par la corne d'un camion poubelle qui sillonnait le quartier.

Son corps était lourd de fatigue, écrasé contre les coussins du *mafrage*. Il était trop épuisé pour se lever. A chaque retour à Sana'a il lui fallait quelques jours de réadaptation. La capitale était à deux mille cinq cents mètres au-dessus de la mer, montagne au milieu du désert, et la sécheresse permanente et extrême asséchait la gorge, les yeux, et la peau. Son pouls était rapide, et comme beaucoup d'autres étrangers, pendant les premières semaines son cœur s'adaptait mal au climat et à l'altitude. Il appuya sur le bouton play du lecteur et le son du *oud* d'Abdulatif Yacoub, chanteur yéménite connu au-delà des frontières, envahit le *mafrage*. C'était une vieille chanson d'Al-Hodeida, '*al faqir*'... '*galbi, galbi*', mon cœur, mon cœur... Cette fois-ci il était de retour.

Il décida de paresser quelques instants et saisit le journal de la veille. Le Yémen Times distillait dans un même langage sans émotion, convenu et sans relief, les nouvelles du jour :

Saleh Al-Harbi, un étudiant de 20 ans a été abattu de deux balles dans le dos par le vigile de l'Université, il n'avait pas pu présenter de lettre d'autorisation d'entrée au poste de garde, et

après une courte altercation le vigile avait sorti son pistolet et tiré. L'Université est en grève...

Saleh Ali, dix-neuf ans s'est fait exploser au passage d'un convoi officiel en route vers l'aéroport. Un seul mort, Saleh Ali, et des dommages au véhicule. La police enquête...

Courrier des lecteurs : Oui au Djihad, non au terrorisme !

Certes cela faisait la différence, mais une différence ténue... Tout l'équilibre instable de l'opinion yéménite reposait sur cette différence. Djihad oui, terrorisme non, donc grande importance de l'état d'humeur du moment.

Les nouvelles du terrorisme local prenaient de plus en plus la place des questions sociétales. Jusqu'à l'an passé le journal traitait de sujets moins aigus :

- Est-il préférable d'épouser une femme éduquée ou non éduquée ?
- Une femme peut-elle entrer dans la police ou dans l'armée?
- Quid de la sexualité voilée ?
- De la polygamie ?
- A quel âge doit-on commencer à mâcher le *qat* ?
- Le mariage précoce est-il conforme aux préceptes du Coran?

Toujours les mêmes thèmes qui ne trouveraient jamais de réponse tant que la société ne sortirait pas du système des tribus, des préjugés, et des dogmes. La religion n'avait pas forcément grand-chose à voir dans tout cela. La société yéménite s'était endormie il y a bien longtemps, belle Arabie Heureuse, somnolant désormais au rythme des mâchoires broutant le *qat*. La drogue jusqu'à présent avait empêché la belle endormie de se réveiller. Mais depuis deux ans, le terrorisme qui sévissait à ses confins avait pris ses quartiers dans la ville.

Doc n'avait pas une envie féroce d'entrer à nouveau dans le tourbillon infernal qui emportait un pays merveilleux vers l'enfer. Pas envie de faire semblant de ne pas avoir peur. De marcher dans la ville en se disant qu'à tout moment il pouvait se trouver au mauvais endroit et qu'un fou d'Allah pouvait le

choisir comme gibier du jour. Bien sûr il n'était pas directement ciblé, un médecin français n'est pas un diplomate américain, mais il était une cible facile, sans garde du corps jusqu'à présent, et, du fait de son métier, il lui serait difficile de changer ses habitudes et ses contraintes horaires.

C'était l'heure de la prière du soir, *isha*. Doc écouta le *muezzin* de la mosquée voisine commencer la longue, lente et douce mélodie qui précède la prière. Cela lui rappela les chants grégoriens de son enfance, la même pureté. Mais l'imam était âgé et sa voix chevrotante rendait la ligne mélodique imprécise. Cela n'en était pas moins émouvant. C'était le visage du Yémen qu'il aimait, calme et apaisé.

Il en oublia le Yémen Times...

L'affaire de Ma'rib

Les huit voyageurs venaient de visiter le monumental barrage de Ma'rib. Il ne restait plus la moindre trace des jardins immenses qui avaient bordé le *wadi* en amont du barrage, il y a trois mille ans. La Bible et le Coran nous parlent encore de ces merveilles, bâties selon la légende du temps de Bilkis, la Reine de Saba' que les éthiopiens nomment Makeda.

Les voyageurs se connaissaient plus ou moins, résidant à Sana'a quand ils n'étaient pas au travail sur les champs pétrolifères. Cette fois ils étaient venus en touristes visiter les temples des civilisations sud-arabes et les ruines des villes caravanières enfouies dans les sables. C'était deux ingénieurs de Toxen et leurs épouses, un couple d'employés d'Ambassade et leurs deux amis venus d'Espagne pour quelques semaines. Ils randonnaient dans les déserts du Jawf et de l' Hadramaout.

Tout à leurs pensées historico bibliques ils roulaient dans deux véhicules 4x4 Toyota. Leurs vêtements occidentaux tranchaient avec ceux des yéménites. Avec leurs casquettes à l'américaine, leurs chemises de brousse et leurs T-shirts, ils offraient un curieux contraste avec les *shals* et les *thaobs* des accompagnateurs. Ils s'étaient arrêtés à Ma'rib, l'ancienne capitale du royaume de Saba', où un petit restaurant de bord de route les avait accueillis. Ils avaient éveillé la curiosité des habitants. Pas une femme bien sûr dans cette longue rue morne, plate et poussiéreuse, le long de laquelle s'alignait la partie plus moderne de la ville. Les hommes étaient vêtus comme à Sana'a de la longue robe blanche, d'une veste européenne, fausse étiquette italienne cousue bien en évidence sur la manche, et le *shal* sur les épaules. Leur teint cuit par le soleil et les vents du désert était cuivré, presque rouge. Leurs cheveux noirs et fous n'avaient jamais vu le coiffeur. Tous, mêmes les jeunes adultes, portaient la moustache, et beaucoup la barbe courte. Ils considéraient les étrangers avec un air de surprise ennuyée.

Leurs regards étaient sombres et inquisiteurs, mais pas hostiles, et s'éclairaient au premier salut ou au premier sourire.

Tous portaient des cartouchières de balles cuivrées, entrecroisées sur la poitrine, une kalachnikov sur l'épaule, une *jambia* sur le ventre, et souvent un pistolet à la ceinture. C'était le minimum pour venir faire son marché et discuter entre voisins. Il n'y avait pas d'agressivité dans les comportements, mais une simple curiosité un peu collante à l'égard des touristes, surtout vis-à-vis de ces étrangères non voilées, spectacle très inhabituel pour des bédouins. Pour les voyageurs ces bédouins évoquaient les personnages des vieilles photos sépia, un peu jaunies, que l'on pouvait voir dans les musées ou dans les vieux livres du temps de Monfreid ou de Balsan.

Ils avaient décortiqué de maigres poulets au riz à la cardamome, et avaient repris la route en direction du sud pour visiter, à quelques kilomètres de là, les ruines du temple que la reine Bilkis avait dédié au Dieu de la Lune trois mille ans plus tôt. Là elle avait vécu, jusqu'à ce que la huppe envoyée par Souleiman, le Roi Salomon, la découvre en son palais puis la guide vers la Palestine et la légende.

Les véhicules avaient parcouru cinq kilomètres en direction du sud puis s'étaient garés à la porte du temple Bar'an, consacré à Almaqah, le seigneur des ibex, les bouquetins qui peuplaient ces régions dans les temps anciens. Ils s'étaient attardés dans la cour pavée, avaient photographié les inscriptions pré-arabes dites boustrophédons, gravées sur les pierres cubiques des murs d'enceinte. Puis ils avaient admiré les propylées, cinq grands monolithes encore fièrement dressés. C'étaient d'énormes blocs de pierre, taillés en longs parallélépipèdes, fichés verticalement en une seule rangée dans le sol sableux, comme des points d'exclamation. Le sixième était cassé.

Ils étaient arrivés au cœur du pays des Sabéens et de la reine Bilkis. Là avaient transité à dos de chameaux, en caravanes de centaines de bêtes, les baumes, la cannelle, le sang-dragon, l'encens, la myrrhe, l'oliban. C'était la route des épices.

L'air était sec et piquait les gorges, le soleil pesait sur les épaules et ralentissait les pas. Partis des montagnes de Sana'a, les voyageurs étaient descendus plein sud et s'étaient attardés à visiter les villes de Taiz, Ibb, les ports d'Aden et de Moukallah, au bord de l'Océan Indien. Puis ils étaient remontés vers le nord par les vallées et les gorges jusqu'à retrouver le désert de l'Hadramaout. Ils avaient décidé de regagner la capitale après la visite de ces ruines jouxtant Mar'ib. L'histoire de la disparition des grandes villes caravanières sud-arabes et de leurs temples était une énigme dont ils discutaient avec passion. Mais le déchiffrement des inscriptions pré-arabes était affaire de spécialistes, et là où ils avaient vu des traits verticaux et des cercles entremêlés, d'autres, plus savants, pouvaient reconstituer des bribes de prières ou d'histoires anciennes.

Les dalles de pierre renvoyaient la chaleur. Le ciel s'assombrissait. Une photo de groupe avait été prise avec leurs guides arabes. Un petit vendeur leur avait proposé pour quelques dollars des pointes de flèches préhistoriques dont le sol regorgeait, et des bouteilles d'eau minérale Aden, tièdes. Il était cinq heures, juste le temps de rentrer à l'hôtel distant encore d'une bonne heure, et de prendre une douche avant l'heure de l'apéritif. Ce serait du jus d'orange ou du jus de mangue, au choix, toute boisson alcoolisée étant prohibée, mais ce serait frais. Ils avaient décidé de regagner les véhicules et se hâtaient à pas lents, écrasés de soleil.

Le chauffeur qui gardait l'une des Toyota les vit faire demi-tour, donna un très rapide coup de téléphone, puis descendit du véhicule et s'éloigna rapidement, laissant les portières ouvertes et le moteur tourner. Les voyageurs arrivaient, certains montaient déjà dans les 4x4, les autres buvant une dernière gorgée d'eau avant d'affronter la chaleur de la route. Ils échangèrent quelques banalités sur ce qu'ils avaient vu.

Un pick-up apparut venant du carrefour voisin. Le chauffeur, un jeune homme hagard, couvert de sueur, avait rempli d'essence les six fûts de deux cents litres attachés sur la plateforme, et bouclé sa ceinture d'explosifs. Il s'arrêta

presque, fixant les étrangers, toutes pupilles dilatées, mâcha une dernière fois sa boule de qat, jeta sa cigarette et murmura quelque prière. Il engagea le levier de vitesses sur D2 et appuya brutalement sur l'accélérateur. La voiture fit une embardée sur cinquante mètres puis prit de la vitesse. Il murmura *Allah Akbar!* Et fonça sur le groupe.

Les deux véhicules furent soulevés du sol lorsque le pick-up les percuta et explosa. Pas un cri, pas un murmure, juste l'enfer. Un énorme nuage sortit du sol charriant la ferraille et la chair puis s'enflamma en soufflant. Les corps brisés fondirent dans la masse métallique et gazeuse. L'explosion fut entendue de loin et tous ceux qui la perçurent courbèrent la tête, rentrèrent les épaules d'instinct, et prièrent. La fumée monta longtemps puis redescendit sur la ville, déposant d'affreuses substances.

La force de l'incendie fut longue à se calmer avant que les soldats et les policiers puissent approcher. Ils ne virent que corps informes et carbonisés, mêlés à l'amas de métal fondu, noirci, fumant, encastré dans le cratère ouvert par l'explosion. L'odeur de chair et d'essence brûlée était irrespirable.

Un corps projeté à plusieurs mètres tentait une reptation impossible. Les soldats l'enveloppèrent dans une couverture, l'installèrent sans grand ménagement à l'arrière d'un pick-up, puis, blêmes, sans un mot, partirent en direction de l'hôpital de Mar'ib.

Samir et Fatima devant le Consulat. Max à l' Ambassade, premières analyses

Située au cœur de la partie moderne de Sana'a, proche de l'avenue commerçante Haddah, l'Ambassade était d'accès facile. Les protections étaient symboliques. La rue d'accès était barrée par une herse gardée par un militaire yéménite, la joue gonflée de *qat*. Puis il fallait faire un virage à gauche, et dépasser la porte principale protégée par des blocs de béton. Ali gara le véhicule cent mètres plus loin. Doc et Yacoub s'engouffrèrent dans le hall d'accueil. Portique de sécurité, présentation des passeports à l'agent yéménite de service, cahier où noter son identité, c'était tout. Doc salua le gendarme français de garde dont le rôle aurait dû être de déclencher l'ouverture de la porte blindée. Mais la porte qui avait été livrée était défectueuse. La renvoyer en France était une mission impossible qui aurait pris des mois ou des années. Elle avait donc été démontée et abandonnée au sol dans le couloir. Seul le gendarme était opérationnel, un jeune sous-officier, mince et pâle dans son uniforme, aimable et dévoué. Il leur fit signe d'entrer.

Assis sur un banc, une famille franco-yéménite de Djibouti attendait sagement l'arrivée du vice-consul, des formulaires à la main. A côté d'eux, un jeune couple arabe atypique venait se faire inscrire au Consulat... Samir et Fatima suivirent distraitement du regard les deux hommes qui entraient. Samir était vêtu comme à l'accoutumée à la mode salafiste, pantalon noir à mi mollets, sandales, tunique informe s'arrêtant à mi-cuisses, barbe noire et fournie, taillée à la façon du Prophète. Il était immédiatement repérable parmi les arabes yéménites, vêtus de leur *thaob*, la robe blanche des hommes du nord, ou de leur *futa* ou *mawass*, le pagne des hommes du sud.

L'œil inquiet de Samir était mobile et sombre, son expression plus irrésolue qu'inquiétante. Fatima, plus jeune de dix ans, petite, un peu boulotte, enjouée, à la voix douce et claire, ne montrait habituellement rien de son corps, entièrement dissimulé sous *l'abaya* et le *nighab*. Juste son regard dans la fente du voile. Mais elle avait dû enlever le *nighab* pour entrer dans l'Ambassade et se sentait dénudée. Samir haïssait les regards réprobateurs que les non musulmans posaient sur sa femme en France. Il adorait Fatima et leurs trois enfants. C'était pour eux qu'il avait décidé d'émigrer au Yémen. Depuis le retour de la Mecque le jeune couple ne se quittait plus et Samir racontait pendant des heures à son épouse et aux enfants son périple et ses rencontres.

Fatima avait encore un fort accent marseillais. Elle aimait son mari et l'avait suivi sans hésiter. Ils n'étaient pas des cas isolés au Yémen. Les fils de franco-maghrébins étaient nombreux à venir tenter leur chance dans le temple de la tradition, tantôt dans le djihad, quelques centaines, tantôt dans le business, moins nombreux. Soucieux de leur protection en cas de problème, certains n'omettaient pas de venir se faire immatriculer au Consulat, à tout hasard. La porte du vice-consul s'ouvrit, et un fonctionnaire leur demanda leurs papiers.

Doc et Yacoub dépassèrent les locaux du Consulat, saluant d'un hochement de tête le jeune couple. Fatima répondit d'un sourire. Samir ne dit rien. Ils montèrent un escalier, en haut duquel une silhouette familière les attendait. C'était Max, le Commissaire-Divisionnaire :

- Salut Doc ! C'est le retour ?
- Salut Commissaire !

Max, la cinquantaine tardive, massif, ramassé, un peu voûté, solidement campé sur ses jambes de breton. Grosse tête grise, cheveux foisonnants, toujours un peu trop longs sur le front et la nuque, surtout quand il fallait y visser la casquette pour les cérémonies officielles. Langage de flic, abréviations de flic, cet ancien des stups détonnait parmi le personnel plus maniéré de l'Ambassade. Petites lunettes à la Gepetto portées

sur le bout du nez, son intelligence était vive, et ses déductions rapides. Il avait adopté la coutume locale de se gratter le nez à tout instant. Mais lui ne *qatait* pas. C'était un excellent limier, un bon convive, et un homme de parole. Outre la surveillance des français djihadistes il collaborait avec les organismes de sécurités yéménites dont il participait à la formation.

Les trois hommes se connaissaient bien. Ils faisaient partie de la cellule de crise de la branche locale de l'ONU et à ce titre croisaient leurs renseignements une fois par semaine. Ils se rencontraient surtout lors des nombreuses soirées mondaines et ne manquaient pas une occasion de boire un verre ensemble aux frais de la République. Yacoub, comme beaucoup de ses compatriotes, pratiquait un Islam très souple.

Ils entrèrent dans un bureau et le Commissaire les fit asseoir dans de profonds fauteuils. Le planton de service apporta café, thé, et petits gâteaux arabes au miel et au sésame. La réunion pouvait commencer :

Max ouvrit le feu :

- Yacoub, tu es au courant de tout, qui a fait le coup de Mar'ib ? Qu'en dit-on chez vous ? Sept morts et un blessé grave. On a bien une petite idée à la sécurité militaire ?

Yacoub sourit, remit en place son pistolet qui allait tomber du pagne, croisa les jambes et dit avec un éclatant sourire en parlant très fort et sans articuler, comme à l'accoutumée:

- Eeeeh ! Ben, t-tu vois... eeh... ben on sait pas ! On travaille, j'ai pas dormi la nuit dernière, on a arrêté beaucoup de monde... mais on sait pas. On les interroge, ils sont à la sûreté. Ils sont très jeunes, ils ont peur, ils ne disent rien. Mais on va savoir.

Et il se cala dans le fauteuil, se tut, et regarda Max dans les yeux avec un sourire large et consternant. Max eut beaucoup de mal à refréner son envie de le prendre à la gorge et de le secouer pour en sortir quelque chose. Yacoub maintenant regardait Doc avec toujours ce même sourire béat. Les deux européens échangèrent un bref regard : ces yéménites, toujours drogués, le *qat*, le regard c'est cela, c'est le *qat*. Un long silence s'ensuivit, que Doc brisa en s'adressant à Yacoub :

- Dis-moi Yacoub, y a-t-il des problèmes avec les tribus en ce moment à Mar'ib ?

- Eeeeh ! Ben, t-tu vois, oui il y en a des problèmes en ce moment. Le cheikh Al-Hibabi ne veut pas que le gouvernement il fait la route sans lui, il veut faire la route lui-même, ou alors louer le matériel au gouvernement. Aussi Cheikh Al-Sorori, et puis Cheikh Al-Kadri, mais lui c'est les hommes qu'il veut louer, et puis aussi la tribu des Al-...

Max l'interrompt :

- Yacoub soit simple, y a-t-il autant d'argent en jeu pour assassiner tant de gens ? On ne tue pas ainsi pour taxer le gouvernement, pas au Yémen, c'est du jamais vu ! D'habitude les tribus enlèvent des étrangers, négocient le prix de leur libération avec le Président, mais traitent les otages comme des amis et les relâchent sains et saufs au bout de quinze jours, avec des cadeaux et des souvenirs. Là on est dans une autre configuration...

Yacoub allait ouvrir la bouche, mais Doc qui venait d'allumer son cigare l'interrompt :

- C'est la première fois qu'on assassine comme cela, ce ne peut pas être les tribus. Soit c'est Al-Qaida, ou bien alors on vise les pétroliers. Les victimes leurs sont liées... Mais il n'y a pas d'enjeu visible, rien, personne à faire chanter. Tu sais Yacoub, les victimes, ce sont des clients d'International Assistance. La survivante c'est moi qui vais gérer son évacuation,... si elle survit...

- Eeeh ! Ben, t-tu sais, pour l'instant les meurtres c'est pas revendiqué ! Mais on va savoir, mais t-tu sais il y a la guerre au nord avec les Haoutis, alors on manque de moyens.

Max repoussant ses mèches rebelles :

- Cela va plutôt dans le sens d'Al-Qaida, ils ne revendiquent jamais tout de suite... ils attendent d'être sûrs du résultat et de voir l'effet produit...

- T-tu sais, Al-Qaida, ça peut être n'importe qui, même si c'est pas Al-Qaida, si ça marche il vont dire que c'est Al-Qaida

et Al-Qaida va dire oui il est de chez nous. Si ça ne marche pas ils ne disent rien.

- Les tribus ne tuent pas les femmes et les enfants, elles tuent les cibles, et évitent de toucher aux innocents !

- T-tu sais, de toutes façons, si l'innocent il est tué, ils disent que son heure pour retourner à Allah était venue, eh-eh c'est pas trop grave.

C'était tout de même du jamais vu au Yémen. Max se tourna vers Doc et dit :

- Tu es revenu pourquoi Doc ? La castagne te manquait ?

- Non ! Un gros contrat à signer ! Avec Toxen. Je dois monter la filière de soins pour quatre mille personnes, yéménites inclus, soigner leurs cinq cents expatriés en cas de coup dur, installer des équipes médicales tout au long des chantiers du nouveau pipe-line, bref beaucoup de travail, et une bonne affaire pour International Assistance. Même topo que ce que je viens de terminer en Libye.

- Où vas-tu installer tout ça ?

- Du côté de Shabwa, et... il marqua un temps d'hésitation... pas loin de Mar'ib !

- Tu es seul sur ce coup-là ?

- Non, l'assureur Arabia Assistance est dans la course, et puis aussi un nouveau venu local, Sam Medical Assistance, que personne ne connaît. Il y aurait des capitaux pas très nets derrière eux. L'appel d'offre est en cours, ouverture des enveloppes dans quelques semaines. Mais j'ai confiance, nous sommes bien placés...

Max leva les yeux au ciel. Doc avait toujours été une source d'ennui. Yacoub regarda les deux hommes, son éternel sourire toujours présent, avec un soupçon d'irritation visible au fond des yeux. Encore quelque chose qui allait lui compliquer la vie à lui aussi. Il fouilla dans sa poche, en sortit un sac en plastique, l'ouvrit et en retira quelques feuilles de *qat* qu'il examina à quelques centimètres de ses yeux, puis les mâcha.

- Bon Dieu ! On est dans les ennuis ! dit Max. Un projet comme le tien peut attirer des jalousies, tu peux avoir des

compétiteurs locaux prêts à tout. Et tu vas t'amuser si on commence à tuer les pétroliers. Bon courage...

Le visage de Yacoub se fendit d'un large sourire et on entendit entre ses dents jaunies par le *qat* :

- Ben... c'est ton patron qui va être content de payer si t'es otage. Parce que si t-tu as un problème mais t-tu es pas otage, c'est que t-tu es mort ! Y'aura beaucoup de monde contre toi. Bon ! On va au hammam puis t-tu repars à Dubaï, c'est mieux pour toi !

Doc le fusilla du regard. C'était trop tard pour reculer. Les trois hommes se séparèrent. Doc reprit place dans la Toyota et Ali le conduisit à l'Hôpital Militaire. Il fallait maintenant évaluer les chances de survie de la rescapée et essayer de l'évacuer vers son pays.

Avec Saad à l'Hopital Militaire

La *sittine* était encombrée et la circulation complètement bloquée à hauteur d'un pont. Un camion avait fait un écart en prévenant d'un long coup de sirène polyphonique. Les sirènes des camions ne s'arrêtant jamais, personne n'y avait prêté attention. Deux voitures garées sur la voie de gauche sans raison apparente avaient reçu l'impact. L'une d'elle s'était retournée, et les occupants étaient incarcérés. La police, deux ambulances, une centaine de mètres de queue. Une foule de spectateurs. Cela durerait des heures. Ali tourna à droite en direction du centre-ville pour rejoindre l'Hôpital Militaire. C'était là que la survivante de l'attentat de Mar'ib était hospitalisée.

International Assistance avait demandé à Doc de passer la voir pour évaluer ses chances de survie et la possibilité d'organiser une évacuation sanitaire. Pour l'heure le problème était de réussir à pénétrer dans l'enceinte de l'Hôpital. Doc n'y avait pas ses entrées. Il appela son *go between*, le 'fixeur', du nom de Saad. C'était un être inquiétant. Grand, doté d'une musculature de catcheur, d'un visage aux traits réguliers et d'une mâchoire de grand carnivore. Barbe et cheveux courts bien taillés à l'iranienne. Il était vêtu impeccablement, à la mode occidentale en semaine, à la yéménite le week-end. Il était chargé par le gouvernement de l'interrogatoire des prisonniers politiques.

Saad ne *qatait* pas. Il était membre de la sécurité politique et à ce titre disparaissait de la circulation pendant plusieurs jours à chaque fois que des événements graves se produisaient. Puis il réapparaissait, dès sa mission terminée. L'œil froid, le verbe obséquieux, la main neuveuse, il était de tous les coups tordus du régime du Président Ali Abdullah Saleh. C'était un homme respecté et craint, qui connaissait tous les rouages du

système et pouvait délier les nœuds les plus serrés, et Dieu savait comme ils étaient parfois serrés.

C'était pour ces raisons que Doc l'avait engagé. Un salaire mensuel fixe et des honoraires en sus pour toute opération. Saad s'occupait des problèmes qu'un occidental ne pourrait jamais régler seul, acheter un permis de conduire, un visa de séjour, un permis de travail, régler un conflit quel qu'il soit. La conversation était toujours la même :

- Saad, demain huit heures il me faut ce document !
- For sure ! Bien sûr Doc, tu l'auras,
- Tu as bien compris ? Demain huit heures,
- For sure !

Mais ce ne serait jamais demain, Doc le savait, mais le processus était enclenché et un jour viendrait où Saad entrerait d'un pas guerrier dans son bureau, le document en mains, ou l'assurance d'une porte ouverte dans un Ministère, ou une information sensible... Il restait ensuite à le payer sans se poser de questions sur la provenance du résultat.

Saad était armé en permanence, un pistolet engagé dans la ceinture, un automatique sous le siège de la voiture, plus la *jambia* sur le ventre. Doc ne lui aurait pas confié ses économies, mais il le gardait à son service pour les coups durs.

Quelques coups de téléphone plus tard et l'entrée dans l'enceinte de l'Hôpital Militaire était réglée. Saad avait un frère qui connaissait quelqu'un, dont le père avait... bref, il connaissait quelqu'un qui connaissait le Chirurgien-Chef de l'Hôpital Militaire, le Docteur Al-Majidi, qui était prêt maintenant à les recevoir. Une sentinelle inquiète avait essayé de stopper leur élan, mais Saad s'était recommandé du Chirurgien. Un coup de téléphone et le soldat les avait laissés passer. Le praticien les attendait :

- C'est foutu ! *Rallas* !
- Mais on m'a dit qu'elle était blessée, pas que c'était foutu ! Qu'a-t-elle ?
- *Wallah* ! Sûr et certain que c'est foutu ! Coma carus ! Décérébrée ! Aucun espoir ! Si je la débranche tout est fini.

Electroencéphalogramme plat ce matin, je vous attendais pour la débrancher, *rallas ! C'est fini !*

Ils se rendirent dans le service des brûlés. On y sentait le désinfectant, la sueur, et cette odeur âcre des vieux pansements. Le corps était recouvert d'un drap blanc. Le visage était intact. Une jeune et jolie femme, venue d'Almeria lui avait-on dit. Une étudiante. Le respirateur ronronnait et poussait l'air et l'oxygène dans la sonde trachéale. Le moniteur bipait à chaque systole. La sonde gastrique ramenait un liquide brunâtre. Doc releva la paupière, vit la mydriase, puis souleva le drap, pinça fortement un des rares carrés de peau intacte, et obtint une réaction de flexion des quatre membres, indiquant la fin de toute vie cérébrale. Il prit connaissance du résultat déprimant de l'électroencéphalogramme. Il se pencha vers la jeune femme et murmura quelques paroles inaudibles. Il fit alors un signe au Docteur Al-Majidi, qui ferma un robinet et poussa les boutons du ventilateur et du moniteur. Le silence se fit. Ils se retirèrent à pas lents. Al-Majidi égrainait sur son chapelet les noms d'Allah.

Doc téléphona alors au Consulat pour demander de prévoir un huitième cercueil plombé.

Allah Akbar !

Ils sortirent sans un mot.

Dans la cour de l'Hôpital Militaire quelques dizaines d'hommes faisaient l'exercice, approximative marche au pas sous les ordres d'un sergent hurleur. Les derniers du peloton boitaient bas. Doc en demanda la raison. Peut-être avaient-ils été frappés sous la plante des pieds pour expier une quelconque incompétence... Al-Majidi lui expliqua que non, ils n'avaient pas été frappés. Mais comme ils ne marchaient pas bien au pas, il leur avait été ordonné d'enlever leurs chaussures et de faire l'exercice pieds nus dans un coin de la cour, là où poussaient des filaos. Ces arbres fabriquaient des petites graines extrêmement dures, à la surface irrégulière, sur lesquelles la marche pieds nus s'apparentait à une vraie torture. Les boiteux

essayaient maintenant de garder le rythme de leurs camarades, malgré leurs pieds blessés...

Les deux hommes quittèrent l'Hôpital Militaire en proie à une profonde sensation d'écœurement. Doc donna cent dollars au *go between* qui s'éloigna prestement. Il rejoignit sa voiture. Le soir tombait. La luminosité déclinait. Deux Migs 21 rentraient d'une mission de bombardement des Haoutis et survolaient la ville à basse altitude pour aller se poser à l'aéroport militaire.

Attentats, bombardements, terrorisme, victimes, ce serait difficile de travailler dans ce contexte et d'organiser filières de soins et évacuations sanitaires. Si les choses s'avéraient impossibles il arrêterait tout, ce serait sa dernière mission, et il rentrerait chez lui à Cordoue. Au moins, là-bas où se trouve le plus beau de l'art arabe, où les minarets ressemblent à des minarets et pas à des fusées transcontinentales, il pourrait fumer son cigare à l'ombre de la mosquée sans risquer le pire.

Heureusement il savait pouvoir compter sur une bonne équipe. Il allait falloir la remobiliser, la remotiver. L'urgence était de passer sans attendre à ses bureaux, de resserrer les liens, et de réorganiser le travail de chacun en fonction du nouveau contexte. Il remettrait à plus tard son projet d'immersion dans la vieille ville.

Retour à l'Hôpital Islamique.

Les problèmes de Khaled

Il avait congédié Ali et pris le volant de la Toyota. Il remonta la *sittine* sur quelques kilomètres, puis, arrivé au rond-point des Universités, fit un U-turn qui l'amena quelques dizaines de mètres plus bas à l'Hôpital Islamique où étaient ses bureaux. Il s'émerveilla une fois de plus de l'architecture de l'Hôpital, qui, bien que de construction récente, respectait parfaitement les canons de beauté de la ville. Toute de briques roses la façade était taillée de vastes ouvertures longilignes surmontées de vitraux. L'encadrement des fenêtres était de briques rouges et ocre. Deux buildings de sept étages communiquaient entre eux par une large cour centrale et un souterrain. Les portes principales étaient de vastes arcades. En haut de la façade, en belles lettres arabes rouges bleues et vertes entremêlées, l'inscription: 'Hôpital de l'Université Islamique'.

On y prodiguait les soins les plus modernes, contrairement aux hôpitaux publics alentours, de triste renommée. C'était un hôpital financé par les fonds privés de la charité islamique internationale. Le niveau technique y était bon, en tous cas bien supérieur à ce que Doc avait connu ailleurs en Afrique ou en Orient.

Le garde, avachi sur un morceau de carton, dans son uniforme bleu passé, lui fit un vague salut façon militaire et le laissa passer sans question. Il gara le 4x4 dans le parking couvert, puis emprunta un couloir obscur qui menait à la Pharmacie puis à l'entrée des bureaux d'International Assistance. Il reconnut avec un certain plaisir l'odeur de désinfectant, mêlée à celles des eaux de toilette des secrétaires.

Il fut accueilli avec chaleur. Ici travaillait la moitié des employés de la compagnie au Yémen, médecins, infirmières, personnels administratifs. Les autres travaillaient dans les centres de santé que Doc avait installés lors de son dernier

séjour, dans le désert à proximité des sites d'exploitation pétrolière. Les bureaux étaient propres et clairs, le personnel zélé et attentif, l'ensemble sentait bon l'efficacité. Là se trouvait le centre de logistique opérationnelle, le stock de matériel médical, les salles d'urgences, les bureaux de consultation, le centre de vaccination, les locaux réservés à l'entraînement. L'ensemble était adossé à l'Hôpital Islamique, ce qui assurait à Doc la possibilité d'activer à tout instant un spécialiste, un chirurgien, ou de réquisitionner un bloc opératoire lorsque son équipe ramenait un blessé.

- *Salam* docteur tu es de retour ! ?

- *Saba el kheir* ! Bonjour !

- *Salam aleikum* ! La paix sur toi ! Tu as bonne mine !

Il salua d'un hochement de tête et d'un sourire les secrétaires en *abayas* noires. Poignée de main interdite aux femmes. Elles étaient magnifiques avec leurs voiles indiens multicolores sur des cheveux noirs, encadrant les visages à la pâle carnation. Il retrouva les infirmières indiennes à l'anglais difficile, et les philippines à l'accent tagalog. Dans ce département géré par une société occidentale, la Direction de l'Hôpital avait intelligemment autorisé le retrait du *niqhab*.

Le docteur Nassim était toujours là, grand costaud, chauve, à l'épaisse moustache noire bien taillée, et au sourire très doux. Le docteur Achraf était absent, comme d'habitude, toujours à traîner au souk, en quête d'un petit business complémentaire ou d'une information intéressante. Le Docteur Yasser était de garde au service des soins intensifs, il le verrait la prochaine fois.

Les femmes médecins s'étaient regroupées dans le coin cuisine pour le café du matin. La radio égrenait en sourdine les couplets de ' *min ba'ad haoui Khair* ', vieille chanson Sana'ani. C'était l'heure du petit déjeuner, du *foul* et des *fassoyas* cuits avec beaucoup de piment, venus du four de l'hôpital dans des plats en terre brûlants. Ils se saluèrent tous longuement avec affection. L'équipe locale travaillait bien. Il pouvait compter sur eux. C'était d'ailleurs sa seule certitude dans ce pays en

perdition. Il les avait choisis lui-même, un par un, et les avait formés. Il les payait cher en comparaison des salaires du pays, mais tout le monde y trouvait son bénéfice. Il pensa que le moment des dividendes était peut-être venu pour lui.

Il entra dans son bureau. Rien n'avait changé malgré des mois d'absence. Du bureau de Khaled, le comptable, s'échappait une chanson de Fairuz. Déjà quelqu'un frappait à sa porte, c'était lui, Khaled, jeune arabe yéménite de Djibouti venu tenter sa chance au Yémen, eldorado comparé à la corne de l'Afrique.

- Doc, depuis que tu es parti il s'est passé des choses...
- Quoi Khaled, tu pleures, que s'est-il passé ?
- Je me suis marié,
- Ce n'est pas une mauvaise nouvelle Khaled...!
- Non mais j'ai payé beaucoup pour ma femme, d'abord la dot pour le père, trois mille dollars, plus tous les frais du mariage, plus beaucoup de bijoux en or, total plus de cinq mille dollars, comment je vais rembourser ma famille qui a tout avancé ?
- Combien tu gagnes ici Khaled ?
- Huit cents dollars par mois, si je rembourse cent dollars par mois tu vois ça va durer,
- Oui ça va durer, mais pourquoi tu pleures ?
- Ah ! Oui ! Je voulais te dire, j'ai été cambriolé hier. Ils ont tout pris, la monnaie et les bijoux de ma femme,
- As-tu prévenu la police ?
- Oui ! Ils ne voulaient pas venir, ils disaient que c'était un problème entre Djiboutiens...
- Mais tu es aussi yéménite !?
- Oui ! Alors j'ai insisté, ils sont venus, ils ont dit que c'était ma femme la voleuse et qu'au Yémen ce sont les femmes qui volent leurs maris, que c'est bien connu !
- Ont-ils au moins enquêté un minimum ?
- Oui, ils ont relevé les empreintes, puis ils ont dit que par ma faute ils avaient raté leur séance de *qat*, et que donc il fallait que je leur paye une compensation,

- Tu les as foutus dehors j'espère ?
- Non j'ai donné l'argent pour le *qat*, ils étaient deux, ça faisait quatre mille riyals, je n'ai plus rien, même pas de quoi payer le bus pour venir travailler...

Doc sortit cinq billets de mille riyals de la poche de son pantalon et les tendit à Khaled qui s'éloigna en pleurnichant. Brave garçon, malgré tout...

Il pianota sur le clavier de l'ordinateur. Un seul email intéressant, signé Bruno. Le reste était sans importance :

Today 11:54, IA a reçu ce matin un message de menaces contre les installations de la Compagnie au Moyen-Orient. C'est signé d'Al-Qaida mais pas encore authentifié. Take care. Signé Bruno.

Doc reconnu l'humour sec et le style épuré de Bruno. Il n'eut pas le courage de lui répondre. Des menaces de ce genre étaient fréquentes, toutes les compagnies en recevaient régulièrement. N'importe quel mythomane pouvait écrire cela. Néanmoins cela ne lui plaisait pas. Il décida de remettre la réflexion à demain et de se changer les idées en plongeant dans la vieille ville. Qu'il se retrouve enfin en immersion profonde dans le souk. Il travaillerait plus tard.

Il referma la porte du bureau, quitta la clinique en saluant chacun à nouveau, et reprit son 4x4. Il avait du travail en retard mais ce soir il voyagerait dans le temps, il irait à Bab El Yémen.

Première promenade à Bab El Yémen. – Avec Ashraf place des brochettes

La Toyota vira à gauche sur Zubeiri street, puis remonta tout droit la longue avenue pour atteindre Bab El Yémen. Deux grandes tours encadraient une trouée dans les remparts. C'était là l'entrée de la vieille ville. Bab El Yémen, la porte du Yémen, la porte de l'Orient ancien... Doc vit dans les nuages les fantômes de Monfreid, de Kessel, de Rimbaud, qui passaient par là incognito. Là était la frontière entre l'Orient des légendes et la modernité naissante. Celui qui franchissait cette porte effectuait un bond formidable dans le temps et dans l'espace. En quelques pas il passait du Moyen Orient moderne au monde ancien des tribus, des cheikhs, des épices et de l'encens, des imams et des mendiants, des caravanes et des pirates de la Mer Rouge.

Il y a quarante ans le marchand Balsan voyait encore à Bab El Yémen les mains et les têtes coupées des voleurs, attachées en haut des portes pour l'édification du peuple. Le condamné du jour était là, accroupi au sol, drogué et indifférent. Le bourreau, en général un boucher, approchait avec son long couteau. Il jetait un œil à l'huile qui bouillait dans un chaudron installé à proximité, car tout à l'heure il y plongerait le membre amputé, en guise de cautérisation. Il s'approcherait du condamné, et avec tout son savoir-faire professionnel, désarticulerait le poignet de quelques mouvements précis de la lame. Le condamné réagirait à peine. La main coupée serait alors suspendue à un crochet. Elle serait rendue à son propriétaire, ou à la famille si le voleur mourait, afin que le corps soit enterré en entier, selon la prescription du Coran. L'imam ne plaisantait ni avec l'honnêteté de ses sujets ni avec les préceptes du Livre.

Doc avait vu au Musée Municipal une photo prise du temps de l'Imam Yahia, commandeur des croyants, l'oncle de

Yacoub. Cette photo montrait une décapitation à Bab El Yémen. Le condamné était décapité au sabre, debout, le col fléchi.

Un autre oncle de Yacoub avait mis fin à la vie du despote. Alors que l'Imam était hospitalisé à Al-Hodeïda, ce républicain convaincu avait réussi à s'introduire dans l'hôpital et à vider le chargeur de son pistolet sur le tyran. Celui-ci était mort quelques jours plus tard. L'assassin avait été capturé et exécuté. Mais cela avait marqué la fin de l'imamat, et Yacoub était fier d'appartenir à cette famille qui avait installé la République.

Tout cela était maintenant du domaine du passé, de la littérature pour historiens et écrivains voyageurs. On ne décapitait ni n'amputait plus en public à Bab El Yémen. Une balle dans la nuque dans les cellules des services de sécurité assurait le même service.

Doc s'arracha à ses souvenirs, franchit la haute et large porte, et se retrouva de l'autre côté du miroir. La foule vendait, achetait, discutait, interpellait, criait, crachait, buvait le *chai*, le thé rouge local, ou bien méditait, appuyée au mur des échoppes. Les têtes sèches et ridées des vieux leur donnaient des allures de prophètes. Une foule d'hommes faisait vivre la place centrale, les têtes ceintes de turbans, vêtus de leurs longues robes, portant la *jambia* à lame courbe à hauteur du nombril sous une large ceinture brodée verte et or.

Doc avait appris à se méfier de la *jambia*. A son arrivée au Yémen, l'Ambassadeur lui avait dit :

- La *jambia* est à considérer comme une pièce de vêtement, ils ne s'en servent pas, c'est comme toi avec ta cravate !

Puis, au cours de tant de nuits de garde, il avait pu observer les performances de l'arme redoutable. Tous ces blessés poignardés. L'un d'eux était arrivé un soir, une *jambia* fichée dans l'œil, nerf optique coupé, l'œil sectionné glissant sur la joue comme une limace, et la pointe de la lame courbe qui ressortait au niveau du cou. Surtout ne plus y penser, ne plus y penser ou alors quitter le Yémen tout de suite.

Les hommes, assis par terre en tailleur, seuls ou en petits groupes, mâchaient le *qat* apporté dans des petits sacs en plastiques. D'autres dormaient, mendiaient, ou travaillaient, vendeurs de tout et de rien, cordonniers, marchands de dattes, de babioles sans usage venues de Chine, de pashminas 'moins chers' d'Inde ou du Pakistan. Quelques femmes couvertes par *l'abaya* passaient par petits groupes de trois ou quatre, se hâtant vers les boutiques. Pas un cheveu ne dépassait, mais le regard cerné de khôl était assuré, incisif, et souvent séducteur dans la fente du *niqhab*.

Il se fraya un chemin difficilement, bousculant à gauche, bousculé à droite, tant la foule était dense dans l'étroite ruelle bordée d'échoppes. Parfois une mobylette au siège recouvert de fourrure, queue de tigre accrochée à l'antenne, se frayait un chemin, klaxon enfoncé, pot d'échappement rejetant un épais nuage noir et puant, dans l'indifférence générale.

- *Sadiki*, mon ami, d'où viens-tu ? Goutte une datte !

Il en mangeait une, recrachait le sable et le noyau, remerciait d'un petit geste de la main et continuait son chemin. Au caravansérail les marchands lui offrirent ce petit raisin doré, séché au soleil, au goût de miel et à l'odeur de confiture. Une brouette chargée de figues de barbarie, poussée par un enfant emporté par l'élan, le frôla, et lui cogna le genou :

- *Afouan !* Désolé !

Le temps de se retourner l'enfant avait disparu, dissout dans le décor. Puis il dépassa les vendeurs de *jambia*, les marchands de tissus, les vendeurs de chaussures, les brocanteurs, les rémouleurs, les forgerons. C'était la ruelle des vendeurs d'épices, de café, cannelle, safran, encens à brûler ou à mâcher, cinnamome, poivres. Puis la rue s'élargissait et sentait les fruits écrasés sous les roues des brouettes.

Seuls les hommes tenaient les échoppes. Pas une seule femme commerçante dans la vieille ville, même pour vendre des vêtements féminins. Les vendeurs, la joue gonflée de *qat*, n'insistaient que fort peu. Ils marchandait peu également, donnant leur prix initial, puis regardaient l'acheteur avec

indifférence. Une contre-proposition très légèrement inférieure au prix de départ avait quelques chances d'être retenue, sinon la négociation s'arrêtait immédiatement et le commerçant recommençait à brouter.

La ruelle s'inclinait à droite en direction de la mosquée. Le soir tombait, la fraîcheur s'installait, Doc arrivait à la petite place où étaient installés les vendeurs de *kefta* et de thé rouge sucré, à l'ombre de la boutique de souvenirs Ali Baba. La place était noire de monde. Assis sur des bancs, des groupes d'amis, quelques rares touristes cuits par le soleil, buvaient le *chai* dans des verres collants et mangeaient de petites brochettes de mouton qu'ils trempaient dans une écuelle de sauce piment. Tout ce monde parlait très fort, au milieu de la foule et des motos...

Autour de la place, les brouettes des vendeurs de pain de soldat, le *goudam*, qui tient au corps une fois farci d'œufs durs et de pommes de terre bouillies. Cercle suivant, les motos taxis qui pétaradaient, les chauffeurs qui s'invectivaient, et les vieux, indifférents, qui se rendaient à la mosquée d'un pas lent et serein. Au-delà, par toutes les ruelles qui partaient de la place s'étalait le souk, l'un des plus beaux du Moyen-Orient avec ceux de Damas et d'Alep.

Il s'installa sur l'un des bancs, entre deux clients qui le regardèrent sans réaction en trempant leurs brochettes dans la sauce. Il commanda un verre de thé rouge '*ahmar al kabous*', qui lui brûla les lèvres. L'amertume et le sucre le réveillèrent. Son regard erra d'une table à l'autre. Le froid tombait et il resserra son châle sur ses épaules.

- Hello Doc ! Une grande bourrade dans le dos et une voix de stentor le firent sortir de sa rêverie.

Petit, ramassé, précédé par sa bedaine, Ashraf, le médecin syrien, l'homme de tous les commerces et de toutes les combines s'installa d'autorité en face de lui. Visage rond, cheveux rares et gras, peau luisante, mais large sourire et constant optimisme. Ashraf avait développé un intelligent business. Il faisait transformer par un petit bricoleur local des

cabanes de chantier en cabinets médicaux. Il y logeait une chambrette pour le médecin, une salle de soin pour les urgences, et les sanitaires. Il expédiait le tout, médecin yéménite inclus, dans les zones où l'exploration et la production pétrolière s'installaient. Il connaissait tout le monde, bakchichait à tout va, survivait à toutes les arnaques, à l'affût de tous les marchés et de toutes les combines.

Comment et pourquoi était-il arrivé au Yémen ? Quand on lui posait la question il évoquait les discriminations auxquelles étaient soumis les chrétiens de Syrie, la prison d'où il avait pu sortir Dieu sait comment, et son père qui y était mort. Ashraf était un excellent médecin, inventif, rompu à l'urgence.

- *Al Salam Aleikum !* Comment tu vas Ashraf ?

- So far so good ! Comment ça va les affaires Doc ? Veux-tu une nouvelle clinique toute neuve ? J'en ai une à vendre en ce moment, juste terminée, first class, pour toi vingt mille dollars seulement, et trente mille avec tout le matériel, et je te fais le transport pour un bon prix.

Il plongeait sa brochette dans la sauce piment, lécha son poignet, ingurgita bruyamment et rota avec conviction.

- Et aussi j'ai de l'alcool de Djibouti qui arrive la semaine prochaine par un boutre, *Inch' Allah !* Combien de caisses tu veux ?

Doc connaissait son infâme whisky, ses boîtes de bière cabossées et chauffées à blanc au soleil, et sa vodka innommable.

- *Choukran Ashraf !* Merci ! Ce sera pour la prochaine fois.

- Attends, j'ai aussi des *jambias* à vingt dollars.

- Vingt dollars... impossible... ça vaut cent cinquante dollars une *jambia*... mille dollars avec un beau manche en corne de rhinocéros, des centaines de milliers de dollars si elles sont vieilles. Alors tes *jambias* à vingt dollars, tu les gardes pour les touristes !

- Non mais attends ! Moi pour des prix pareils je t'en vends des tonnes...

- Alors ce sont des fausses, avec manche en plastique made in China,

- Non c'est un mélange qui vient d'Arabie Saoudite, puis c'est moulé au Yémen, rien à dire, tu verras c'est très beau, c'est à cause des européens qui ne veulent plus que l'on commercialise la corne de rhino, je te fais un prix et j'ajoute des *jambias* sans lame pour enfants, et puis...

Doc l'interrompit gentiment d'un geste de la main. Ils se levèrent ensemble, se saluèrent à l'orientale, la main droite à plat sur la poitrine, puis ils se séparèrent après s'être chamaillés pour payer deux cents riyals au cafetier. Une fois Ashraf parti, Doc se réinstalla pour finir sa brochette froide.

Un instant de flottement. Les hommes s'immobilisèrent une fraction de seconde, cessèrent de manger, s'écartèrent pour faire place. Une femme non voilée arrivait. Un événement. Elle n'était pourtant pas très jolie, petite, noire, affairée avec ses trois téléphones portables, un pour chaque réseau. Très vite les regards gênés retournèrent aux tasses de thé, aux brochettes, aux sacs de *qat*. La femme s'installa à l'une des rares places libres, à un bout de table, commanda un thé, sortit un carnet et un crayon, et pianota sur ses téléphones portables.

Doc était absorbé dans sa contemplation de la foule. Pas une fois il ne croisa le regard qui pourtant s'attardait sur lui. La femme sembla hésiter en le voyant, et bientôt se leva, paya cinquante riyals pour son thé, et se mit en route d'un pas rapide. Elle disparut derrière le coin du mur du magasin de souvenirs 'Ali Baba', prit une petite venelle, ouvrit une porte et entra dans un bureau. Au mur une petite plaque de cuivre au milieu d'autres plaques indiquait « Sam Médical Assistance ». Le soir tombait, la fraîcheur était là. C'était l'heure de la prière du soir, *l'isha*.

- *Allaaaahhhhhh Akbar !* L'imam commençait d'une voix claire et assurée, expirait la fin du nom d'Allah, puis prononçait le 'Akbar'. Pas comme une espérance, mais comme une certitude.

Répétée de l'une à l'autre des centaines de mosquées, la prière montait, croissait, s'amplifiait, et s'imposait malgré le brouhaha. Le rythme de la journée changeait alors. Quelques-uns abandonnaient leurs échoppes et se dirigeaient à pas lents vers le lieu de prière. Mais la plupart, impassibles, continuaient à vendre et à acheter, tout en mâchouillant leur boule de feuilles. Chacun sentait cependant que le temps prenait une soudaine inflexion. Il faudrait bientôt fermer la boutique, balayer les débris végétaux, cadenasser le volet roulant, et monter sur la mobylette pour rentrer à la maison.

Doc aimait cette vie, cette ville, sa musique et sa poésie. Sa boulimie de différence culturelle s'y repaissait. Quelque chose lui manquait cependant depuis son retour, quelque chose que seuls le *qat* et la poésie pouvaient révéler : les paroles sincères et l'âme des yéménites.

Le salon de qat du bon Docteur Shams

Doc connaissait son confrère le Docteur Shams depuis ce jour où un ami commun ethnomusicologue l'avait invité pour un après-midi littéraire et musical organisé dans l'appartement de fonction du médecin, à l'Université Publique de Sana'a. Le Docteur Shams vivait dans l'Université. D'emblée l'accueil avait été cordial, traditionnelles embrassades et confraternelles politesses.

Le Docteur Shams était de haute stature, de forte corpulence, chaleureux et démonstratif. Originaire d'une grande famille d'Aden, c'était le méridional de l'Université Publique, un homme de grande culture. Il enseignait la médecine et avait créé un Centre Médical caritatif composé de salles de consultations orientées vers la psychologie et l'équilibre personnel. Il y avait adjoint deux salles de sport, et trois salles d'enseignement de la musique, piano, *oud*, et guitare. Le chef de la fanfare militaire en était le professeur principal. On y enseignait aussi bien la musique de Mozart que la musique arabe du Yémen ou d'Égypte. Le Docteur Shams avait également créé un petit musée du *oud* ancien, où il accueillait, réparait, et stockait les vieux luths et ses reliques. Il était toujours à la recherche de subsides pour financer ses activités, mais rares étaient les donateurs.

Ce jour-là, comme tous les jeudis après-midi, le Docteur Shams avait convié les intellectuels de la ville, ou de passage, écrivains, musiciens, poètes, journalistes. Le concept était typiquement yéménite. Tout d'abord chacun s'installait dans l'immense *mafrage* saturé d'effluves de tabac, de thé rouge, et d'herbes coupées écrasées au sol. Chaque invité prenait place et disposait sagement sa ration de *qat* de l'après-midi à ses pieds. On distribuait des boissons fraîches, du thé sucré, des bouteilles d'eau. Le Docteur Shams prenait position sur les épais coussins, toujours à la même place, d'où il pourrait voir tout un chacun et donner ses instructions pour le bon déroulement de la séance.

S'ensuivaient une à deux heures de *qat*, jusqu'à ce que chacun sorte de son mutisme. Les convives échangeaient leurs feuilles et branches et en comparaient la provenance et la qualité. Puis, de bavardage en bavardage, le volume sonore montait. Le Docteur Shams prenait alors la parole, remerciait chacun d'être venu, et présentait un par un ses hôtes du jour, yéménites, soudanais de passage, jordaniens, et perdus au milieu d'eux, de rares non arabes, essentiellement des étudiants fréquentant les nombreux instituts linguistiques, venus apprendre ou parfaire au Yémen leur connaissance de la langue. Chose exceptionnelle, le visage découvert, les femmes se regroupaient dans l'un des coins du *mafrage*, et certaines plus hardies se mélangeaient aux hommes. Elles participaient activement à la conversation. Le seul fait que des femmes yéménites se présentent sans *niqhab* à une séance de *qat* mixte était en soi assez incroyable dans un pays où, par principe, les sexes sont séparés. C'était là la magie du docteur Shams.

Bientôt, le *qat* aidant à la désinhibition, les propos devenaient plus assurés, et le volume de la conversation montait. Le Dr Shams nommait alors l'un des mâcheurs et le présentait par son nom, son pays, ou sa spécialité. L' élu devait alors produire son œuvre devant le public, déclamer son poème, chanter ou jouer de son instrument de musique. Puis, après les commentaires, l'attention retombait, et chacun reprenait son broutage là où il l'avait laissé. On entendait des soupirs d'aise.

Un vieux Soudanais lut les premières pages de son nouveau recueil de poèmes et l'émotion fit rouler une larme sur la joue ravinée du vieillard. Puis un musicien sortit de son étui un ancestral *qanbus*, le petit oud de Sana'a, appelé aussi *turbi*, à quatre cordes, si petit qu'il permettait à son propriétaire de le cacher dans ses vêtements au temps où l'Imam interdisait la musique. Il commença d'une voix chevrotante un chant d'amour venu du fond du désert de l'Hadramaout, '*emta ana shoufak*'.

Doc remarqua un visage oublié, à sa droite, ... Amani..., accoudée à l'un des coussins du *mafrage*, l'une des rares poétesses

yéménites. Et une vraie contestatrice. Un beau visage ovale ceint d'un foulard orange, un corps souple se devinait sous l'*abaya*.

- *Al salam aleki Amani.*

- *Alekum salam Doctor*, je t'avais reconnu. Que viens-tu faire?

- Soigner mes malades. Et toi, toujours poète ou activiste à temps plein ?

Amani esquissa une petite grimace :

- Rien ne changera jamais ici Doc, jamais... J'ai des problèmes. Je ne peux pas choisir mon mari moi-même, c'est mon père qui décide, mon *marham* me suit partout, et ma tribu ignore les quelques lois décidées par le gouvernement en faveur des femmes...

- Alors comment fais-tu pour venir ici ?

- L'*abaya* mon cher, l'*abaya*. Sous mon *abaya* personne ne me reconnaît... Je vais où je veux.

Les œuvres poétiques d'Amani étaient fortement allusives et complexes. Il aurait été impossible au Yémen pour une femme d'exposer publiquement et sans fard une revendication sociale, sexuelle, politique ou un poème de séduction. Les niveaux de compréhension de ses poèmes étaient donc volontairement multiples. Et c'était une poésie fortement revendicatrice.

La poésie était véritablement une arme au Yémen, arme offensive ou défensive. Le Président de la République lui-même, Ali Abdullah Saleh, avait son poète officiel, un Cheikh d'ailleurs assez peu recommandable. Les tribus aussi avaient leurs poètes officiels, pour combattre par les mots, qui comme chacun sait... Les tribus faisaient donc la guerre aussi avec la poésie.

Le poème que récitait Amani aujourd'hui parlait d'amour, de séparation, de rêveries, d'espoir de retrouvailles, de fidélité, d'infidélité. L'assistance écoutait, attentive, les mâcheurs immobilisaient leurs mâchoires, plus personne ne crachait ni ne buvait. Lorsque la poétesse eut fini sa longue déclamation, il fallut plusieurs minutes pour que les esprits puissent à nouveau revenir au concret et que les mâchoires reprennent leurs mouvements de rumination. Aucun commentaire, mais beaucoup d'éclats de lumière dans les yeux.

La séance s'écoula ainsi paisiblement jusqu'à la nuit. Les femmes partirent à la tombée du jour, éducation traditionnelle oblige. Les hommes s'éternisèrent pour finir leur botte de *qat* et discuter des problèmes du moment où tout simplement pour le plaisir d'être ensemble.

Mais il n'y avait rien de plus à apprendre ici ce soir, sinon qu'Amani était toujours aussi jolie et que le Yémen n'était pas aussi monolithique qu'il y paraissait de prime abord. La contestation couvait sous quelques turbans et l'agitation régnait sous les *abayas*.

Ghanem, un poète yéménite émigré aux USA allait prendre son tour et lire sa dernière œuvre. Doc se leva, salua à la cantonade, fit un petit signe de la main pour encourager Amani, et s'attarda longuement pour remercier le bon docteur Shams, ses deux mains dans les siennes. Il récupéra ses chaussures à la porte du *mafrage* et sortit.

Il croisa sur le palier une vieille connaissance, Didier Rampal, le conservateur du Musée Archéologique de Sana'a, le découvreur de merveilles sud-arabes. Il se plaignait sans cesse de l'absence de moyens pour aller sur le terrain pour explorer et aussi pour racheter des pièces volées afin de les sauver et de les étudier. Il venait *qater* avec un peu de retard et pour l'heure essayait de garder son équilibre sur une jambe en essayant d'enlever ses chaussures. Doc l'aida.

Les deux hommes se rendaient quelques services. Doc comblait sa soif et son inexpérience d'amateur en fouillant lors de ses visites sur le terrain les souks des villages éloignés, à la recherche de pièces archéologiques, le plus souvent volées. Il les rachetait à prix d'or et les apportait comme des trophées de chasse à Rampal. Et l'archéologue était pour lui une source inépuisable d'informations.

Demain Doc partirait dans le désert de l'Hadramaout, donc il devait rentrer tôt et se préparer. Il irait en plein désert, à près de mille kilomètres de Sana'a, faire l'audit de la clinique du site pétrolier de la société Spoil, cliente d'International Assistance. Avec un peu de chance peut-être pourrait-il en profiter pour visiter

un site archéologique perdu dans les sables et en rapporter quelques babioles pour Rampal.

Vol Felixiya pour le désert de l'Hadramaout

Captain Moulay traversa souplement le tarmac et en quelques longues enjambées entra dans la cabine de pilotage. La quarantaine, mince, regard de séducteur à l'assurance tranquille. Il aperçut Doc et le fit appeler par le copilote, Captain Mansour, qui se trouvait en haut de la passerelle. Les deux hommes se saluèrent et échangèrent quelques banalités sur la chaleur étouffante, 41 degrés, et le programme de vol. Doc prit place dans la cabine de pilotage qui sentait le sandwich au poulet, et s'installa derrière les deux pilotes. L'équipage démarra les moteurs. Le Dash 8 de la Compagnie Felixiya se mit en mouvement et remonta la piste. L'avion fit demi-tour et Captain Mansour, qui assurait le vol ce jour-là sous les ordres de Captain Moulay, termina le check-up de départ. Puis il positionna l'avion dans l'axe de la piste et poussa doucement la manette des gaz. Le moteur vrombit, l'avion accéléra sa course, la piste de terre venait de plus en plus vite à leur rencontre. Une pression plus ferme sur la manette, poussée à fond, et l'avion décollait. Rapidement le petit aéroport rétrécit puis disparut. Le Dash 8 mit le cap à l'est en direction de l'Hadramaout et du plateau de Massilla où se trouvaient les centres pétroliers de Spoil. Au désert de dunes succédèrent les plateaux rocheux ocre clair et ocre brun, lacérés de failles brutales centrées par les *wadi* asséchés. Rien d'autre, ni végétation, ni trace de vie sinon le mince tracé des pistes menant de nulle part à nulle part.

Captain Moulay enleva son casque et s'épongea le front. La chaleur était intenable dans le cockpit. Il tendit à Doc une bouteille d'eau tiède, et pendant que Captain Mansour se concentrait sur son plan de vol, les deux hommes purent reprendre leur bavardage.

Le chef pilote évoqua l'accident survenu quelques semaines plus tôt. L'avion de la Sabba Airlines effectuant le trajet Yémen-Djibouti avait disparu, tombé en mer lors des manœuvres d'approche. Les restes de l'appareil et les corps reposaient maintenant à plusieurs centaines de mètres de profondeur. Un adolescent avait été éjecté au cours de l'impact, et par miracle avait pu agripper un débris flottant. Il avait été récupéré par un bateau de pêche quelques heures plus tard. Un seul survivant !

La direction de la Sabba Airlines jurait ses grands dieux, à la face du monde, que ses avions étaient sains et sa compagnie l'une des meilleures du monde. Et pourtant... Captain Moulay connaissait le directeur de la maintenance. Quelques semaines plus tôt deux Airbus de cette même compagnie avaient été cloués au sol par des inspecteurs internationaux. Le directeur s'était emporté :

- C'est n'importe quoi ! On nous empêche de voler ! Pourtant les inspecteurs n'ont trouvé que de petites choses à nous reprocher.

- De petites choses ? Quelles petites choses ? avait demandé Moulay...

- Des choses qui n'empêchent pas un avion de voler, c'est juste pour nous compliquer la vie !

Quelques jours plus tard Captain Moulay apprendrait la nature des petites choses. Un avion qui ne peut pas faire le plein de carburant du fait des dettes de la compagnie, des quadrants de bord en panne que personne n'envisage de remplacer, une panne d'oxygène lors d'une dépressurisation de la cabine, pas d'oxygène médical à bord, ou des bouteilles défectueuses, et un pilote qui décolle avant même d'en avoir reçu l'autorisation par la tour de contrôle...

Non ! Le crash de ce vol n'était pas une surprise. Depuis deux ans Doc avait interdit l'utilisation de cette compagnie pour les évacuations sanitaires dont il était responsable. Il connaissait bien deux des hôtesses et le chef pilote disparus. Les hôtesses marocaines avaient une prime de vingt dollars par vol. La mort pour vingt dollars. Le chef pilote avait hésité à décoller aux

commandes de l'avion-poubelle. Ses chefs ne lui avaient pas laissé le choix : tu décolles ou la porte ! Il était parti, avec plus de cent passagers et dix membres d'équipage. Parti pour toujours. Seule la forte concentration de requins dans un petit coin de la Mer Rouge matérialisait leur dernière demeure.

Doc avait été long avant de métaboliser le choc. Certains visages le hantaient. Il en voulait aux irresponsables qui probablement ne seraient jamais inquiétés. La compagnie Sabba Airlines n'avait pas été longue à trouver une riposte à la pression médiatique mondiale et à la réprobation qui s'était abattue sur elle : c'était un missile, un missile français ou israélien, qui avait abattu l'avion. La rumeur répandue par messages téléphoniques et Internet avait fait son chemin. Des manifestations violentes avaient eu lieu devant l'Ambassade de France. Les coupables avaient changé de camp, et se posaient maintenant ouvertement en victimes, exigeant les boîtes noires, la récupération des corps, l'indemnisation des familles. Le mal était fait, impossible d'arrêter une rumeur. Les dirigeants de la Sabba Airlines pouvaient souffler un peu.

Mais le vol arrivait à son terme et bientôt un trait blanc apparut au loin,

- Voici la piste, dit Mansour, nous y sommes...

Il orienta l'avion dans l'axe, amorça la descente et sortit le train d'atterrissage. Quelques rares habitations apparurent, puis quelques épineux qui défilèrent de plus en plus vite. Une brève impression de frottement, suivie d'un long rebond puis le Dash 8 se posait.

Spoil avait construit son propre aéroport en plein désert. Las des menaces terroristes et de la nécessité de faire appel à une protection militaire pour tout déplacement en voiture, la Compagnie n'avait pas lésiné sur la dépense et avait financé seule la construction de la piste.

Les passagers descendirent la passerelle, récupèrent leurs bagages sur le tarmac qui commençait à fondre, et marchèrent jusqu'au petit bâtiment qui servait d'aérogare. Doc alluma furtivement son cigarillo et en tira quelques bouffées.

Là le pôle nord commençait. Toutes les installations de Spoil étaient climatisées à outrance. Doc se demanderait toujours à quoi servait de transformer le désert en glacière. Après un rapide interrogatoire, contrôle de température frontale par thermomètre infrarouge pour éviter l'importation de maladies infectieuses dans le camp, puis contrôle d'identité, Doc fut dirigé vers la Toyota qui l'attendait. Les autres passagers étaient des ingénieurs et employés canadiens venus prendre leur service. Tous avaient la mine sombre, quatre à six semaines de travail intensif, douze heures par jour à faire dans la solitude et sans distraction aucune. Le groupe présent dans l'aéroport était tout autre, joyeux et rigolard, c'étaient les personnels partants en congés, ils apostrophaient leurs collègues montants.

Le convoi de 4x4 s'ébranla, et prit la piste goudronnée. Après quelques kilomètres de dunes rases et d'épineux les pipelines apparurent, longs et minces traits noirs qui traçaient d'interminables lignes droites brisées par de brutales inflexions. Les pipelines se déroulaient en long convois parallèles, par deux ou par trois, emportant l'or noir jusqu'au port de Mukallah, sur l'Océan Indien.

Doc se remémora les objectifs de sa visite. Il devait vérifier le travail fourni par les personnels en place, et s'assurer que l'équipe d'International Assistance donnait satisfaction à Spoil. Si oui, il serait en bonne position pour emporter le contrat suivant, et peut-être aussi celui de Toxen. La compétition serait rude, les contrats allaient éveiller de gros appétits.

Parfois, en bordure d'une faille, ou à flanc de plateau, un épineux. Les arabes distinguaient *l'al-sumar*, dont les abeilles utilisaient la fleur pour faire le miel, et *l'al-haidawan*, dont ils cuisaient et mangeaient les feuilles au début de l'hiver sous le nom *d'al-asiada*. Doc interrompit sa rêverie botanique en voyant soudain comme un mur apparaitre à l'instant devant le 4x4. La piste devenait incroyablement abrupte pour mener à un nouveau plateau plus haut situé. Le véhicule s'immobilisa, le chauffeur mit le crabot, le moteur ronfla, la Toyota bougea en hoquetant et grignota mètre par mètre la pente incroyable. Bientôt le camp

apparut, tout d'abord les lourds merlons qui protégeaient le site comme les murailles un château fort, surmontés de barbelés, puis les barrières de sécurité. Doc écrasa son Davidoff.

Un thé avec le Docteur Fadl

- Bienvenu à Guantanamo ! dit une voix à l'arrière du 4x4. C'était Jo, un ingénieur canadien qui inaugurerait ses cinq semaines de pénitence...

Effectivement le camp de la compagnie Spoil pouvait évoquer Guantanamo, les hauts murs de grillages, les barbelés, et les hommes qui déambulaient en combinaisons orange, les épaules voûtées par la fatigue et la chaleur, casque sur la tête. Premier contrôle de la police locale en tenue de camouflage, kalachnikov à l'épaule. Saisie du passeport contre remise d'une carte de la compagnie. Fouille des bagages, questionnaire, liste des objets de valeur, contrôle de l'électronique portable. Enfin une dernière porte s'ouvrait sur la fournaise, Doc était dans le camp.

La chambre qui lui avait été attribuée était comme la plupart des installations du camp installée dans une caravane de chantier propre et fonctionnelle, climatisée façon antarctique, elle sentait bon l'hypochlorite. Il déposa son bagage et sortit rapidement pour aller visiter la clinique. Celle-ci occupait trois caravanes placées en U. Au centre du U, l'ambulance, et la voiture des pompiers. Derrière les véhicules un petit espace moins étouffant, un peu aéré, et, curieux mystère, des plantes vertes en pot. Au milieu des plantes, un banc et une table basse sur un Kilim râpé. Sur le banc, pieds-nus, le docteur Fadl sirotant son café turc, pendant que d'un vieux magnétophone à cassette s'échappait la voix de Fairuz dans '*aouadt'ainy*'.

Le docteur Fadl se leva, ce qui ne changea pas grand-chose à sa courte taille. Il ouvrit les bras, et partagea avec Doc la joie des retrouvailles et des salutations traditionnelles. Fadl était un médecin palestinien, la cinquantaine joviale, épais et fessu. Sa gestuelle était un peu maniérée, et ses mains toujours en mouvement. Lorsqu'il parlait ses bras évoquaient inmanquablement le technicien au sol qui oriente les avions au parking, les mains décrivant de savantes et incompréhensibles

arabesques. Le sourire était accueillant, les yeux bleus d'eau, bons et rieurs. Le docteur Fadl jouissait d'une grande réputation. C'était sa septième année dans sa clinique de chantier et sur son banc derrière la voiture des pompiers. Six semaines de présence suivies de quatre semaines chez lui, à Damas.

Il invita Doc à s'asseoir et lui servit trois fois d'un café turc serré et sucré mi-solide mi-liquide. Puis ils se levèrent et Fadl récupéra ses sandales. Ils allèrent visiter les caravanes, le bureau du docteur avec l'ordinateur, la salle de consultation, la salle d'urgence, bien équipée, la pharmacie, les salles de stockage. Ils vérifièrent ensemble le matériel, l'électrocardiogramme et le défibrillateur. Tout fonctionnait. La clinique était propre, bien tenue. Ils examinèrent les documents, le cahier de consultation, les rapports mensuels, les listes de contrôle des appareils, l'état des stocks, les commandes en cours, les nouvelles procédures... tout était parfait. Difficile de prendre Fadl en défaut.

Doc s'enquit des récentes statistiques. Elles montraient une recrudescence des accidents de la route sur les champs pétrolifères. Fadl expliqua :

- Nous avons encore eu un mort par accident de la circulation hier, encore un employé yéménite tué. Pourtant les consignes sont strictes sur le chantier, limitation de vitesse à 80 km/h et port de la ceinture. Il roulait à 120, et sans ceinture.
- Il faut faire une nouvelle réunion générale des employés locaux, réexpliquer et remotiver !
- C'est déjà fait. Ils ne comprennent pas. Ils disent que s'il est mort c'est que c'était son heure et qu'Allah en avait décidé ainsi.
- Tu peux répondre qu'avec la ceinture et en respectant la vitesse il ne serait pas mort.
- C'est ce que j'ai dit ! Ils ont répondu que même sans ceinture et sans respecter la limitation de vitesse, si Dieu l'avait voulu Il l'aurait sauvé...

Doc abandonna la joute. Ils se dirigèrent vers le restaurant, déjà plein. Des centaines d'employés travaillaient dans le camp. La plupart indiens, pakistanais, égyptiens. Plus rares étaient les français, américains, canadiens, et yéménites. Tous étaient en

combinaisons orange qui moulaient les obésités naissantes. Un monde exclusivement masculin, avec moustaches et barbes courtes, aucune femme sur le camp. Le restaurant servait une nourriture occidentale et arabe variée, de bonne qualité, mais les portions étaient de type nord-américain, quatre cuisses de poulet par assiette, ou trois steaks par personne, accompagnés de boissons sucrées et de desserts gras. Pas d'alcool... Efficacité, rentabilité, sécurité. Pourtant le soir on lui servirait une pinte de bitter, une bonne bière anglaise en poudre reconstituée sur place par un employé canadien consciencieux et talentueux, servie fraîche et mousseuse.

Doc orienta la conversation sur le sujet qui le préoccupait :

- Fadl, à ton avis pourquoi ont-ils tué à Mar'ib ? Comment analyses-tu cela ?...

- Ces gens qui deviennent des terroristes ont une haine profonde du monde occidental. Ils haïssent les *kafir*. D'ailleurs tuer un *kafir* n'est pas une faute très grave car un infidèle est à peine un être humain. Ces gens sont peu nombreux au Yémen, un millier peut-être, prêts à tout, mais ils évoluent sur un terreau fertile. Les yéménites ont applaudi aux attentats du 11 septembre. Cela n'en fait pas des terroristes pour autant, mais ils ne condamnent que du bout des lèvres. La haine de l'Occident est diffuse dans la société locale.

- Comment peuvent-ils accepter que l'on tue ainsi les chrétiens et les juifs, tous sont des gens du livre, comme ils disent. Selon le Coran, si un musulman tue un chrétien ou un juif, tous fils d'Abraham, la peine est encore plus sévère que si la victime est musulmane. Tuer une femme est plus grave encore, non ?

- Toujours ce problème des versets contradictoires Doc. Chacun peut les interpréter à sa guise en l'absence d'église et d'exégèse ! En tous cas la réalité c'est qu'ils tuent leurs propres juifs yéménites, et les sages ont fui, hormis de rares familles. Le dernier meurtre de juif remonte à quelques semaines à peine. Maintenant ils tuent les résidents étrangers et les touristes. A qui le tour ?

- En tous cas, Fadl, depuis des années que l'on enlève, et maintenant que l'on tue les occidentaux de passage, tu ne vois pas grand monde au Yémen se lever pour condamner et manifester.

- C'est le problème de *l'Oumma*, Doc, la communauté des musulmans du monde, même si la majorité des membres de *l'Oumma* est faite de braves gens qui pensent surtout à gagner un peu d'argent pour élever les enfants, ils ne vont pas pour autant condamner les extrémistes qui pensent et agissent différemment. *L'Oumma*, restera toujours soudée face à l'extérieur.

- Les medias décrivent les yéménites comme fanatiques, mais je ne vois rien de tout cela dans ma vie quotidienne. Ils savent que je suis chrétien, et ils me respectent en tant que tel !

- Bien sûr Doc, sauf quelques-uns prêts à te tuer pour cette raison, tu ne les as pas encore rencontrés heureusement. Les autres te respectent. Tu vois, la contradiction est une assez bonne constante de l'esprit humain quelle que soit la religion.

- En fait les yéménites sont peu religieux dans la vie courante, à part le '*Inch'Allah*' toutes les deux phrases je ne vois pas beaucoup de références religieuses dans leur vie quotidienne, d'ailleurs ils réagissent à peine à l'appel à la prière,

- Leur histoire religieuse doit expliquer ce recul. Bien sûr ils n'en parlent pas, mais leurs populations ont été au cours des siècles successivement polythéistes, puis monothéistes, puis judaïques, puis certaines sont devenues chrétiennes, puis musulmanes. Cela relativise les ardeurs. Si les chinois poursuivent leur expansion, les yéménites seront peut-être bouddhistes après-demain... je plaisante bien sûr mais n'oublions pas que le sud a aussi été communiste...

Doc adorait ces longues conversations sur la sédimentation des religions. Mais il était tard, les commentaires s'épuisaient, et les deux hommes se dirigèrent vers leurs chambres. Le bâtiment en dur abritait l'administration, une salle de gymnastique, une salle de détente avec baby-foot et ping-pong, une petite mosquée, et les chambres... Trop tard pour un baby-foot.

Doc s'endormit comme un bébé, ivre de fatigue. Puis son sommeil fut agité par des images terribles... les branches des épineux du bord de la piste étaient rougies de sang... les troncs secs brisés ressemblaient à des tours détruites, et les abeilles tournaient autour des tours comme des avions fous.

Khaled l'homme-chameau et la découverte de la statue de l'ancêtre du Jawf

Il eut soudain l'impression de devoir s'arracher d'un métal en fusion. Il remontait vers la surface, par une sorte d'obligation invincible et terrible. Un bruit s'imposait qui l'attirait. C'était le téléphone qui sonnait. Fadl ! Il regarda sa montre : quatre heures du matin !

- Viens vite Doc ! Un truc génial ! Les bédouins ont trouvé quelque chose. Je ne peux pas y aller, j'ai rendez-vous à l'aube avec les représentants d'une tribu, toi tu y vas !

- De quoi s'agit-il ? Tu as vu l'heure ?

- Ce n'est pas sûr mais les bédouins disent que cela va t'intéresser, ils disent qu'à chaque fois que tu viens dans l'Hadramaout ils te vendent des pièces... ils savent que tu es là. Ils veulent te voir. Ils veulent te vendre quelque chose, *ajala*, vite, vas-y !

Doc savait ce que cela voulait dire. Les bédouins pillaient les tombes enfouies sous les sables et essayaient de brader au plus offrant. Mieux valait arriver le premier, cela donnait quelque chance d'éviter la disparition de pièces archéologiques. Il accepta, s'habilla sommairement, bondit dans un 4x4 et fonça à travers les plateaux rocheux jusqu'au lieu du rendez-vous, situé à plus de deux heures de piste.

La voiture sautait d'une dune à l'autre. S'il ralentissait les secousses devenaient insupportables, et s'il accélérait le véhicule ne tenait plus la route. Il s'arrêtait toutes les demi-heures pour boire en abondance. Il était parti trop tard, et la chaleur devenait trop forte. Enfin il vit les ruines attendues, quelques bouquets de maigres palmiers, un chien errant, des bergers qui poussaient leurs dromadaires devant eux. Il se gara à l'ombre malingre des arbustes et attendit.

Petit à petit un bruit de moteur se fit perceptible. Le pick-up approchait. Khaled, un bédouin de Mar'ib, se gara tout contre le 4x4 de Doc. Khaled ressemblait à ses chameaux. Son visage aux gros yeux exorbités se prolongeait d'un long appendice nasal à grosse extrémité arrondie. Il broutait toute la journée son *qat*, assis dans son pick-up comme dans un salon, les jambes croisées sur son siège, la kalache sur les genoux. Ou bien, il prenait la piste au volant du 4x4 pour aller dans le désert rassembler ses bêtes, ou effectuer ses maigres achats au village voisin. Il parlait peu et écoutait ses cassettes de prières toute la journée en psalmodiant et en crachant des débris de *qat*. Une vie entière à brouter et à psalmodier. Quand il en était las, il faisait quelques kilomètres et déchargeait sa kalachnikov en l'air, ou bien s'exerçait au tir avec un autre chamelier.

Cette fois-ci Khaled roulait des yeux impatientes et allongeait son nez à la recherche d'un bon prix pour une bonne prise. Le jus vert du *qat* dégoulinait de la commissure de ses lèvres.

Les pillards avaient chargé un gros colis à l'arrière du pick-up, tout frais extrait du matin. C'était vraiment du gros. Gros bakchich aussi à payer s'ils étaient pris par la police, ils devaient donc se débarrasser au plus vite du fardeau. Mais gros bénéfice s'ils arrivaient à s'en défaire rapidement. Khaled avait pensé aux infidèles, et s'était réjoui lorsqu'il avait appris la présence de celui qui lui avait déjà acheté de grosses pièces pour le musée de Sana'a.

Doc s'avança :

- *Al salam aleikum ! Keifalhak Khaled ?* Comment vas-tu?

L'autre émis un borborygme camelin, éjectant quelques extraits de *qat*, mais ne bougea pas de son siège.

- *Warah !* Derrière ! Crut entendre Doc,

Il se dirigea vers la plate-forme du véhicule. Assis sur le rebord du plateau un vieux bédouin le regarda sans un mot et lui montra la prise du jour. Un tapis à la trame éclatée était enroulé autour d'un objet volumineux. Le bédouin qui

répondait au nom de Jamal déroula le tapis de ses doigts gourds. Un cylindre apparut, long comme un petit homme ou un grand enfant, de forme vaguement humaine, mais sans pieds ni bras, couleur de vieille terre et de sable. C'était une statue comme jamais il n'en avait été trouvé dans la région.

Doc ramassa un caillou à bords tranchants et gratta la terre, dessous c'était verdâtre, du bronze. A l'intérieur des membres amputés, c'était terreux. C'était un travail à la cire perdue, comme toute la Péninsule Arabique et l'Afrique dans sa partie nord le pratiquait déjà plusieurs siècles avant Jésus-Christ. Il gratta ce qui devait correspondre à une tête et dégagea de petites boules en saillies sur le crâne. Multiples elles devaient pouvoir donner l'illusion de boucles. C'était une façon typiquement persane de traiter la chevelure. Encore un croisement d'influence, on circulait déjà beaucoup et loin à l'époque préislamique. Il comprit qu'il s'agissait d'une œuvre majeure, ce que Khaled avait deviné bien avant lui. Il ne fallait pas rater la négociation, sinon la statue sortirait du territoire. Doc saisit son téléphone portable. Le réseau Sabafone fonctionnait jusqu'ici. Il composa le numéro de portable de Didier Rampal, au musée national de Sana'a.

- Y-a quoi?

Décidemment il ne s'arrangeait pas celui-là... humeur égale... toujours mauvaise...

- C'est Doc ! Je suis près de Mar'ib, c'est Khaled, le bédouin, une statue... grande, du bronze, très vieille.

- D'où ça vient ton truc ?

- Khaled n'en sait rien, des pillards lui ont donné pour aller la vendre, il était à cinquante kilomètres d'Al-Baydan lorsqu'il les a rencontrés. Cela doit venir de ce coin-là.

- Si tu te fous de moi à cette heure-ci tu vas en entendre parler...

- Dis-moi combien je mets si tu la veux...

- Je n'ai plus un rond, je fonctionne sur le budget du siècle prochain... Propose une kalache et ajoute deux cents dollars s'il hésite...
- Pas assez Didier ! Ils savent que c'est du gros, tu vas la perdre ta statue...
- Bon ok deux kalaches et trois cents dollars. Et il raccrocha.

Doc commença les négociations avec l'homme-chameau. Elles furent rudes. Mais quelques borborygmes et une bonne grosse botte de *qat* plus tard, pour le prix de deux kalachnikovs, deux cent cinquante dollars, et un bidon d'essence, l'ancêtre du Jawf changea de mains et de pick-up. La statue allait bientôt traverser huit cents kilomètres de désert jusqu'à la capitale.

Il était temps de rentrer au camp, il n'était pas venu là pour faire du tourisme archéologique, encore moins pour organiser un recel de statue préislamique...

L'attaque des bédouins

Au camp de Spoil, le Docteur Fadl commençait à peine sa consultation quand deux bédouins en haillons, hirsutes, entrèrent en gesticulant dans la clinique. Ils avaient de grandes robes blanches souillées de vieille crasse, le cheich pendouillant tristement sur l'épaule. Ils avaient été désarmés par les gardes à l'entrée du camp. Apparemment une vraie souffrance. Le plus âgé s'avança :

- Fadl ! Pourquoi embauches-tu des personnes venues de Sana'a ? Ces gens ne sont ni de la tribu des Al Shuhaifis ni de celle des Al Dhahhaks...

- Mais nous choisissons selon les qualifications, pas selon la tribu...

- Vous devez embaucher ceux de notre tribu !

- Je n'ai pas besoin de toi ni de tes frères ! Vas-t-en !

- Tu dois embaucher mon frère, il est docteur, il sait faire les piqûres,

Et il montrait un bédouin accroupi, hagard sous l'effet du *qat*...

- Il soigne très bien les chameaux... il t'aidera ! Deux cents dollars par mois et il est à toi !

- Sors de ma vue ! *Amchi* ! casse toi !

- Si tu ne signes pas tu mourras Fadl !

- *Rallas* ! Terminé ! Dégage !

Les bédouins avaient tourné le dos, furieux. Fadl était resté songeur. Ce n'était pas la première fois, ils étaient passés maîtres dans l'art de menacer et d'extorquer des emplois fictifs. La plupart des compagnies cédaient pour pouvoir travailler. Les plus grosses d'entre elles avaient ainsi engagé jusqu'à plus de cent bédouins que personne ne verrait jamais, mais qu'elles devraient payer mensuellement jusqu'à la fin des temps.

Version moderne de la razzia. Fadl était donc de fort méchante humeur.

Il avait pourtant complimenté Doc pour sa trouvaille. Les deux hommes ignoraient la valeur réelle de la découverte, mais ils en avaient deviné l'importance. Ils ne comptaient plus les cafés ingurgités depuis le retour de Doc, quand le téléphone résonna dans la caravane. Fadl se leva de son banc et monta les quelques marches qui lui permettaient d'accéder à son bureau. Il décrocha avec un sombre pressentiment.

La voix était claire,

- Fadl ! Tu vas mourir avant le coucher du soleil !

Le Docteur Fadl savait que la menace était sérieuse. Au Yémen les menaces étaient généralement exécutées sans le moindre état d'âme. Surtout les menaces de mort. Il courut faire son bagage, et allait se diriger vers le bureau de la direction du camp lorsque les premiers coups de feu retentirent au loin, venant de la direction de Saeeda. C'était une échauffourée entre cinq bédouins qui prétendaient entrer dans le camp et le poste des gardes. La peau de Fadl avait été mise à prix ! Puis succéda une longue période de calme, entrecoupée de rares détonations. Les gardes poursuivaient les bédouins, qui s'enfuyaient vers le nord.

Soudain éclatèrent de violentes rafales de kalachnikovs, provenant d'un groupe de quinze hommes venus du Sud, accrochés par les gardes républicains qui gardaient ce flanc. Puis un coup de téléphone de la Direction, les occupants du campement devaient tout de suite se regrouper dans une des baraques, entourée d'épais murs de protection en ciment. Doc pensa à récupérer un sac d'urgence dans la clinique.

Au lieu de courir se mettre à l'abri Fadl était maintenant penché sur un malade qui venait d'entrer en gémissant. Un jeune arabe mordu par une vipère. Cela arrivait souvent. Problème des sandales. La plupart du temps les morsures étaient au pied, sous la malléole, ou entre le pouce et le deuxième orteil. Il suffisait de bonnes chaussures pour éviter ce

drame. Les sandales n'offraient aucune protection. Fadl grommelait :

- Comme il allait marcher dans une zone où il y a beaucoup de serpents il s'était frotté la peau avec la feuille de *lasaf*, un répulsif pour les serpents.

- Fais vite Fadl ! C'est dangereux de rester ici... c'est quoi ça le *lasaf* ?

- *Capparis cartilaginea decne*, une plante locale... ils en font de l'huile qu'ils utilisent comme médicament. Dans son cas ça n'a pas marché !

- Tu le traites comment ?

- D'abord j'enlève les feuilles de *la 'ia*, qu'ils ont mises dessus comme emplâtre, et puis je...

- C'est quoi le *la 'ia* ?

- Euhh *aristolochia bracteata retz..*

Fadl n'était jamais à court de réponse concernant les mœurs et la botanique locales.

- Je ne vais pas lui faire d'antivenimeux, juste des antalgiques, des corticoïdes, et on va le garder la nuit sous surveillance, ça devrait suffire.

Doc admirait le calme de Fadl. La guerre était aux portes du camp. Il avait reçu des menaces de mort, et il cogitait en latin, penché sur un de ses malades au lieu de courir se mettre à l'abri.

- Alors fait vite et on s'en va ! C'est trop dangereux de rester ici. La caravane n'est pas blindée !

Le téléphone retentit à nouveau dans la baraque. Un blessé venait d'arriver à dos d'homme à la porte du camp, qu'il fallait soigner de toute urgence. Fadl termina une injection, et demanda à l'envenimé de ne pas bouger, il reviendrait dès qu'il le pourrait. Les deux hommes sortirent en courbant le dos et se dirigèrent vers l'entrée du camp. Il s'agissait de l'un des gardes républicains, atteint d'une balle dans le thorax, mort, saigné à blanc. Fadl le connaissait bien. Il s'appelait Saed. Il n'y avait plus rien à faire, la balle avait probablement sectionné une branche de l'artère pulmonaire. Les deux hommes devaient

d'abord récupérer le malade qui les attendait, puis aller se mettre à l'abri des tirs...

Un 4x4 Toyota bourré d'hommes en armes se dirigeait à ce moment vers le camp à grande vitesse, sautant les bosses de la piste. Les bédouins allaient attaquer à nouveau. Les gardes républicains attendirent puis tirèrent de longues rafales de kalachnikov, tuant net le chauffeur et blessant la plupart des agresseurs. Le véhicule quitta la route, décolla sur une butte de terre sablonneuse, et finit sa course sur le flanc, au bord d'une faille. Les survivants se sauvèrent en courant, et les gardes les laissèrent fuir. Les blessés ne résistèrent pas, furent battus jusqu'à ce qu'ils ne bougent plus, puis transportés jusqu'à la Clinique du Dr Fadl.

Les deux médecins étaient encore occupés à panser les plaies et à immobiliser les fractures lorsqu'ils apprirent que l'armée venait d'envoyer une compagnie prendre position autour du camp et que les derniers assaillants s'étaient enfuis. Ils finirent rapidement les soins aux blessés, vérifièrent que l'envenimé se portait bien, et profitèrent de l'accalmie pour rejoindre les véhicules et prendre enfin la route de Sana'a. Ils y attendraient en sécurité la conclusion des négociations entre les dirigeants des compagnies et les représentants des bédouins quant à l'embauche fictive de membres des tribus voisines.

CHAPITRE II

Et le soleil se lèvera au
couchant

Retour à l'Ambassade

Doc avait déposé le docteur Fadl à la guest-house de Spoil, avait fait un bref compte-rendu des événements à Max et Yacoub par téléphone, puis s'était rendu à l'Ambassade. Il avait besoin de faire le point avec les services de sécurité. La porte était close. L'Ambassade était fermée l'après-midi. Il rentra chez lui dépité.

Sur la tablette de l'entrée un carton d'invitation l'attendait. Cocktail ce soir dans les jardins de l'Ambassade de France. Il n'en était pas trop friand, mais s'y rendrait tout de même. Il y verrait Max et Yacoub. Il y aurait toujours quelque chose à apprendre ou une rencontre à faire. Il renonça à sa soirée de repos, et le soir venu, enfila un costume, choisit une cravate et prit la direction de l'Ambassade. La soirée avait déjà commencé.

Court sur pattes, rondouillet, tête sans cou, cheveux rares et brillantins, l'Ambassadeur Goudard papotait avec ses invités dans les jardins de la résidence. De sa poignée de main molle il saluait de-ci de-là ses connaissances. Econome de ses mots il consacrait un temps mesuré à chacun de ses hôtes.

Sabine, sa secrétaire, demandait aux invités de se regrouper pour le discours de bienvenue. Avec son polo rose pâle à crocodile vert moulant la bedaine, la ceinture serrée à l'extrême, l'Ambassadeur semblait suspendu dans son pantalon. Il se saisit du micro, salua les représentants des autorités locales dans un arabe parfait, puis les dirigeants des sociétés françaises expatriées. Il rappela les actions récentes de la France au Yémen, et, un brin satisfait, invita la cour à se rendre au buffet. Tournant subitement le dos, il ouvrit la route. Le chemin était balisé par de petites bougies fichées dans des

sacs en papier alourdis par du sable. L'effet était délicat et Sabine était fière d'en avoir eu l'idée. Les invités s'enfoncèrent dans la pénombre, aux lueurs des petits lampions.

Doc allait d'un groupe à l'autre, pour saluer chacun, et beaucoup s'étonnaient, certains des raisons de sa longue absence, d'autres de celles de son retour. Les invités du soir étaient représentatifs des nouveaux expatriés. Doc avait pu mesurer le changement au fil des décennies. Les expatriés n'étaient plus les mêmes, il fallait en tenir compte dans les contacts et les négociations. Il avait connu l'époque africaine postcoloniale où les 'expats' étaient encore pour nombre d'entre eux mus par leur foi dans une mission d'aide au développement, avides de découvrir et de s'approprier l'histoire, la musique, la culture, de leur nouveau continent. Ces expats s'investissaient dans la vie locale. Certes les barrières entre les coopérants et les nationaux restaient figées, et on n'habitait pas les mêmes quartiers. Mais le contact était plus étroit et moins cynique.

C'était l'époque de la coopération-substitution, mais en attendant la relève par les équipes locales, qui se faisait attendre, c'était de la substitution efficace et qui sauvait des vies. Alors peu importaient pour Doc les jugements des politiques quand il soignait méningites purulentes ou pneumonies, ou lorsqu'il mettait son équipe en ordre de bataille contre les épidémies de choléra, de peste bubonique, ou de fièvre jaune.

Les temps avaient changé. La France s'était retirée d'Afrique et d'ailleurs pour se tourner vers l'Europe naissante. Les nouveaux expatriés vivaient dans des isolats, des bases-vies, des 'compounds', totalement coupés de la population locale. Ils venaient faire leur temps de travail en binômes, en back-to-back, deux travailleurs pour un poste, quatre à six semaines à tour de rôle, chacun repartant immédiatement chez lui dans le monde développé dès le temps de travail accompli. Il n'y avait plus aucun investissement dans la vie locale. Un

gagne-pain comme un autre. Ceux qui résidaient en permanence dans les pays d'accueil avaient certes plus de contact avec les nationaux, mais c'étaient maintenant des conseillers qui n'avaient plus les mains dans le cambouis. De simples prolongements du pouvoir politique, sans véritable impact sur la vie des hommes qu'ils venaient aider.

Il fut arraché à ses méditations sur l'évolution de l'assistance française par l'arrivée d'une femme qui s'approchait du groupe formé autour de l'Ambassadeur. Il reconnut vaguement ce visage, une petite femme vêtue de noir, visage non voilé, aux yeux et au nez d'aigle, au regard dur, qui examinait les uns et les autres avec une attention appuyée. Il se rappelait l'avoir croisée quelque part mais ne sut deviner où. Il se tourna vers Max, esseulé dans son uniforme, qui passait de groupe en groupe, un verre de whisky à la main :

- Tu connais cette femme ?

- Oui ! C'est Ghazaleh Hajian, une chiite iranienne, une femme d'affaire, elle est mariée avec un français, toujours absent, pas très recommandable, mais elle n'est pas contre nous...

- Pourquoi est-elle-là ? Qui l'invite ?

- Elle nous loue des personnels et nous rend de petits services, elle fait de l'import-export en tout genre et de l'assurance. Elle a créé une petite société à Bab El Yémen. C'est une chiite d'Iran, il y a beaucoup de chiites ici, certains sont en guerre contre le gouvernement. Il n'y a rien de sûr mais il est possible qu'elle trafique des armes. On s'est même demandé un moment si elle n'en ravitaillait pas les *zaydites*, mais Yacoub n'a rien trouvé. C'est probablement plus une businesswoman qu'une extrémiste. Enfin on espère que Yacoub ne s'est pas trompé parce que... je t'expliquerai...!

La conversation s'arrêta net car l'Ambassadeur Goudard se dirigeait vers eux pour les saluer. L'homme était étrange, se disait Doc, redoutablement intelligent sans doute, mais handicapé par une sulfureuse réputation. Un brin provocateur,

il aimait rappeler dans ses discours qu'il n'était pas en mesure de présenter d'Ambassadrice. Mais la répétition du trait d'humour ne faisait plus rire grand monde. Il s'était entouré de jeunes conseillers exclusivement masculins. Le petit groupe expédiait rapidement les invités lors des réceptions protocolaires et se repliait dès que possible dans une partie privative du jardin, fermé sur lui-même.

Les relations entre Doc et Gaston Goudard étaient tendues. L'Ambassade se considérait comme une entité quasi-monarchique, ayant tous les droits, notamment celui d'être servie gratuitement par les sociétés privées françaises de la place. Et Gaston Goudard n'aimait pas qu'on lui dise non. Dans ce cas-là il piquait une colère noire d'enfant gâté. Son hostilité était définitive et sa porte se fermait.

Doc en était là de ses pensées lorsque l'Attaché Militaire arriva, fendant la foule des invités. Il se pencha et murmura quelque chose à l'oreille de Gaston Goudard. Celui-ci se raidit, manifestement contrarié par l'interruption de sa soirée. Doc posa sa coupe de champagne, et en relevant les yeux, croisa brièvement le regard froid de Ghazaleh Hajian qui aussitôt se concentra sur son jus d'orange. Max fit un petit signe discret à Doc, qui se leva, boita les premiers pas, écrasa son cigare, puis reprit le petit chemin balisé par les bougies de Sabine pour se rendre à la salle de réunion.

Première réunion de la cellule de crise

Le Commissaire s'était longuement gratté la tête en entendant Doc lui conter l'attaque du camp. Il avait téléphoné à l'Attaché de Défense, le Colonel Schweitzer, et au premier secrétaire, le fonctionnaire de la DGSE, que tout le monde surnommait Rambo. Une réunion de la cellule de crise de l'Ambassade avait été décidée afin de faire le point des derniers événements. Ils avaient demandé au Commandant Yacoub de les rejoindre. L'Ambassadeur présiderait naturellement la séance.

Gaston Goudard entra, serra quelques mains sans un mot et s'installa à côté du colonel Schweitzer. Schweitzer était un colonel d'aviation, d'aspect un peu lunaire, mondain, et redoutable professionnel. Lui aussi parlait un arabe parfait. Il ouvrit la séance en rappelant les faits. Pour la première fois au Yémen, on venait de vivre une attaque en règle contre des installations pétrolières occidentales, sous un prétexte futile et qui ne tenait pas à l'analyse. Quelques jours plus tôt, un meurtre aux motivations obscures avait été perpétré, tuant huit voyageurs occidentaux. Ces derniers avaient un lien avec l'industrie du pétrole.

Question : y avait-il un lien entre les deux attaques antioccidentales ? Et si oui qui était derrière ces abominations ? Schweitzer fit un rappel de l'histoire récente du pays, des problèmes actuels et des rivalités en cours. Pouvoir central déliquescents, tribus insoumises, velléités de sécession du sud, guerre de religion dans le nord, et infiltrations en profondeur d'Al-Qaida profitant de cet immense désordre pour faire son nid en toute impunité. Il proposa à chacun d'exprimer son point de vue.

Max prit la parole, enlevant sa casquette de commissaire, dont s'échappèrent des touffes épaisses de cheveux gris.

- Al-Qaida je n'y crois pas trop pour l'attaque du camp de Spoil, les tribus de l'est sont moins infiltrées que celles du nord, mais ce n'est pas complètement exclu non plus... Par contre pour l'attaque de Mar'ib c'est possible, le mode opératoire me convient bien.

Doc prit la parole et expliqua sa surprise. Les événements s'accéléraient. L'insécurité compromettait ses projets. Il lui serait bientôt impossible de mettre en place ses équipes médicales sur des sites isolés, peu ou pas protégés. Pas d'infrastructure médicale, pas d'exploitation pétrolière possible. Aucun ingénieur français n'accepterait de s'expatrier au milieu de l'Hadramaout sans soutien santé. C'était la mort de sa propre société au Yémen. Il devrait plier bagages en même temps que les pétroliers.

Max continuait :

- Al-Qaida n'a aucun intérêt à attaquer un camp. Les tribus, mais pour quoi faire ? De plus la tribu qui a attaqué vit loin du camp, à plusieurs centaines de kilomètres, vers le *Jawf*. Il faut trouver autre chose, ou alors admettre que c'est tout simplement une forme moderne de razzia...

Le Commissaire tripotait sa casquette, indécis. Le silence se fit. L'Ambassadeur Goudard se tourna vers Yacoub qui contrairement aux autres participants avait l'air du plus heureux des hommes :

- Et vous mon Commandant, qu'en pensez-vous ?

- Eeeh, ben Monsieur l'Ambassadeur c'est bizarre, t-tu sais, jamais vu ça. Je sais pas, on travaille, on va savoir. C'est peut-être autre chose, une vengeance, peut-être pas les mêmes agresseurs pour Toxen et Spoil, on travaille, les pétroliers...

L'Ambassadeur lui coupa la parole en expliquant qu'il faudrait se revoir et qu'en attendant, mieux valait interdire aux touristes les voyages dans l'Hadramaout. Ce que les services du

Colonel Schweitzer transcriraient immédiatement sur le site internet du Ministère des Affaires Etrangères.

Doc quitta la réunion de la cellule de crise en proie à un sentiment de profonde inquiétude. Les victimes de ces attentats violents et inhabituels étaient ses propres clients. La question était de savoir qui les visait et pourquoi eux. La réunion n'avait apporté aucune analyse lisible, et aucun plan d'action n'en découlait.

A la fin de la soirée, les autres invités partis, le petit groupe de diplomates s'était resserré. L'Ambassadeur Goudard avait rejoint ses jeunes invités venus d'Aden, et dans l'arabe parfait qui lui valait sa belle fin de carrière, leur montrait d'un doigt les étoiles dans le ciel très noir. L'Ambassade était plongée dans la nuit profonde. Le calme était absolu. Parfois une prière montait d'une mosquée lointaine. Dans le salon au loin, la Hi-Fi jouait '*ya mouniaty*', une chanson ancienne de la ville de Lahj. Des bruissements réguliers dans le parc attestaient de la présence des gardes du corps et des gendarmes français en armes.

Du monde sur la Sittine

Ali prit la direction de Bab El Yémen. Les embouteillages étaient denses, et la circulation trop rapide ralentissait brutalement sans raison apparente. Doc demanda à Ali de respecter une plus grande distance avec les autres véhicules.

Il craignait surtout de renverser un motocycliste. Les mototaxis étaient extrêmement dangereuses. Elles étaient reconnaissables à la garniture peau de mouton du cadre et des sièges, ce qui évitait aux matériaux de trop chauffer au soleil et de brûler les mains, les cuisses et les fesses du conducteur et des un à trois passagers. Les motards appliquaient la politique Inch Allah. Pas de plaque d'immatriculation, jamais de casque, pas de respect des sens interdits, slaloms entre les voitures, vitesse excessive, pas de respect des feux, tout cela expliquait les trois cents accidents de moto, les cent vingt blessés, et les quarante morts mensuels. Mais gare à l'automobiliste étranger qui serait concerné par un accident, il lui faudrait s'expliquer avec la famille de la victime, voire avec la tribu, et payer la *diya*.

En arrivant sur le boulevard Al-Zubeiri les voitures coagulaient petit à petit puis s'immobilisaient. C'était alors le moment pour les mendiants et les petits vendeurs de tenter leur chance. Le premier à approcher du véhicule fut un homme encore jeune, très maigre, à la barbe noire drue et aux cheveux fous, le ventre ceint d'un *mawass* déchiré, aux pompons souillés par la saleté du trottoir. Du bras droit il soutenait le gauche, atrophié et désaxé à partir du coude, définitivement enraidit. Il le soutenait comme pour mieux le présenter aux témoins, qu'il fixait droit dans les yeux, voiture après voiture. Puis il mendiait, et beaucoup donnaient. La charité islamique obligatoire, la *zakkat*, était respectée. Ali entrouvrit la vitre et donna un vieux billet de cinquante riyals. Le mendiant s'en saisit et disparut.

Puis arrivèrent de curieux clowns, anecdotiques, pas du tout à leur place dans ce pays aux visages sévères. De jeunes vendeurs, arborant un nez rouge, et toute la panoplie d'un réveillon de Saint Sylvestre, trompettes comprises, passaient rapidement d'un chauffeur à l'autre pour vendre leur attirail, avec peu de succès. D'autres vendaient des colliers de fleurs de jasmin. Ces grands colliers aux fleurs enfilées serrées que l'on achetait pour les suspendre dans la voiture, pour leur parfum, ou que les hommes portaient sur leur costume traditionnel lors des cérémonies de mariage.

Une portion du boulevard Al-Zubeiri, proche de l'Hôpital Ibn Sinna, était particulièrement dangereuse. Des deux côtés de l'avenue se tenaient des bataillons de chômeurs attendant une embauche à la journée. Tous avaient dans les mains les outils de leurs professions, pinceaux et seaux pour les peintres, truelles et pelles pour les maçons, et essayaient d'attirer l'attention des conducteurs. Le jeu était dangereux car les voitures les frôlaient de près. S'y ajoutaient les écoliers traversant entre les voitures, les charrettes à bras, les mototaxis, et les enfants des rues. Ali frôlant à chaque instant la catastrophe conduisait encore plus lentement, et les impatients klaxonnaient et l'interpellaient.

Des enfants de huit à dix ans arrivaient avec des bouteilles d'eau à vendre,

- *Yalma, yalma*, de l'eau..., cinquante riyals,

Leur saleté était repoussante, le nez morveux, les vêtements en lambeaux. Leur vivacité était extrême, et leur aptitude à se faufiler entre les voitures au mépris de tous les risques, stupéfiante. Doc acheta une bouteille et paya cent riyals. Une grosse femme passa, entièrement cachée sous son *abaya* noire. On devinait dans ses bras une forme qui pouvait être celle d'un bébé ou d'un objet en tenant lieu, recouverte par les plis du vêtement noir. Elle demanda l'aumône. Ali, de son index droit dressé, lui montra le ciel. Il estimait avoir suffisamment fait son devoir de musulman ce jour-là. La femme passa au véhicule suivant.

Il vit ensuite un curieux tableau, un homme entre deux âges qui marchait au bord de la route en tenant dans ses bras une chose raide et immobile. Lorsque l'homme s'approcha de la voiture sa charge légère devint identifiable. C'était un homme en réduction, probablement son frère, tant les visages se ressemblaient, mais un être paralysé, atrophié, miniaturisé, les quatre membres repliés en flexion sur eux-mêmes pour toujours. La charge ne devait pas peser bien lourd tant la maigreur était extrême. Seuls les yeux vivaient, mais sans expression aucune dans un visage immobile. Le porteur s'arrêta, s'accroupit, posa sa charge sur ses genoux. Il caressa la joue de son frère statufié, en regardant les automobilistes passer. Certains lui donnèrent quelques riyals. Désormais, chaque fois qu'il passerait par cette rue Doc croiserait les regards du porteur et de l'infirmes, regards impossibles à éviter, et qui chaque fois créeraient en lui un trouble profond...

La colonne de voitures se remit en route, Ali accéléra doucement. Le Toyota Prado avança silencieusement. L'air froid de la climatisation chassa son souvenir. Ali s'arrêta brièvement devant Bab El Yémen, et Doc descendit.

Deuxième promenade à Bab El Yémen

C'était le soir et un petit vent sec et poussiéreux enveloppait toutes choses. En allant acheter une galette de pain chaud Doc croisa deux vieilles connaissances, l'écrivain public, et le Cadi du quartier, tous deux assis sur le trottoir devant la boulangerie, buvant le thé, installés à même le sol. Le visage couvert de stigmates de petite vérole, le poil rare, le regard accueillant du yéménite qui flaire le client potentiel, tel se présentait le scribe Saleh Kadri. Il était écrivain public de la vieille ville de Sana'a, établi porte Bab El Yémen depuis des décennies. On le consultait pour tout, plaintes à déposer, courriers à l'intention des enfants expatriés dans les Emirats, lettres confidentielles, documents administratifs. Dans cette population d'où l'analphabétisme n'avait pas disparu il faisait figure de savant. Exigeant quant à la présentation de ses lettres, il y ajoutait mille fioritures. Il se sentait lié par le secret professionnel et nul n'avait jamais eu à lui reprocher la moindre faute de confidentialité.

Le scribe prenait le thé avec le Cadi, le juge, lui aussi courbé en deux, tout petit et très vieux. Gris de poil et de peau, barbiche rare, nez fort et crochu, le Cadi Ameen Sinan était lui aussi unanimement respecté. Il est vrai qu'avec sa longue *gambia* blanche, son chapeau de juge, blanc aussi, sa *jambia* au côté, et surtout sa réputation de malice et de compétence, il en imposait à tout le monde. Il était le Cadi de Bab El Yémen, à la fois notaire, avocat, officier public, et garant. Il gérait les mariages, les divorces, les transactions immobilières, avec doigté et rigueur. Il avait étudié la charia en Egypte, auprès des plus grands savants de l'Islam. Il était respecté de tous, et ses décisions étaient appliquées sans contestation.

Doc les salua, les deux hommes l'invitèrent à boire le thé. Il voulut s'asseoir sans façon sur le trottoir mais, en guise de siège,

l'écrivain public poussa sous ses fesses une feuille de journal défroissée. Les deux sages reprirent leur conversation qui tournait autour de la nouvelle du jour; un mouvement d'opinion réclamait l'arrêt des explorations américaines sur la planète Mars. Motif : la reine de Saba ayant obtenu la planète Mars en cadeau de mariage du roi Salomon, et tous les yéménites étant des fils éloignés de la reine, la planète leur appartenait en héritage. Personne donc ne devait y envoyer des engins sans leur consentement, y compris la NASA. C'était imparable. Le Cadi observa un long moment de silence, but son thé brûlant avec de grands bruits de succion. Mais il ne commenterait pas ce soir. Il leva les yeux sur Doc et lui dit :

- Méfie-toi, le français, on dit des choses sur toi dans la ville, que tu es revenu pour faire des affaires et prendre le travail des yéménites. Il y a des jaloux ici, ouvre l'œil et regarde autour de toi. Tu n'as pas que des amis à Sana'a... Y a-t-il quelque chose que tu fais et qu'un yéménite ne pourrait pas faire ? pense à cela et sauve toi tant qu'il en est temps...

A nouveau un grand bruit de succion en aspirant le thé. Puis le Cadi relança la conversation avec l'écrivain public sur les affaires du quartier sans plus s'occuper de l'étranger. Doc comprit qu'il était de trop et prit congé :

- *Choukran jazilan ! Ma salama !* Merci beaucoup ! Salut !

Un vague signe de tête lui répondit, il n'existait déjà plus pour les deux hommes, il se leva et partit.

Il passa devant la boutique du fabricant d'huile de sésame. Son chameau tournait dans un réduit obscur, entraînant une longue barre de bois qui mouvait la pierre meulière. Le réduit donnait sur la rue. Toute la journée le chameau tournait le moulin à sésame, par périodes de deux ou trois heures. Il était aveuglé par deux timbales en étain fixées sur ses yeux par une lanière de cuir, et tournait sans cesse en broutant des herbes vertes. Il aurait bientôt fini sa triste vie et laisserait la place à un animal plus jeune, avant de se diriger, avec un peu de chance vers son village d'origine, sinon vers l'abattoir.

Doc croisa le Cheikh de la nuit, qui marchait aux côtés du Cheikh du quartier. Il était chargé de la bonne marche des activités nocturnes, de la sécurité, de l'éclairage public, et du respect des bonnes mœurs. Les Cheikhs faisaient leurs rapports à la justice et à la police, car ils étaient accrédités par le gouvernement. Ce soir ils avaient rendez-vous avec le Cadi pour gérer des litiges entre voisins. Les deux personnages répondirent au salut de Doc d'un modeste signe de tête. D'habitude ils étaient plus chaleureux et loquaces. Il y avait manifestement un malaise. La vieille ville se fermait à Doc. Quelque chose d'inhabituel. Il hâta le pas et quitta Bab El Yémen qui soudain prit l'allure d'une masse sombre, poussiéreuse, et inhospitalière.

Le fils de Radaw'il

Doc regardait sa montre, cherchait son portable et appelait Ali, qui venait aussitôt ranger le véhicule devant Bab El Yémen. Il montait dans la Toyota, perturbé par ce qu'il venait d'entendre et de ressentir. Le téléphone sonnait. C'était Didier Rampal, l'archéologue, exalté et pour une fois volubile.

La statue avait traversé en 4x4 les huit cents kilomètres de désert jusqu'à la capitale avant d'être apportée précautionneusement à la porte de son bureau. L'archéologue avait failli laisser tomber sa pipe en voyant l'ancêtre.

- Bon Dieu mais c'est pas possible, et on ne sait pas d'où ça vient, ça c'est pas croyable !!

Didier Rampal avait cherché toute sa vie, beaucoup cherché, beaucoup trouvé aussi, mais jamais quelque chose comme cela. Il était vexé que la découverte en revienne une fois de plus à des pilleurs de tombe, mais au moins la statue était là ! Il en aurait pour des mois d'études physiques, chimiques, et linguistiques. Il lui faudrait déchiffrer un long texte en langue sabéenne gravé sur le ventre du personnage. L'archéologue avait déjà relevé de fortes influences grecques, persanes, et assyriennes. Ces civilisations étaient connues pour avoir influencé le Yémen des cités préislamiques.

Il allait passer de longues heures à interroger les yeux incrustés, immobiles pour l'éternité. Il réussirait peut-être à traduire le texte sabéen qui, en première analyse, évoquait une inscription incantatoire au Dieu Almaqah.

Mais elle était fatiguée la statue, et il lui faudrait d'abord un grand voyage en Europe, une toilette complète au Louvre, et quelques médications modernes, avant son rapatriement au Yémen et son exposition au musée de Sana'a.

- As-tu identifié le personnage ?
- Je n'ai pas encore son nom, mais cela semble être un fils de Radaw'il.
- Heureux Didier ?
- S'il te plait Doc, la prochaine fois que tu retournes dans le désert, cherche moi sa petite sœur... et ramène-la-moi !

Doc sourit, mais il n'était pas d'humeur à converser. La chaleur et la sécheresse extrêmes de l'Hadramaout l'avaient épuisé et l'accueil de la vieille ville l'avait perturbé. Le sable et la poussière lui brûlaient encore les yeux. Ali arrêta la voiture, klaxonna deux coups. Qassim venait ouvrir le portail de la maison. Doc interrompit la conversation, ouvrit la portière, déplaça sa mauvaise jambe enraidie, et descendit en titubant, le plus élégamment possible.

Amani la poétesse

Il arrivait chez lui, entrait dans son *mafrage*, et se servait un Isle of Jura avec deux glaçons. Il n'eut pas le temps de se rafraîchir, son portable sonnait à nouveau :

- C'est moi, c'est Abdoulwahed. Je suis devant chez toi avec le taxi. Quelqu'un veut te voir !

Doc reconnut la voix de son ami musicien-chanteur-taximan Abdoulwahed. Ce n'était pas le moment. Il faillit raccrocher. Mais l'amitié le retint. D'accord ! Il répondrait,

- Quand ?

- Tout de suite !

- Qui ?

- Surprise ! Viens maintenant, je dois repartir.

Doc redescendit le grand escalier, les jambes lourdes. Qassim ouvrit la porte du jardin donnant sur la rue. Le taxi pourri d'Abdoulwahed était garé là. Le musicien-taximan regarda Doc d'un œil réprobateur. Doc vit s'ouvrir la portière arrière et descendre une longue silhouette drapée dans son *abaya*. Il avait appris à distinguer les silhouettes dans les *abayas*, et n'eut pas besoin qu'elle tourne son visage vers lui pour reconnaître Amani. La poétesse était dans un état de stress inhabituel, elle avait fumé, *qaté*, et probablement bu. L'alcool frelaté venait en fraude de Djibouti, par boutres, et tout le monde pouvait s'approvisionner dans les dépôts clandestins à l'est de Sana'a, dans les montagnes.

Amani passa devant lui et s'engouffra par la porte du jardin. Doc la suivit, devinant dans l'œil de Qassim une franche inquiétude. Une femme seule dans le jardin d'un infidèle ! Danger ! Péché !

Il suivit Amani dans le hall d'entrée. La poétesse avait l'œil flou. Il la conduisit dans le *mafrage*, elle jeta son *abaya* sur les coussins et s'installa. Doc s'assit prêt d'elle et perçu cette eau de toilette ambrée qu'affectionnent les femmes arabes. Amani était d'une grande beauté et malgré l'évidente influence du *qat* et de l'alcool, éminemment désirable. Doc était troublé. Il contrôla mal son émotion :

- Alors ça va Amani ?
- *Al hamdu lillah*, ça va! malgré les problèmes...
- Je ne t'ai pas trouvée bien chez Shams l'autre jour. Que se passe-t-il ?
- Je n'en peux plus de ce pays...
- Que s'est-il passé de nouveau ?
- Rien de nouveau, malheureusement, mais trop de contraintes. Pour avoir le droit de travailler j'ai dû négocier des semaines avec mon frère... je veux travailler et il ne pense qu'à me marier...
- Mais tu travailles maintenant ? Tu en as obtenu le droit ?
- Oui bien sûr, Doc, maintenant j'ai le droit de travailler, mais mon *marham*, mon frère quoi, y a mis des conditions.
- Lesquelles ?
- Mon travail ne devra pas retarder le projet de mariage concocté par ma famille! Mais je ne veux pas me marier!

Amani commençait à sangloter. Doc changea de sujet, celui du mariage était trop sensible dans ce pays, qu'y pouvait-il? Il se leva et alluma la radio nationale, c'était la fin de '*dhabi al Yémen*', une chanson de Sana'a qu'il aimait beaucoup.

- Quel travail as-tu trouvé ?
- Un métier que la loi autorise aux femmes, sans rien de physique, c'est interdit... je voulais travailler au centre culturel français. Mon *marham* a refusé car les hommes, les hommes étrangers également, y sont mêlés aux femmes.

Amani renifla, puis :

- Alors je suis secrétaire dans une société iranienne qui travaille pour les pétroliers, il n'y a que des femmes. Ma patronne est très gentille avec moi. Mais elle est bizarre, c'est une iranienne.

Amani alluma une cigarette blonde, et tira rapidement quelques bouffées,

- Quoi d'autre encore Amani ?

- Je ne peux pas conduire sans permis... j'en ai besoin pour sortir, tu comprends ? Le gouvernement impose aux femmes de prendre deux fois plus de cours de conduite que les hommes. Les femmes sont trop bêtes sans doute... Je ne peux pas payer tous ces cours, et mon frère refuse de les payer.

- Tu travailles maintenant, avec ton salaire tu vas pouvoir t'offrir ça ?

- Les salaires des femmes sont bien plus bas que ceux des hommes ! C'est humiliant ! Il me faudra des mois pour payer...

Doc n'avait pas beaucoup d'arguments à présenter. Amani disait vrai, les espoirs de changement des rapports hommes femmes étaient inexistantes dans ce pays. Il se leva et alla chercher une bouteille de whisky, des jus de fruit frais, et deux verres, Amani choisit un whisky. Ils dégustèrent en silence.

Amani rompit le silence :

- J'ai besoin d'argent. Beaucoup ! A tout prix ! Je suis dans un cul de sac. Tout est fermé autour de moi. Je finirai folle, ou je me suiciderai, ou mon frère me tuera. Je veux partir d'ici, aller en Syrie ou en Jordanie, les femmes y vivent mieux. J'ai une amie là-bas, elle m'aidera. Avec de l'argent je partirai, sans demander l'avis de personne. Je suis prête à tout pour partir. Emmène-moi dans ton pays ! Regarde !

Elle soulevait la manche de sa chemise et montrait de larges ecchymoses.

- Qui t'a fait ça Amani ?

- Mon frère ! Il m'a battue quand j'ai refusé le mariage arrangé, il veut que j'épouse un cousin revenu d'Arabie. J'ai dit non ! Alors il m'a jeté dans l'escalier. Il m'a dit que la prochaine fois il me jettera du haut du toit.

Elle s'effondra sur les genoux de Doc et pleura longtemps. Puis elle dormit un peu. A son réveil elle entourra le cou de Doc de ses bras. Il n'avait pas bougé, juste allumé un cigare. Amani voulu l'embrasser. Elle avait toujours la tête sur ses genoux. Elle n'avait eu qu'à tendre la main, et à appuyer légèrement sur sa nuque.

Elle empestait le whisky, Doc doucement la repoussa. Elle sombra à nouveau dans un sommeil embrumé.

Doc la regarda dormir. L'*abaya* permettait tout aux femmes indépendantes, par exemple de se dissimuler pour se rendre à des rendez-vous discrets. La presse occidentale et les bien-pensants ne le soupçonnaient pas. Curieusement le Yémen tolérait cela.

Le bras de Naima

Ali mit le clignotant à droite et gara la voiture dans le parking de l'Hôpital Islamique. Doc salua les gardes, et à grandes enjambées se dirigea vers ses bureaux. Le personnel était survolté, une urgence venait d'arriver. Les médecins s'en occupaient. Maimouna, la secrétaire, l'accueillit. C'était une jeune femme mince, au long nez aquilin et au large sourire, maquillée avec outrance. Elle portait des jeans et des escarpins que révélait l'*abaya* déboutonnée au-dessous des genoux. Elle le regarda par-dessus ses lunettes roses et lui raconta les évènements.

Il était dix-huit heures lorsque Naima, une secrétaire de Toxen, avait quitté son bureau pour rentrer à la maison. Le temps était lourd et elle avait chaud sous son *abaya* en tissu synthétique. Elle avait fait signe au chauffeur du petit bus de s'arrêter. Le bus était déjà plein. Une passagère s'était poussée pour lui laisser une petite place à l'arrière, là où voyagent les femmes.

De l'autre côté de l'allée centrale se trouvait un jeune soldat qui rentrait chez lui, la kalachnikov posée sur les genoux. Il était très jeune et n'osait pas la regarder directement car elle avait le visage découvert. Le bus roulait entre chaos et nids de poule et s'arrêtait tous les trois cents mètres pour charger et décharger les passagers.

Naima s'ennuyait. Elle avait pris son téléphone portable et commencé à bavarder avec sa mère. Elle arriverait à la maison dans vingt minutes. Elles iraient ensemble rendre visite à une voisine.

Le téléphone lui fut soudain arraché des mains. Elle le vit voler loin d'elle, accompagné d'une traînée rouge et d'un bruit

sec. Puis d'une violente douleur sans fin. Sa main était comme morte, posée sur sa cuisse, et son bras lui faisait atrocement mal. L'*abaya* était ensanglantée, déchirée, chaude et collante. Le téléphone était tombé au sol à quelques mètres dans l'allée. Le jeune soldat pâle comme un linceul regardait son arme avec étonnement.

Le coup de feu était parti tout seul à l'occasion d'un chaos, ou bien le jeune soldat avait manipulé l'arme inconsciemment, nul ne saurait. La kalachnikov AKS 47 à crosse pliante était chargée et armée, et le jeune homme, une recrue sans formation, la tenait à l'horizontale. Ses chefs ne lui avaient pas appris, et il ne savait pas. Il ne comprenait pas pourquoi soudain tous ces coups s'abattaient sur lui. Le bus s'était arrêté, et les autres passagers avaient préféré s'éloigner. Trois hommes battaient le jeune militaire tombé au sol. Il protégeait sa tête contre les pieds et les poings. On le traînait hors du bus, les policiers arrivaient qui l'emmèneraient au poste puis à la prison, où il serait battu encore.

Naima gisait au sol évanouie, perdant son sang. Puis elle était portée dans la voiture des policiers, sans grande précaution, et emmenée à l'Hôpital Islamique, inconsciente et saignée à blanc. Nassim et Ashraf donnaient maintenant les premiers soins ; garrot, parage, et transfusion sanguine massive.

Puis Naima était transférée au bloc opératoire. L'humérus était pulvérisé au-dessus du coude. L'exploration sous anesthésie permettrait de réparer une grosse plaie veineuse et une atteinte nerveuse, puis de mettre en place un fixateur externe pour maintenir l'os aligné. Heureusement l'artère humérale n'était que peu endommagée. Plus tard il faudrait évacuer la victime en Jordanie ou en Europe, pour une greffe osseuse.

Conformément à la tradition le jeune soldat resterait en prison jusqu'à la guérison de la blessée et au versement total de l'indemnité à sa famille, au taux fixé par le Cadi. Quant à ses

chefs qui lui avaient confié une arme sans instruction aucune, le risque qu'ils soient blâmés un jour était nul.

Doc quitta la salle de réveil où l'on n'avait pas besoin de lui. Il alluma un cigarillo, et se dirigea vers ses bureaux. Quelque chose le tracassait. Encore Toxen, une fois de plus. Accident. Kalachnikov. Imprudence. Il ne savait que penser. Ce pouvait être une simple scène de la vie quotidienne dans un pays où quarante millions d'armes à feu satisfont à peine les besoins de vingt millions d'habitants. Il ne fallait pas tomber dans la paranoïa et voir le terrorisme partout.

Max, Samir, et le terrorisme

Doc actionna la manette du climatiseur. La chaleur était étouffante dans le bureau. Il décida de se mettre au travail. Il venait de taper son mot de passe pour démarrer son ordinateur. Il utilisait une clé électronique de sécurité RSA SecurID, qui lui indiquait un mot de passe chiffré qui changeait toutes les 30 secondes. C'est ainsi qu'il accédait au site d'International Assistance, entièrement sécurisé.

Soudain le téléphone sonna. C'était Max qui appelait de l'Ambassade :

- Il y a du nouveau Doc, un indicateur, il a parlé de salafistes français, ils pourraient avoir joué un rôle dans les problèmes récents, ils s'intéressent à trop de choses et posent beaucoup de questions sur les compagnies étrangères et les pétroliers. Récemment ils se sont intéressés à Toxen ! Et à toi aussi... Tu les as déjà vus, nous les avons croisés il y a quelques jours. Ils attendaient devant la porte du consul.

Doc se souvenait très vaguement,

- Comment tu sais tout ça ?

- Yacoub ! Les écoutes...

- Mais ça ne veut rien dire ! Beaucoup d'étrangers s'intéressent à nous pour trouver du boulot... Y compris les salafistes français...

- Tu veux savoir ce que Yacoub vient de me dire ? Il s'agit de français, un couple, ils sont en contact avec des éléments très dangereux.

Max raconta :

Comme la majorité de leurs quelques deux cents compatriotes français venus au Yémen, Samir et Fatima avaient quitté un pays dans lequel ils ne trouvaient pas leur voie. Ils étaient en quête d'identité, ni complètement arabes ni complètement français. Ils auraient préféré être complètement arabes et tentaient de se débarrasser de ce que leur culture avait d'occidental.

Selon les renseignements de la DGSE Samir et Fatima n'avaient pas de pratique religieuse régulière lors de leur prime jeunesse banlieusarde. Puis ils avaient suivi des parcours assez semblables, elle à Marseille, lui à Villeurbanne, puis tous les deux à Saint-Ouen. Mal aimés, rejetés, ils en voulaient à ce pays qui avait si mal accueilli leurs pères. En situation d'échec scolaire ils avaient quitté l'école et opté pour de petits boulots. Ils s'étaient rencontrés par hasard au supermarché où Fatima était caissière, s'étaient vite mariés, et avaient maintenant deux enfants. Depuis, leur foi dans l'Islam s'était affermie et leur pratique était devenue beaucoup plus régulière.

Selon le dossier des renseignements généraux, ils parlaient de la France comme d'un lieu de persécution, attentatoire à leur liberté et à leur identité musulmane. Samir avait essayé de vivre en Tunisie, puis au Maroc, mais n'avait pas trouvé sa voie. Il avait alors entendu parler du Yémen où, disait-on, l'Islam était plus pur. Pour Samir et Fatima, comme pour beaucoup d'arabes, le Yémen gardait son aura de berceau de leur peuple, de maison d'un lointain ancêtre.

Les familles s'étaient cotisées, et ils étaient partis vers leur Eldorado. Ils avaient tout de suite aimé le peuple yéménite, sa façon de parler, un peu nasillarde et rauque, criarde et populaire, en tous cas chaude et communicative. Ils avaient aimé sa façon originale de se vêtir, de vivre, sa simplicité et son hospitalité. Samir s'était adressé à la mosquée voisine fréquentée par les salafistes, afin d'y parfaire son mauvais arabe et d'y apprendre correctement le Coran. Alors il avait découvert une pratique plus pure, débarrassée des ornements futiles accumulés au cours des

siècles, tels que les prières apocryphes, les fêtes non authentiques, et l'adoration des saints locaux. L'important était l'enseignement des contemporains du Prophète, le reste était condamnable.

Il se sentait maintenant respecté dans sa pratique religieuse, rien à voir avec Villeurbanne, plus personne pour le juger. Cette impression de citoyen de seconde zone qu'il avait eue en Europe avait laissé place à la sérénité. Fatima partageait son bonheur. Ils se sentaient libres. Leurs enfants seraient élevés dans la seule vraie foi sunnite et dans la dignité. Ils essaieraient de s'inspirer de la vie du Prophète. Ils étaient loin maintenant de cette population française incompréhensible, au mieux infidèle, au pire incroyante, dont la religion semblait confuse et archaïque, et qui n'avait pas su accepter le message du Prophète Mohammed venu clarifier celui des anciens prophètes, tel Jésus que le Coran nomme Issa.

Bien sûr il y avait le problème de la survie matérielle. Ni l'un ni l'autre n'avaient d'emploi, mais ils avaient apporté de France un petit pécule, et ils finiraient bien, une fois la langue mieux acquise, par ouvrir un petit commerce. Certes, ils regrettaient parfois quelques bons petits plats de France que leurs mères leurs faisaient, mais c'étaient des regrets légers. Le temps de la vie dure s'éloignait. C'était une vraie renaissance.

Samir souffrait de la surveillance exercée par les autorités yéménites, car les salafistes n'acceptaient aucune des règles démocratiques balbutiantes que le gouvernement essayait d'instaurer. Le principe même des élections était jugé impur par leur communauté. Et la compétition était rude avec les frères musulmans, solidement implantés dans le premier parti d'opposition, *Al Islah*. Le gouvernement de Saleh surveillait de près tous ces mouvements religieux extrémistes.

Il y avait aussi la surveillance exercée par l'Ambassade de France, ravie de savoir le territoire national débarrassé de ces perturbateurs, peut-être terroristes en herbe, mais également inquiète de les voir revenir au pays une fois radicalisés. Ils étaient donc doublement suspects. Les services de Max les avaient à l'œil. Et Yacoub avait organisé les filatures et les écoutes.

Des éléments suspects les avaient approchés, de vrais durs ceux-là, trafic d'armes, voitures volées, et plus récemment trafic d'uniformes de la gendarmerie. Ces suspects étaient en contact avec des éléments radicaux venus d'Arabie Saoudite et avaient cherché à établir des contacts avec des détenus de Guantanamo récemment relâchés. De ce fait, Samir et Fatima, pour les avoir également rencontrés à la mosquée, puis dans des associations, étaient devenus suspects aux yeux des français comme à ceux des yéménites.

Max continuait :

- Ils ont été approchés par le jeune frère de Nasser Shiri, un fauve. Nasser Shiri vient de sortir de Guantanamo... tu vois le genre ? Il était l'un des chauffeurs de Ben Laden !

- Approchés comment ?

- Nasser Shiri a ouvert un centre de rééducation pour anciens djihadistes, en fait certainement un centre de recrutement. On sait de source sûre qu'ils ont contacté Samir et Fatima pour qu'ils y donnent des cours de français !

- Et alors ? C'est mieux d'apprendre le français au Yémen que de poser des bombes non ?

- Au Yémen le pétrole et le gaz, c'est la chasse gardée des français ! Si les djihadistes apprennent le français, moi j'y vois une intention en amont de quelque chose de pas bon du tout. Toi qui connaît du monde dans tous les milieux de Sana'a, Doc, écoute et méfie-toi. Essaie de voir du côté des jeunes expats, par exemple tes potes musiciens de la vieille ville, ils peuvent te renseigner sur ce couple, ils ont peut-être eu des contacts... En savoir plus sur leurs fréquentations, sur ce qu'ils disent, tout m'intéresse. Au premier signe louche je les fais coffrer par la sécurité yéménite, ensuite ce sera à Yacoub d'en sortir quelque chose !

Doc promet. Après tout il ne les connaissait pas. Et ils avaient posé des questions le concernant... bizarre en effet...

Il savait comment faire pour glaner des informations inaccessibles aux services de l'Ambassade ; contacter le groupe *Al Takassim*. Ses amis musiciens étaient toujours de bon conseil, au courant de tout car ils vivaient et *qataient* dans la vieille ville.

Mais pour amorcer une discussion avec *Al Takassim*, il était préférable d'apporter un *qat* de bonne qualité. Il raccrocha le téléphone et prit avec Ali la direction du quartier Harat Ibn Hussein et du souk au *qat*.

Le souk au qat et la visite au quartier Harat Ibn Hussein

Les vendeurs du souk au *qat* officiaient à raison d'un à deux hommes par boutique, assis à même le sol dans de minuscules échoppes qui sentaient bon la tige coupée. Silencieux ils ne tentaient même pas d'attirer le chaland. La vente du *qat* avait lieu de la fin de la matinée à la prière de quinze heures, *thalata assar*. Le *qat* devait être vendu le jour même de sa cueillette, bien frais, sinon il ne trouvait pas preneur, ou bien à vil prix.

Les acheteurs passaient d'un vendeur à l'autre, palpant les bottes de *qat*, les soupesant, examinant minutieusement les feuilles fragiles. Ils les humaient avec soin, le nez dans la poche en plastique où elles étaient conservées, prenant de longues inspirations et émettant de bruyants reniflements pour s'assurer de la fraîcheur du produit. Le *qat* devait être bien propre, mais pas brillant, sinon il avait peut-être été traité par des produits chimiques. Lorsque les acheteurs avaient trouvé la drogue de leurs choix, la négociation était rapide. Une offre, une contre-proposition, l'achat. Puis la ration de 'diable vert', comme certains la nommaient, devrait être rapidement consommée, encore fraîche.

Le vendeur enveloppait alors le trésor du jour dans une poche en plastique rose ou verte, et l'acheteur repartait, le paquet suspendu à la poignée de sa *jambia*, après avoir dépensé parfois le quart d'un salaire quotidien. Il se hâtait alors vers son

lieu de consommation, en général la maison d'un voisin ou d'un ami, ou vers une réunion importante où un différend serait réglé tout en mâchant.

Doc acheta cinq grosses bottes de *qat*, de quoi brouter pour au moins cinq personnes pendant une longue soirée. Il paya cinq mille riyals au vendeur ravi, et se dirigea à pied vers la maison de Charlie.

Il longea le jardin Al-Wushali, séparé de la rue par un petit muret. Le jardin Al-Wushali n'avait plus de jardin que le nom. Y vivaient quelques poules qui grattaient la croûte de terre compacte, animées d'un espoir incertain. Quelques herbes chétives, de vieux pneus, quelques bidons, des chiffons que personne ne ramasserait plus.

Pourtant les jardins de Sana'a, les *maqashim*, avaient été paradisiaques. De nombreuses familles en avaient vécu. L'eau venait du *Wadi Al-Saila*, l'oued inconstant qui traversait la ville. Et aussi des nombreuses mosquées environnantes. Les mosquées avaient des puits. Les fidèles y venaient faire leurs ablutions cinq fois par jour, avant chaque prière, à une époque où tout le monde pratiquait la religion intensément. L'eau des ablutions, abondante et largement disponible, était alors distribuée aux jardins par un système d'irrigation complexe. Puis l'Al-Saila avait été goudronné, pavé, et ses berges entièrement étanchéifiées. Les eaux de pluie n'étaient plus collectées. Les puits s'étaient taris. L'eau des mosquées avait été déviée vers les tous nouveaux égouts. Les jardins étaient morts. Quelques habitants s'étaient plaints à leurs Cheikhs, puis, devant l'inertie générale chacun était retourné à son *qat* et Sana'a n'avait plus eu de jardin.

Il y avait bien quelques originaux, des ONG et quelques habitants motivés. Ils récupéraient l'eau ménagère, la faisaient décanter, la filtraient, puis l'utilisaient pour l'irrigation et l'arrosage. Un petit carré de jardin avait ainsi reverdi. Des oignons, des salades, des piments, et quelques fleurs sauvages réapparaissaient. Il restait maintenant à trouver des capitaux et

beaucoup de bonnes volontés pour étendre le système et reverdir la ville.

Doc hâta le pas. Le soir tombait, les mamans appelaient leurs enfants pour dîner. Les hommes rentraient chez eux à la fin de la longue séance de *qat*. Ils frappaient le lourd loquet sur la porte de bois clouté et le bruit résonnait jusque dans les étages. Là-haut quelqu'un tirait sur une longue corde qui serpentait dans les interstices des murs, se frayait un passage entre les pierres, et plusieurs mètres plus bas actionnait le fermoir de la gigantesque serrure de bois qui barrait la porte. L'homme entra alors, la porte épaisse se refermait avec un bruit sourd et l'on entendait l'écho des conversations s'éloigner peu à peu.

Le ciel noircissait, les nuages s'accumulaient. Un petit vent s'était levé qui réveillait la poussière du sol, piquait les yeux et irritait la gorge. Doc accéléra le pas faisant fuir quelques rats. Charlie habitait en bordure du *wadi*, dans le quartier *Harat Ibn Hussein*. C'était une belle maison ancienne, séparée de la route par un petit jardin. Doc en était à deux pas quand soudain les lumières de la ville s'éteignirent. Cela arrivait tous les jours maintenant, et durait de plus en plus longtemps. L'électricité n'arrivait que lorsque les bédouins le voulaient bien. Ils coupaient les fils électriques lorsqu'ils avaient quelque chose à réclamer au gouvernement.

Tout d'abord de maigres lueurs apparurent, briquets, téléphones portables, bougies et quelques secondes plus tard des dizaines de générateurs, tous en même temps, prirent le relais à quelques dizaines de mètres dans le souk voisin. Chaque boutique avait le sien. La pétarade était infernale mais chacun pouvait se remettre à ses activités, et tant pis pour la pollution. Doc arrivait à la porte du jardin. En l'absence de sonnette il téléphona de son portable et une fenêtre s'ouvrit au quatrième étage. Il reconnut à la lueur de la lune la face ébahie de Charlie:

- C'est moi ! Doc !
- *Mafich karabat ! Y'a pas de courant !*

- J'ai vu ! Ouvre-moi !
- Je te lance les clefs, attention la tête !

Les clefs atterrirent sur le pavé. Un enfant qui passait par là les ramassa et les tendit à Doc. La porte du jardin s'ouvrit en grinçant. Le jardin était plongé dans l'ombre. Doc repéra la tonnelle, se cogna un genou contre une chaise qui traînait là, dérangeant un chat, puis reconnu l'ombre de la porte principale. Il écrasa son cigarillo et entra en s'éclairant à la faible lueur de son téléphone portable. Un tas de chaussures sur une marche. Il enleva les siennes qu'il posa à côté des autres. Les marches étaient hautes et inégales, tournant sans prévenir, cassant les genoux. Il repéra la porte de l'appartement, ouverte comme toujours, puis celle du *mafrage*. Celui-ci était faiblement éclairé par la lumière des ordinateurs. Les musiciens travaillaient au mixage du dernier enregistrement. L'ambiance était monacale. Le travail se faisait au casque. Personne ne parlait. Quatre hommes travaillaient en silence.

Doc entra et distribua une botte de *qat* à chacun, sans éveiller autre chose qu'un vague mouvement de tête, et prit place sur les coussins. Il commença à goûter l'herbe du diable.

C'était une drôle d'équipe. Les cinq hommes avaient peu de points communs hormis leur musique. Leur rencontre tenait du hasard mais leur association, bien qu'occasionnelle, était fertile. Un son nouveau en était né grâce à l'alliance du *oud*, de la voix rauque, chaude, et suave d'Abdoulwahed, le taximan-musicien, de la basse électrique de Charlie, de la batterie et de la darbouka de Stéphane, le spécialiste français du palmier dattier. Le piano brillant et inventif de Jérôme conduisait l'ensemble. Lorsqu'il était de passage Doc venaient appuyer les thèmes avec ses flûtes et y ajouter répons et arabesques.

Leur groupe, occasionnellement reconstitué, se produisait sous le nom d'*Al-Takassim*. Mais tout le monde le connaissait sous celui des 'tontons flingueurs', en hommage à leur fondateur, un flic français, qui chantait la goulante dans les soirées de la capitale. Ils se produisaient en concert dans les

centres culturels, les ambassades, les soirées privées. Ils s'étaient appropriés la musique arabe d'Abdulwahed, et grâce aux arrangements de Jérôme, la restituaient avec leurs instruments occidentaux et leur talent pour en faire une musique à la fois nouvelle et respectueuse de la tradition yéménite. Leurs enregistrements étaient prisés par les mélomanes arabes, notamment lors des séances de *qat*, du fait de l'atmosphère étrange et éthérée qui s'en dégageait.

La qualité de leur musique reposait en grande partie sur le talent de chanteur et de joueur de *oud* d'Abdoulwahed, qui avait la patience de jouer et rejouer de vieilles chansons populaires et ses propres créations. Jérôme, grâce à sa science et à son sens musical récoltait, copiait, arrangeait jusqu'à en faire une matière jouable techniquement par des mains, des cerveaux, des instruments occidentaux, sans en dénaturer le moins du monde le contenu. Une vraie réussite. C'était une musique lente et chaude, conduisant par hautes vagues vers le désert de l'Hadramaout, vers les montagnes de Taez, vers la Mer Rouge et les rives de l'Océan Indien.

Abdoulwahed, comme tous les musiciens yéménites, était traité avec condescendance par ses compatriotes, les musiciens étant d'une caste inférieure. Alors il vivait comme tant d'autres, guettant un client à embarquer dans son taxi jaune et blanc pourri, pour gagner la pitance de sa nombreuse maisonnée tout en mâchouillant son *qat*. La lumière s'installait dans ses yeux lorsqu'il prenait son *oud* et rejoignait *Al-Takassim*. Il changeait de statut, devenait alors un grand maître, sans rien abandonner de sa gentillesse et de sa modestie.

Al-Takassim avait enregistré un CD de musique arabe traditionnelle du Yémen. C'était juste un essai disait Jérôme. C'était en réalité un vrai bijou, mais dont la diffusion resterait confidentielle. Adoulwaheb avait tenu à ce que soit écrit sur la pochette : 'interdit à la vente'. Les airs joués étant répertoriés au Ministère de la Culture, des cotisations obligatoires devaient être payées en cas de commercialisation, assorties de

bakchichs monumentaux. Doc mis à part, les membres du groupe n'auraient pas pu payer ces droits. Ils avaient donc ensemble décidé de s'interdire tout bénéfice, et se contentaient d'offrir leur production gratuitement à leur public local et sur internet.

Doc ouvrit son ordinateur et commença à travailler le texte et les photos de la maquette du prochain CD. Il y mettrait des photos des musiciens prises pendant les séances d'enregistrement, et le texte de chaque chanson en français et en arabe.

Soudain ce fut la fin du voyage ! Le téléphone portable mit un terme à sa réflexion. C'était Ali qui venait le rejoindre avec la voiture, et un cadeau, un *gouddam*, un pain de soldat lourd et rond, chaud, farci d'un œuf dur, d'une pomme de terre bouillie, et d'une portion de vache qui rit, le tout bien salé, poivré, et fortement pimenté. Une spécialité de la vieille ville, qui remplacerait son repas du soir.

Personne ne levait le nez. Les musiciens avaient un œil sur leurs claviers et l'autre sur les bottes de *qat*. Le volume de celles-ci diminuait au fur et à mesure que les joues grossissaient.

Doc décida d'abrégé sa soirée. Les musiciens étaient hors de portée. Pas de conversation ce soir. Il demanda cependant à Charlie de l'accompagner à la porte du jardin. Charlie était au contact de tout ce que la ville comptait d'étrangers. Peut-être avait-il quelque chose à dire sur les jeunes français salafistes.

Les deux hommes arrivaient dans la rue. L'électricité venait d'être rétablie et les passants s'étaient remis en mouvement. Les groupes électrogènes s'étaient tus.

- *Fi karabat !* dit le gardien tapi dans l'ombre, y-a du courant...!

Ils firent quelques pas sur les pavés faiblement éclairés par les quelques rares ampoules en état de fonctionner.

- Charlie connais-tu un couple de français, des beurs, récemment arrivés, et qui font parler d'eux en ce moment?... ils s'appellent Samir et Fatima,

- Y'en a plein ici des beurs. Ils viennent apprendre à lire et écrire l'arabe, parfois aussi à le parler car à part quelques expressions toutes faites, souvent ils ne le parlent pas correctement malgré l'origine des familles. Y'a de tout, des paumés, des déçus, des ni français ni algériens qui ne savent pas qui ils sont, des extrémistes, mais la plupart sont sympas, je les connais les tiens, ils sont normaux, ils cherchent du travail c'est tout.

- Tu les imagines trafiquer des armes ? Tuer des gens ? Parce que c'est de cela dont on parle les concernant... trafic d'armes pour des groupes terroristes...

Charlie blêmit :

- Impossible, de quoi tu me parles-là ?

- Tu les connais assez ? Tu es sur de ce que tu dis ? Ou bien il y a de la place pour hésiter ?

Charlie ne répondit pas, puis articula faiblement :

- Là je ne sais pas, jamais pensé à ça... non, je ne les vois pas dans ce trip, non...

Doc compris que la piste se terminait là, les tontons étaient trop perdus dans leur monde intérieur pour suspecter qui que ce soit. En tous cas Charlie les connaissait, et lui qui savait tout des secrets et rumeurs de la vieille ville, lui qui avait *qaté* avec la moitié de Sana'a n'avait visiblement reçu aucune information suspecte. C'était bien peu mais c'était déjà cela. Il n'avait peut-être pas perdu sa soirée. Les deux hommes se quittèrent après s'être promis de se remettre au travail au plus vite pour finir ce damné CD. Doc remercia encore Ali pour le *goudam* au fromage qu'il engloutit sitôt assis dans la voiture. Le chauffeur prit la direction du quartier diplomatique.

L'affaire de Shibam-Hadramaout

Le véhicule de Saba-Tour allait quitter la ville de Shibam-Hadramaout et se diriger vers l'ouest. Le chauffeur nouvellement engagé, un remplaçant de dernière minute, restait silencieux. A côté de lui, à l'avant du Toyota, Mahmoud savourait son plaisir. Employé de Toxen, il avait également monté avec un frère une petite compagnie de voitures de location. Pendant ses congés il promenait les touristes de Sana'a à Shibam, pour visiter la vieille ville, et de Shibam à Mukhallah, sur les plages de l'Océan Indien. Ils dormaient sur la plage de Bir Ali, puis c'était le retour à Sana'a par Aden et Taez. Cela arrondissait ses fins de mois, le reposait du rythme stressant du travail chez Toxen, lui permettait de rencontrer des touristes étrangers et de parfaire son français. Né d'une famille yéménite installée à Djibouti il était à l'intersection des trois cultures, africaine, yéménite, et française.

Mahmoud demanda au chauffeur d'arrêter le véhicule afin que ses touristes fassent leurs dernières photos de ce site merveilleux, stupidement baptisée par les guides touristiques 'la Manhattan du désert'. Pourquoi ne pas baptiser Manhattan la Shibam du nouveau monde se demandait Mahmoud ?

La Toyota s'arrêta à l'ombre des grands palmiers royaux qui marquaient la fin de la piste et l'entrée dans la vieille ville de Shibam. Devant eux des chameaux au pelage ocre, plus noir sur la bosse et la ligne vertébrale, paissaient une méchante herbe rase. Des jeunes de quelques mois suivaient leurs mères. Les pattes étaient entravées mais de façon suffisamment lâche pour permettre une marche quasi normale, sans qu'ils puissent se sauver et se perdre. De jeunes hommes gardaient vaguement le troupeau en conversant. Puis c'était le bras sud du *wadi*, plat et plus clair, et enfin la ville. Des maisons-tours construites de pisé, de huit à douze étages, les plus bas crépis couleur terre, les

plus hauts de blanc. Le mur d'enceinte de la ville, effondré par endroits depuis la dernière crue, cernait l'ensemble depuis des siècles. A part quelques véhicules qui entraient par l'unique porte étroite la ville n'arborait aucun signe de contamination par le monde moderne, pas une antenne, pas une parabole visible. L'ensemble, immense, inattendu dans un tel endroit, témoignait de la richesse passée des tribus du désert de l'Hadramaout.

Les deux clientes firent quelques photos, et regrettèrent de ne pouvoir s'attarder et flâner dans les rues, désertes en ces heures chaudes. Elles remontèrent dans la Toyota et grignotèrent quelques gâteaux secs. Bientôt elles sombrèrent dans un profond sommeil, étourdies de fatigue et de chaleur, malgré les bosses et les nids de poule de la piste. Elles étaient en voyage depuis trois jours, avaient bivouaqué deux nuits sous la tente dans les dunes de l'Hadramaout. Certes elles s'étaient reposées à l'Hôtel Haouta Palace, dans l'oasis de Shibam. Elles quittaient avec regret ce lieu étonnant, vieux palais pluricentenaire, ceint de murailles, petit village calme et simple.

La route serait longue avant le bivouac de ce soir. Elles installeraient leur campement au bord d'une grande faille au fond de laquelle elles verraient les villages du Wadi Dawa'n s'endormir à la lueur des lampes à pétrole.

La Toyota s'arrêta trente kilomètres après Shibam. Le conducteur souleva le capot, serra un boulon, puis s'isola quelques instants pour passer un coup de téléphone rapide. Quarante kilomètres plus loin le véhicule tourna à gauche, en direction de Hawra. Puis une méchante piste succéda à la route, irrégulière, caillouteuse, tournant sans cesse pour suivre les méandres du *wadi*. C'était inconfortable mais la Toyota encaissait les soubresauts. Ceinturées et s'accrochant aux poignées les passagères prenaient leur mal en patience.

En roulant encore quelques kilomètres puis en prenant une piste sur la gauche, elles auraient pu arriver au fond d'un cirque rocheux. Là, jouxtant une riche palmeraie se trouvait le village

d'origine de la famille Ben Laden. Une immense maison surplombait la palmeraie, avec une large terrasse d'où le grand-père admirait le coucher du soleil, entouré de sa progéniture, en caressant la tête du petit Oussama venu d'Arabie pour les vacances. Un village respirant l'aisance. La célèbre famille l'avait quitté depuis longtemps, mais les cousins vivaient là encore, dans le calme et la tranquillité, sans trop s'occuper de la renommée du redoutable parent. Comme les autres bédouins de la région les cousins d'Oussama s'adonnaient au commerce pendant la semaine et au tir sportif à la kalachnikov pendant le week-end.

Les deux femmes avaient jugé le détour sans intérêt, trop fatigant et avaient choisi d'arriver plus rapidement à l'étape suivante.

Une petite côte puis la piste amorçait un virage serré à droite, masqué par un gros rocher. Le véhicule ralentit et pénétra en enfer. Deux armes automatiques éjectaient leurs rafales dont le *wadi* renvoyait l'écho. Le chauffeur fut aveuglé par son propre sang et s'effondra. Il avait donné sa vie volontairement, *Allah Akbar !* La voiture s'immobilisa dans le talus sablonneux. Les tirs n'arrêtaient pas, Mahmoud avait vaguement vu deux silhouettes au bord de la piste avant de ressentir une multitude de brûlures puis d'atroces douleurs. Il s'était recroquevillé sous le tableau de bord. Les balles traversaient le métal, ricochaient, puis s'arrêtaient dans les tissus mous avec un bruit mat.

Les deux assassins cessèrent le tir, regardèrent le véhicule immobile, s'approchèrent, et déclenchèrent à nouveau le feu en le concentrant sur l'arrière de l'habitacle. Les corps des deux passagères tressautaient sous les impacts, s'effondraient l'un sur l'autre, puis ne réagissaient plus au tir. Les hommes inspectèrent le véhicule sans ouvrir les portes, reculèrent de quelques mètres, jetèrent un dernier coup d'œil, puis s'éloignèrent sans un mot en direction du *wadi*.

Mahmoud souffrait de tout son corps, immobile, priant Allah. Il put regarder par la vitre brisée, et, ne voyant plus personne, il sortit à quatre pattes. Il ne savait pas exactement où étaient ses blessures tant il souffrait. Il s'appuya à la roue avant crevée et voulu frotter ses yeux pleins de sable et de sang. Il vit alors qu'un doigt manquait à sa main droite, et qu'un autre, sectionné, tenait à la main par un lambeau de peau. Curieusement son doigt amputé saignait peu. Il prit sa ceinture et se fit un garrot à l'avant-bras. Il pouvait se lever, mais il avait trop mal. Les éclats de métal s'étaient figés dans son dos et surtout dans son cou. Il avait l'impression que celui-ci avait doublé de volume et il ne pouvait plus tourner la tête. Il était couvert de sang chaud et gluant. Il s'effondra dans le sable et se mit à pleurer et à prier.

Un véhicule s'arrêta derrière la Toyota. C'était un pick-up de bédouins qui se rendaient au village d'Al Mashhad pour une transaction. Ils descendirent du véhicule, et l'un d'eux vit que Mahmoud était vivant. Ils transportèrent son corps douloureux à l'arrière du pick-up et l'installèrent sur de vieilles nattes. Les autres avaient fait le tour de la Toyota, et constaté la mort des deux femmes, pelotonnées l'une sur l'autre, les visages blancs striés de rigoles de sang déjà séché que les mouches carnivores survolaient. Ils ne les touchèrent pas, préférant les laisser à la police locale pour éviter toute complication.

L'un des bédouins, qui avait regardé la carte d'identité de Mahmoud, connaissait quelques employés de Toxen. C'est par lui qu'on apprit à Sana'a que la compagnie venait de perdre les épouses de deux de ses ingénieurs canadiens, et que l'un de ses employés ne survivrait probablement pas.

Deuxième réunion de la cellule de crise

Doc, Yacoub, et Max faisaient le point de la situation. Nassim qui était de garde venait d'appeler. Il avait reçu un appel de l'Hadramaout annonçant la fusillade de Shibam. Il allait s'occuper de Mahmoud, qu'il connaissait bien et qui était gravement blessé. Un avion de Toxen partait le chercher. La jonction aurait lieu sur le petit aéroport privé de Kharir. Doc s'assura que l'équipe était au complet pour le recevoir à l'Hôpital Islamique.

Un de plus ! Doc déprimait sur les coussins du *mafrage* du Commissaire. Martine, l'épouse de Max, son éternelle cigarette à la main, affichait un air sombre. Yacoub fumait lui aussi avec frénésie tout en sirotant sa bière. Un verre de whisky à la main Max titillait sa moustache grise en grommelant. Doc sortit de sa torpeur :

- Qui et pourquoi ? Pourquoi encore Toxen ? Max d'où vient l'argent pour organiser ces meurtres ?
- Ils n'ont pas besoin de beaucoup d'argent pour faire de gros dégâts. Quelques centaines, voire quelques dizaines de dollars suffisent. Les armes, les explosifs, tu trouves tout au souk si tu cherches bien. Un pistolet cent cinquante dollars, une kalache cinq cents dollars, un RPG, là il faudra discuter un peu ... par contre payer les transmissions et les voyages c'est plus cher...
- C'est l'argent de la *zakkat* qui finance ?
- L'argent de l'aumône ? Parfois, mais c'est un peu tout, les Emirats qui paient pour avoir la paix sur leurs territoires, ou quelques riches émigrés qui veulent racheter leurs péchés. On dit aussi que c'est l'argent du miel. Les bédouins que tu croises dans l'Hadramaout et qui déplacent leurs ruches de jujubier en

jujubier à l'arrière de leur pick-up revendent leur miel à des barbus qui payent bien. Le miel est ensuite exporté ou revendu à Sana'a au prix fort aux étrangers, parfois cent ou cent cinquante dollars le kilo. D'ailleurs beaucoup de ces magasins de miel, à l'enseigne jaune, que tu vois sur Haddah Street, sont tenus par les barbus. Ce serait l'une des sources de financement du terrorisme yéménite. On surveille mais jusqu'à présent le gouvernement tolère.

- Yacoub as-tu du nouveau ? dit Doc,

Yacoub et la sécurité militaire avaient bien travaillé. Des suspects avaient été arrêtés, certains avaient donné des informations qui commençaient à se recouper. Même si le rapport entre les suspects et les récents attentats n'était pas totalement établi, Yacoub avait en poche une liste d'acteurs possibles. Quatre individus suspects.

Un gros poisson venait d'être libéré de prison, un deuxième de s'en évader, un troisième avait été identifié, et un quatrième arrêté quelques jours plus tôt. Yacoub avait étalé leurs photos sur le bureau de Max.

Le premier était Nasser Shiri, alias Abou Oufi, alias Mohammed Al Hansi. Il avait été pendant trois ans l'un des proches de Ben Laden, son chauffeur, son garde du corps, et son messenger. Il était représenté assis sur un tapis, vêtu d'une chemise et d'un pantalon blancs. Le visage légèrement tourné vers la gauche était celui d'un homme de la quarantaine, moustache et barbe courte bien taillée, calvitie naissante, cheveux courts, peau mate, pas souriant, le regard perdu dans ses pensées. En Afghanistan il jouait au football avec son chef et les autres djihadistes. Il avait participé à de nombreux combats, en Bosnie, Somalie, Tadjikistan, Afghanistan, et au Yémen où il avait trempé dans l'organisation de l'attentat contre un croiseur américain quelques années auparavant. Il avait alors été arrêté et emprisonné deux ans à Guantanamo. Il avait été libéré le mois précédent et renvoyé au Yémen en échange d'une simple promesse de renonciation à la violence.

Il venait d'ouvrir un centre pour anciens djihadistes, officiellement pour leur réhabilitation. Mais les services français et américains le soupçonnaient de vouloir en faire une nouvelle cellule de recrutement.

Doc commentait les photos et Max tentait de répondre logiquement :

- Comment les américains ont-ils pu relâcher ce gars-là ?
- Pas assez de preuves formelles, et de toutes façons ils veulent fermer Guantanamo...
- Je suppose qu'il se pose en victime ?
- Bien sûr, il dit qu'il a été torturé, qu'il a été forcé à insulter le Coran, à marcher sur le livre sacré, et à le regarder brûler en gardant les yeux grands ouverts. Il dit que les infidèles ne respectent ni la religion ni les droits de l'homme...
- Comment le Yémen reçoit-il des gens comme ça ?
- Mais ça dépend des cas, parfois avec les honneurs, parfois au contraire ils les mettent en prison, les torturent un peu, mais pas trop, à cause des familles et des tribus, ça dépend donc aussi du poids de la tribu et de ses rapports avec le gouvernement. De toute façon avec la guerre au nord, les séparatistes au sud, et Al-Qaida un peu partout, ils ne vont pas faire du social.
- Pourquoi ne pas le faire réhabiliter en Arabie Saoudite ? Ils l'ont fait pour d'autres...
- Les Saoudiens n'en veulent plus, ils considèrent les yéménites comme trop dangereux et irrécupérables, d'ailleurs ils ne délivrent plus de visa pour les citoyens de ce pays.
- Que va-t-il se passer maintenant pour ceux qui restent en prison à Guantanamo ?
- Ils vont progressivement être libérés et rendus à leurs tribus, à charge pour elles de les calmer et de les surveiller... Sur une bonne centaine de détenus restants, quatre-vingt-dix-sept sont yéménites...
- Bon courage...

La seconde photo était extraite d'une vidéo de propagande. Elle représentait un homme plus jeune, la trentaine, maigre, au

long visage. Turban mode afghane, barbe folle de Prophète, moustache brune, rictus plein de haine. Tel était Karim Al Raimi. Il faisait partie de cette centaine de djihadistes yéménites repliés d'Arabie Saoudite. Ils vivaient terrés dans des grottes à la lisière de la frontière poreuse entre les deux pays. L'homme était l'un des chefs d'Al-Qaida au Yémen. Ses cibles : les étrangers, les ambassades, les installations pétrolières, la Sécurité Yéménite. Sa formation avait eu lieu au proche contact du maître, en Afghanistan. Remis aux yéménites par les américains après sept ans à Guantanamo, il s'était évadé de la prison de Sana'a après moins d'un an de séjour. La complicité des gardiens était évidente. Aucune sanction n'avait d'ailleurs été prise à leur rencontre.

Max poussa un profond soupir, et remit les deux photos dans leur enveloppe qu'il tendit à Doc. Le médecin allait devoir mémoriser ces deux visages. Ils avaient peut-être un rapport avec ses récents ennuis, mieux valait se souvenir d'eux. Il réfléchissait. Si ceux-là étaient actifs il leur fallait une protection et un relais local parmi les tribus. Tout se jouait donc au sein des tribus. Quelle tribu pouvait en vouloir à ses clients ou à ses propres intérêts ?

Max sortit une troisième photo. C'était Cheikh Mansour. Cheikh Mansour était né soixante ans plus tôt, près de la ville d'Ibb. Fils de Cheikh, petit-fils de Cheikh, élevé par son père comme un futur Cheikh et par sa mère comme un demi-dieu. En réalité élevé mais pas éduqué. Il avait toujours estimé que tout ce qu'il désirait lui était dû. Devenu adulte et chef de sa tribu, il gouvernait en potentat féodal et faisait régner la peur dans son entourage. Il teignait sa barbe en roux comme l'était celle du Prophète. Cheikh Mansour était surnommé Barberousse. Né dans une famille sunnite très stricte il avait embrassé la cause des frères musulmans mais vivait en réalité à l'époque féodale. Il était devenu l'un des chefs importants du parti d'opposition religieuse Al Islah, plus par la puissance numérique de sa tribu que par ses qualités propres. Cheikh

Mansour s'était récemment converti à l'extrémisme le plus fondamental, et côtoyait maintenant les pires suppôts d'Al-Qaida.

Max sortit une quatrième photo, et Doc poussa une exclamation. Il connaissait ce visage :

- Lui ?

Il n'aurait pas pu imaginer ce visage au milieu de ceux d'assassins. Et pourtant Charlie lui avait dit que le jeune homme n'était pas dangereux.

- C'est lui Samir, c'est le français djihadiste dont on t'a parlé l'autre jour

- Vous l'avez arrêté ?

- La main dans le sac Doc. Trafic d'armes ! Comme on le pensait ! La sécurité surveillait d'autres djihadistes, ils ont été filés alors qu'ils transportaient une cargaison de kalachnikovs et d'explosifs. Cueillis comme des fleurs au premier barrage, sur la route de Taz, Yacoub avait reçu un appel d'un informateur. Le gars n'était même pas dans la voiture, stupide, il est stupide, même pas un bon djihadiste...

- Comment s'est-il fait prendre ?

- Il s'est présenté au barrage de police pour demander s'ils avaient vu passer la voiture de ses copains, il était arrivé en retard au rendez-vous...

- Pas possible de croire cela !

- Pourtant vrai, on ne fait pas mieux. Il a dit qu'il avait rendez-vous avec eux pour être présenté dans un village où il devait enseigner le français. Tu sais ça fait bon genre quand on cherche du travail et qu'on se présente en parlant français ... ou en disant qu'on l'enseigne dans les villages. Mais à mon avis ce gars-là voulait enseigner quelque chose d'autre que des vers de Rimbaud, ou alors des poèmes explosifs...

- Où est-il maintenant ? C'est Yacoub qui s'en occupe ?

- Non, pire pour lui ! C'est Saad, ton *go between*. Je n'aimerais pas être à sa place à cette heure-ci.

- Pour le compte de qui le trafic d'armes ? Les séparatistes ?

Al-Qaida ? Les rebelles Haouthis ?

- Difficile de savoir de nos jours, même s'ils travaillent pour l'un des camps, ensuite ils se revendent entre eux les armes et les otages. C'est au plus offrant. Les derniers otages des Haouthis ont probablement été revendus à Al-Qaida, c'est d'ailleurs pour cela qu'ils sont morts...

- Qui a le plus besoin d'armes en ce moment ?

- Les Haouthis ! C'est une guerre de religion ! Chiites- zaydites soutenus par l'Iran, contre sunnites soutenus par les Saoudiens. Et pas une petite guerre. Ils ont des AK 47, des AKM 59 et 74 à profusion, même des AK10. Et maintenant des mitrailleuses 12,7 doushka, et des RPG 7... Ils peuvent abattre des hélicoptères. Et on parle de missiles Katioucha sol-sol à tête explosive, montés sur camions, redoutables... Mais tu sais, le jeune beur lui-même ne sait peut-être pas pour qui il travaille, et ce qu'on lui en a dit est probablement faux. On a retrouvé des RPG dans le coffre de la voiture, on ne sait pas encore pour qui c'était, mais la sécurité militaire va les faire parler.

Max donna les quatre photos à Doc qui les mit dans sa poche. Yacoub, qui allait partir, s'approcha de lui pour le saluer:

- Doc, je pense eh... t-tu as le mauvais œil. Tout ça, ça tourne autour de tes clients. Toxen c'est tes clients, Spoil c'est encore ton client. S'ils tuent tous tes clients qu'est-ce que t-tu fais ? C'est dangereux pour toi de rester ici...

- Je sais ! Le Cadi m'a dit la même chose...

Doc haussa les épaules, salua vaguement de la main, tourna le dos, et hâta le pas.

La musique d'Al-Takassim

Une bonne douche pour se décrocher des soucis du jour, puis Doc s'effondra sur les coussins du *mafrage*. Il prit sa flûte basse Yamaha, de métal cuivré rouge or et argent, achetée lors de son dernier passage à Dubaï. L'instrument était superbe. Les reflets des *camarillas* faisaient scintiller les clés, les touches, et les plateaux d'argent. Le cuivre rouge jetait du feu.

Cette flûte basse était lourde et occasionnait des crampes dans l'avant-bras. Il s'agissait d'un instrument assez rare, et encombrant. Elle était droite avec un coude ramenant la tête de l'instrument à hauteur de la bouche. Il leva les mains, ajusta ses lèvres et sentit dans ses doigts les vibrations avant d'en entendre le son. Celui-ci était grave, épais, lointain, étrange. Le maniement de l'instrument n'était pas aisé, et la vélocité bien moindre qu'avec les flûtes traversières ordinaires, mais il aimait jouer avec cet instrument-là les chants lents du Yémen. Il commença à jouer le thème '*Al Mousafirin*', les voyageurs, une chanson de bédouins du désert de l'Hadramaout que lui avait enseignée Abdoulwahed.

Son gros problème avec la musique arabe était d'en découvrir les lignes mélodiques et la structure, puisque cette musique n'était pas écrite. Il essayait donc de saisir des phrases répétitives, de les écrire, et de déterminer la structure d'ensemble du morceau, ce qui était très difficile car un même musicien jouait de façon variable d'un jour à l'autre. Par contre, les musiciens jouant le plus souvent à l'unisson, une fois la structure apprise il était aisé de la décliner pour chaque instrument. Lorsqu'il jouait cette musique avec le groupe *Al Takassim*, associant instruments et voix arabes, et instruments

européens, le résultat était saisissant, avec des harmoniques jamais entendues, d'une extrême beauté.

Il reposa la flûte basse, se servit un Jack Daniels bien tassé avec deux glaçons. Ses idées se mélangeaient. Trop de morts, les familles des pétroliers de Toxen, l'attaque du camp de Spoil, les touristes de Mahmoud. Mahmoud blessé. Toutes les victimes avaient un rapport avec le pétrole, et toutes appartenaient à des sociétés clientes de ses cliniques. Tout était possible, les tribus, les terroristes. Il repassa dans sa tête les événements et les hypothèses. Non, Yacoub se trompait, ni lui ni ses activités n'avaient à voir avec ces histoires, c'était du pur hasard. Bien sur les victimes appartenaient à des sociétés clientes, mais vu le faible nombre de compétiteurs d'International Assistance au Yémen ce n'était pas surprenant. Pur hasard !

Lui revint en mémoire sa conversation avec Charlie. Le bassiste connaissait Samir. Il n'avait pas remarqué le moindre signe suspect chez le jeune beur. Celui-ci était maintenant dans les mains de Saad. Triste destin. Qui avait raison ?

Il prit son cahier de musique et commença à retranscrire les premières lignes de la chanson de l'Hadramaout.

Le détenu de l'Hôpital Thaoura

Le vibreur du portable l'interrompit. Avant même que la sonnerie ne retentisse il avait décroché :

- Sabine au téléphone, je vous appelle de l'Ambassade, je vous passe Monsieur l'Ambassadeur.
- Ambassadeur Goudard à l'appareil. Docteur j'ai besoin de vos services. Un citoyen français est détenu à la prison centrale depuis quelques jours. Les services de sécurité yéménites viennent de nous appeler, ce français serait gravement malade. Ils ont la trouille qu'il claque entre leurs mains et veulent s'en débarrasser. Je suppose qu'ils ont fini de le cuisiner. Je vous passe le commissaire divisionnaire.
- Salut Doc !
- Salut Max !
- Je passe te prendre, tu es d'accord pour m'accompagner ? Notre gars est à l'Hôpital Thaoura.
- ...
- Oui ! Le jeune beur.
- Quelques minutes plus tard le 4x4 de Max klaxonnait devant la porte du jardin. Qassim, anxieux, referma vivement la porte une fois Doc monté dans la voiture. Les deux hommes se serrèrent la main puis restèrent silencieux pendant le trajet. Comme d'habitude le trafic était intense et le danger permanent. Un taxi jaune et blanc les dépassa à grande vitesse. Le chauffeur téléphonait, *qatait*, fumait, et conduisait en même temps. Sur le siège du passager avant, un enfant sans ceinture. Le taxi n'avait bien sûr pas de rétroviseur. Le chauffeur n'avait d'ailleurs probablement ni permis ni licence. Le nombre de victimes était phénoménal, vingt mille blessés et trois mille morts par an, pour vingt-deux millions d'habitants. Incroyable ! Et aucune volonté politique, ni même aucun intérêt pour ce problème. D'ailleurs les médias n'en parlaient pas.

Arrivés devant l'Hôpital Thaoura Max gara le véhicule, et les deux hommes, suivis du garde du corps du divisionnaire, entrèrent dans le bâtiment public, sale et populeux.

Ils étaient attendus par deux officiers de la sécurité militaire qui les conduisirent dans la chambre du prisonnier. La pièce était sombre et puante, mélange de sang, de souffrance, et d'excréments. Contre le mur à gauche en entrant Doc vit le sommier sans matelas sur lequel reposait une ombre gémissante. Le visage était recouvert d'un *shal* souillé, et Doc sentit une résistance apeurée lorsqu'il tenta de le retirer pour voir le visage. Un gémissement l'incita à plus de douceur. Le visage était tuméfié. La lèvre supérieure était ouverte, de même qu'une arcade sourcilière. Les yeux œdématiés s'entrouvraient à peine. La forme quitta la position fœtale et se retourna lentement sur le dos. Doc examina le crâne, normal, la nuque, les côtes... Rien de cassé. Il palpa l'abdomen, météorisé et réveilla une défense. Le prisonnier gémit.

- Comment tu t'appelles ?

Un gémissement lui répondit :

- J'ai mal au ventre... partout, je suis français,

Il reconnut le visage qu'il avait déjà entrevu à l'Ambassade, celui aussi de la photo de Max.

- Ils t'ont torturé ?

- Ils m'ont battu, je suis malade... je fais du sang depuis deux jours, que du sang... je vais mourir... appelez ma mère, elle vit en France... à Villeurbanne.

L'un des officiers appela Doc et le conduisit dans la petite salle d'eau attenante à la chambre. C'était une pièce aux murs rouillés et maculés, avec un lavabo sans robinet, un sceau d'eau par terre et une boîte de conserve sans couvercle. Par terre des pagnes puants, maculés de sang rouge. En l'absence de toilettes le prisonnier déféquait dans des linges que l'on entassait dans la salle d'eau, attendant que quelqu'un s'en charge. Doc ouvrit un pagne et vit des glaires sanglantes. Son diagnostic était fait.

- C'est une amibiase, on va le soigner et le guérir, mais il est

très déshydraté et affaibli. Il ne faut pas le laisser ici, ils vont le laisser mourir.

L'officier s'interposa entre Doc et Max,

- Désolé, il ne sort pas d'ici. Vous le soignez ici puis il retourne en prison et on l'interroge à nouveau ! Si vous le guérissez il sera expulsé après les interrogatoires. Sinon son corps restera là où il a voulu faire le djihad.

Doc demanda un papier et un crayon qu'une infirmière voilée de blanc de la tête au bout des orteils apporta sans enthousiasme. Il écrivit :

- Flagyl injectable 500 mg toutes les huit heures. Sérum glucosé, sérum salé, surveillance pouls tension. Il ajouta son numéro de téléphone au cas où la situation s'aggraverait. Il revint près de la tête du détenu qui gémissait doucement.

- Appelez ma mère par pitié...

Son français était parfait. Doc répondit :

- Comment tu t'appelles ?

- Samir !

- Ne t'inquiètes pas Samir, on va te soigner et te sortir de là. Tu vas guérir. Contente-toi de boire par petites quantités, laisse faire l'infirmière.

L'officier de sécurité s'interposa encore,

- Ne dites pas ça Docteur, c'est une petite crapule de djihadiste, laissez le crever.

Max en rajouta une couche :

- Tant qu'il fait ses conneries au Yémen, il ne les fait pas en France, toujours ça de gagné pour nous mon camarade.

Doc le fusilla du regard et Max s'interrompit. Doc jeta un dernier regard vers le prisonnier, salua l'infirmière, puis les deux hommes s'éloignèrent, suivis du garde du corps qui fermait la marche.

Il prit la parole aussitôt arrivé à la voiture :

- Il est coupable Max ?

- De pas grand-chose finalement. Des sympathies pour des gens pas recommandables. Il s'est laissé embarquer dans une

relation coupable avec de vrais gros durs, des terroristes. En fait il était au mauvais endroit au mauvais moment. Chopé par bêtise comme je te l'ai dit l'autre jour. Un vrai nul. Il risque de crever là.

- On va le sortir de là ! Appelle Yacoub, explique lui qu'il s'agit d'un imbécile, pas d'un terroriste, et qu'il donne des consignes pour qu'on mette ce gars-là dans un endroit fait pour les hommes, pas pour les animaux, qu'on s'occupe de lui comme d'un être humain. Si c'est dans ma clinique je suis d'accord.

- OK Doc, ces types qui viennent de France vivre leur *djihad* au Yémen ne connaissent rien. Ni à l'Islam, ni à la culture arabe, ni au djihad. Ils pensent être chez eux. Ils tombent dans le premier panneau. Certains meurent pour cela. Ce Samir n'est probablement pas un terroriste, juste un paumé. S'il survit il sera expulsé vers la mère-patrie, merci du cadeau Doc...

Troisième promenade à Bab El Yémen, l'Hôtel Burj Al-Salam et l'attentat devant le caravansérail antique

La ville avait largement débordé les vieux remparts autrefois hermétiques. Renflés à leur base ils inspiraient selon Kessel une sensation de puissance et d'éternité. Doc les suivit jusqu'à la petite place Al-Luqayh où il laissa le véhicule à la garde d'un jeune Sana'ani. Il emprunta une ruelle qui en s'élargissant menait directement au cœur de la vieille cité, laissant à sa droite le hammam multi centenaire. Des deux côtés de la ruelle les échoppes de vêtements féminins alternaient avec celles des antiquaires et des marchands de tout et de rien.

Le temps était loin où les caravanes d'encens, de myrrhe, d'épices, envahissaient le soir venu les caravansérails de la vieille ville. On venait des rives de la Mer Rouge et des cités de l'Hadramaout pour cette halte à Sana'a, prélude à un voyage plus long encore. Sana'a, surnommée ville de l'âme, peut-être l'une des plus vieilles villes de l'humanité, cité de Sem, fils de Noé, son fondateur, dont on affirme que l'arche se trouvait dans les montagnes proches.

Il y a quelques décennies encore, les chameliers baraquaient leurs montures, et serraient leur précieux chargement dans les magasins avant de sortir leurs bouilloires et de se préparer pour la prière du soir. Ensuite ils gagneraient l'étage du caravansérail, où ils pourraient s'étendre et dormir sur le plancher où s'accumulaient entre les lattes des grains secs et des clous de girofle d'au-delà des mers. Puis ils reprendraient la route qui les mènerait à Petra en Jordanie, puis quelques semaines plus tard en Palestine à Gaza. Ils y vendraient leurs marchandises au meilleur prix, pour des destinations lointaines.

Doc n'avait pas peur de marcher seul dans la vieille ville. Certes le Yémen allait mal depuis quelques mois, mais la ville

lui paraissait encore sûre. Peut-être pas pour longtemps, mais pour l'instant elle l'était, ni vols à la tire, ni agressions, ni provocations. Au pire l'indifférence. Au mieux, et c'était habituellement le cas, une curiosité bienveillante. Jusqu'à sa rencontre avec le scribe et le Cadi quelques jours plus tôt.

Près de l'Hôtel Arabia Felix il s'enfonça dans une étroite venelle, dépassa un ancien jardin potager abandonné aux chèvres et aux poules puis zigzagua dans le labyrinthe des rues. Parfois une lourde porte de bois au heurtoir de fer s'entrouvrait. Les yeux d'une vieille femme, cachée sous une bâche à motifs rouge brique et bleu pale, la *sitara*, le fixaient avec surprise dans l'entrebâillement et la porte aussitôt se refermait. Parfois un homme croisé au fil des rues lui lançait quelques politesses. Ils ne se connaissaient pas, mais il était habituel dans la vieille ville de se saluer généreusement.

Quelques enfants traînaient par-ci par-là, les petits garçons en robes blanches identiques à celles de leurs pères, les petites filles en robes de princesses, car on était vendredi, jour de fête, jour où être ensemble.

Les filles étaient les plus hardies :

- Comment tu t'appelles ?
- D'où viens-tu ?
- Es-tu musulman ?

Doc répondait brièvement en arabe et accélérât le pas. Bientôt il arriva en vue de l'Hôtel Burj Al-Salam. C'était son but. Il salua au passage le gardien et le réceptionniste qui le connaissaient bien, répondirent à son salut, et le suivirent un moment du regard. Doc entra dans l'ascenseur tandis que le réceptionniste donnait un coup de téléphone. Doc s'arrêta au cinquième étage, puis prit un escalier étroit et raide qui menait au *mafrage*. C'était là un de ses refuges, tout en haut, à la fois au centre de la ville, et isolé grâce à la hauteur du vieil immeuble. Il entra dans la pièce fraîche et claire, il était seul.

Il se déchaussa et alla s'allonger sur les coussins fermes et accueillants. Il ferma les yeux quelques instants, laissant la

fatigue quitter son corps. Puis il commanda un *qishr*, décoction locale d'écorce de café. Il en but une pleine cafetière pour se réhydrater tant l'air était sec. La pièce n'était meublée que d'un rectangle de moquette, de coussins, et de lourds rideaux dorés. Les coussins étaient beiges et roses, rehaussés de grenat et d'or. Au mur, des scènes orientales de facture chinoise. Il allait rester là une bonne heure, attendant que la chaleur quitte la ville, avant d'aller se perdre à nouveau dans les ruelles.

Quand il se réveilla d'un court sommeil il ouvrit la fenêtre. La vieille cité lui offrait le concert de ses mosquées, la vue de ses vieux hammams, de ses milliers d'antiques maisons-tours et de ses minarets effilés, si différents des minarets andalous. C'était l'heure de l'appel à la prière. Bientôt les centaines de mosquées de la vieille ville lanceraient leurs appels avec un décalage de quelques instants chacune, ce qui conduirait à une cacophonie de ' *Akbar* ' et d'autres mots sacrés, répercutés par le Djebel Nogoum et le Djebel Ayban. Les Sana'anis regardaient toujours leur mont Djebel Nogoum avec inquiétude, depuis ce jour où, lors de la récente guerre civile, les Egyptiens en avait pris possession pour bombarder la ville.

Il jeta un coup d'œil rapide à sa montre et décida d'abandonner le spectacle. Il descendit au bar où il commanda pour se réveiller un café aux épices. C'était du vrai café du Yémen, comme on en cultivait autrefois à Mokha. Le gouvernement tentait de convaincre les agriculteurs d'arracher le *qat* et de replanter du café, moins consommateur d'eau, et exportable. Mais le succès était mitigé. Le garçon lui servit un mélange de mokha et de café aux épices de la maison Al-Nasheri, le meilleur mélange de la ville. Le goût en était poivré, et le sucre adoucissait la mixture. Il paya et dévala les étages pour se diriger vers le souk. A la réception il salua d'un geste le réceptionniste et le gardien qui conversaient avec un homme vu de dos, vêtu d'une chemise et d'un pantalon blancs. Il sortit de l'hôtel d'un pas rapide, traversa la petite place, et partit se perdre dans les méandres du souk. Les maisons-tours de briques

et de pisé, aux ouvertures masquées de *moucharabiehs* et soulignées de stuc blanc, aux *camarillas* verts, roses, jaunes, bleus, et rouges, encadraient sa marche comme dans un de ces vieux films démodés. Derrière lui, une silhouette blanche emboîtait son pas.

Doc erra un long moment dans les étroites ruelles, saluant les uns, expliquant aux autres qu'aujourd'hui il n'avait réellement aucun besoin d'acheter du tissu au mètre, des dattes au goût de sable, ni du thé sucré au point d'envoyer dans le coma le moindre diabétique. Un commerçant du nom de Mohammed Al Zamuri le reconnut et voulut lui montrer les derniers arrivages. Doc entra par habitude dans son magasin à l'enseigne du « Caravansérail Antique », fit ses salutations, et examina les nouveautés.

Quelques fusils de la Manufacture de Saint-Étienne de 1866, très communs au Yémen, à la culasse encore fonctionnelle, mais à la crosse modifiée, enjolivée, incrustée de nacre, de clous, de cuivre, raccourcie ou allongée selon les besoins de celui qui l'avait personnalisée. Quelques vaisselles chinoises, des bijoux indiens, des colliers anciens venus de l'Hadramaout, en argent ou en métal argenté, des meubles en bois usés par les ans et les voyages au gré des caravanes. Mohammed recevait chaque jour un stock de vieilles pièces d'argent, des thalers à l'effigie de Marie-Thérèse d'Autriche, de vieux bijoux de corail, d'agate, d'ambre, qu'une armée de rabatteurs lui rapportait des villages alentours, des rives de l'Océan Indien et de la Mer Rouge.

Une européenne aux cheveux courts et blancs choisissait avec une grande concentration des perles d'ambre. Doc éclaira sa journée en la regardant manipuler avec soins les grosses perles, autrefois éléments de colliers, revendues maintenant au détail. La femme était accompagnée d'une musulmane en *abaya* noire, dont le visage n'avait rien d'arabe. Ses cheveux étaient coiffés d'un foulard orange. Ses traits étaient de ceux que l'on voit à Djibouti, belle et souriante. Les deux amies

eurent un petit aparté et des rires vite étouffés. Puis elles se lancèrent dans une longue négociation à propos de riyals, d'usure de la marchandise, de rabais inévitable, avec l'employé qui tentait de défendre son prix mais savait déjà que la bataille était perdue face aux connaisseuses.

Doc complimenta Mohammed pour ses nouvelles trouvailles, mais il n'avait pas envie de marchander ce jour-là. Il reviendrait. Il sortit du magasin pour aller rejoindre sa voiture. Derrière-lui l'ombre ne le lâcha pas un instant.

En sortant du magasin de Mohammed Doc tourna à gauche puis bifurqua à droite dans une rue sans échoppe et mal éclairée. Il voulait simplement vérifier une hypothèse. Il tourna au coin d'un pâté de maison, se plaqua contre un mur dans l'obscurité et attendit en scrutant la nuit. Pas une ombre, pas un bruit. Et puis soudain ; sa tête violemment tirée en arrière par les cheveux, et puis la pointe froide d'une *jambia* sur la carotide. Ne pas bouger surtout. On le fit agenouiller sur le sol et baisser la tête sur le pavé. Il allait mourir là comme un mouton le jour de l'Eid. Son agresseur s'agenouilla aussi et lui murmura doucement à l'oreille :

- *Amchi !* Tu pars ! Demain tu pars ! Tu ne reviens plus jamais ! Ou tu meurs !

L'agresseur se releva, et l'assomma d'un violent coup de pied sur la nuque. Le front percuta violemment le sol et il perdit connaissance. Il resta là longtemps dans l'obscurité, jusqu'à ce qu'un enfant le découvre et avertisse les voisins.

Il fut porté dans la boutique de Mohammed, la seule encore éclairée à cette heure tardive. Mohammed lui épongea le front et nettoya la plaie qui saignait dans les cheveux blancs. Puis fit couler sur ses lèvres un peu de café fort aux épices. Doc mit beaucoup de temps à sortir des limbes. Sa nuque pesait des tonnes de douleur. Il avait peur. Malgré la pénombre il avait eu le temps de reconnaître son agresseur, Nasser Shiri, l'ancien garde du corps de Ben Laden, celui de la photo de Max.

L'européenne aux cheveux blancs s'approcha, sortit de son sac deux comprimés de paracétamol qu'elle lui donna avec une nouvelle tasse de café et des paroles douces. La djiboutienne lui sourit et le réconforta de quelques mots. Oui son front s'ornait d'un énorme hématome, et le sang coagulé tachait sa narine, mais cela ne semblait pas trop grave... cela ne se verrait pas... Il se leva, fut pris d'un vertige et dut se rasseoir.

Désormais il n'y avait plus de doute, il faisait bien partie des cibles. Mais une question taraudait sa tête endolorie : pourquoi ne l'avait-on pas tué ? Les attentats avaient montré la détermination des terroristes... Une bonne question pour Yacoub et Max ! Il attendrait Ali et irait poser la question à Yacoub et Max à une autre occasion. Il avait beaucoup de chance d'être encore en vie. Yacoub acquiescerait probablement.

Service d'urgence, l'assassinat de Yasser

Yacoub commenta peu après : selon certains imams le meurtre d'un infidèle comme Doc n'aurait pas été immoral puisqu'il l'aurait aidé à accéder plus vite au Paradis et à la Vérité. Mais quelques jours plus tard, Yacoub dut infléchir ses propos, les infidèles n'étaient plus les seuls victimes, certes le terrorisme tuait, mais la tradition aussi.

Nassim avait appelé sur le portable. Une tragédie. Un membre de l'équipe tué ! *Mala* ? Pourquoi ? La voix de Nassim s'étranglait. A l'Hôpital Islamique, service des soins intensif, le Docteur Yasser était de garde pour la nuit. Il avait simplement téléphoné à une famille après qu'un grand vieillard eut terminé sa longue vie par une mort naturelle :

- Je suis désolé de vous apprendre que malgré nos soins votre grand-père vient de mourir, vous pourrez venir chercher le corps quand vous voudrez.

A 85 ans le grand-père était décédé des suites d'une attaque cérébrale. Hypertension artérielle non traitée, diabète, tabac, la médecine n'y pouvait plus rien.

Sitôt la nouvelle du décès connue, les membres de la tribu du défunt, les Al-Maflahi, de la ville de Reidah, quittèrent les montagnes et se dirigèrent vers Sana'a. Environ soixante hommes, tous vêtus de la robe blanche, la *jambia* en place, le pistolet à la ceinture ou la kalachnikov à l'épaule. A raison de deux armes à feu au minimum par foyer chacun avait le choix. Les guerriers allaient réclamer la *diya*, et peut-être le *thar*.

Par groupes de six à huit ils s'installèrent dans les Toyota. Ils prirent la route de la capitale et se rendirent à l'hôpital. Ils furent arrêtés à la porte par les gardiens qui leur montrèrent un panneau récemment installé :

‘Accès interdit aux mâcheurs de *qat* et aux porteurs d’armes à feu’.

Les hommes hésitèrent un instant, scandalisés par une telle interdiction, puis bousculèrent les gardes. Ils réclamèrent le Dr Yasser, qui avait sans succès prodigué ses soins au défunt. Bien sûr Yasser ne commit pas l’imprudence de se montrer. Les hommes commencèrent à s’agiter et à élever le ton, la main fermement posée sur la *jambia*. Les gardes ne les laissèrent pas accéder au bâtiment. Ils menacèrent alors de prendre trois employés au hasard en otages et de repartir avec eux dans les montagnes jusqu’au règlement de la question.

Les gardes palabrèrent, appelèrent un responsable de l’administration qui réussit à négocier et à les calmer en accordant le remboursement de la totalité des soins. Cela ne suffisait pas et un million de riyals fut demandé par la tribu en dédommagement de l’échec du traitement. Après concertations, consultations, allers et retours des émissaires vers les Toyota, et multiples conversations téléphoniques, il fut accepté de transiger à deux cent mille riyals. Sitôt la somme empochée, les hommes remontèrent dans leurs voitures et regagnèrent les villages.

Cependant, les occupants de deux véhicules avaient refusé de quitter les lieux. Dans l’un d’eux le fils du défunt. Le prix n’y était pas. Le médecin était responsable du décès, et le *thar* devait s’appliquer. Le fils avait pris son téléphone portable, appelé le service des urgences et demandé à parler à Yasser.

Yasser écrivait son rapport, assis dans la salle de soins, dos à la porte. L’appel l’avait glacé :

- Je viens te tuer ! Maintenant !

Yasser avait eu le temps de téléphoner à la sécurité de l’hôpital car il n’était pas rare que le médecin ait à payer de son sang l’évolution fatale d’un malade. Une transaction financière était en général suffisante. Mais parfois le sang devait couler.

Les trois gardes de l’hôpital, pour une fois non armés, furent facilement débordés par les dix-huit assaillants de la tribu

appelés en renfort. Kalachnikovs en mains ils étaient entrés. Yasser les avait peut-être entendus arriver, il avait continué à écrire, impavide. Deux assaillants s'étaient saisis de lui, chacun immobilisant un bras. Le troisième avait dégainé sa *jambia*, la plongeant d'un seul coup dans la partie gauche du dos, entre l'épaule et la colonne vertébrale, jusqu'à la garde, sectionnant le plexus brachial et l'artère sous-clavière. Puis ils étaient repartis, silencieux, assouvis.

Yasser s'était effondré sur le sol, se vidant de son sang en quelques instants. L'arrêt cardiaque fut immédiat. Les infirmiers de garde firent un massage cardiaque et le perfusèrent à grand débit. Le cœur se remit à battre. Mais le médecin ne reprit jamais connaissance. Il fut soigné quelques jours dans son propre service, puis mourut des conséquences cérébrales de l'arrêt cardiaque. Pendant ces quelques jours défilèrent à son chevet tous les médecins et les employés de l'Hôpital, la mine grave, silencieux.

Un jour, Doc se rendit sous la tente que la famille de Yasser avait installée pour occuper les lieux et faire pression sur l'Hôpital le temps des négociations. Car ils demandaient eux-aussi que soit versé le prix du sang du meurtre. Deux gardes jouaient aux cartes à l'entrée de la tente et le saluèrent respectueusement. Un membre de la famille, qui semblait être de permanence, l'accueillit avec chaleur. Il enleva ses sandales et entra. On le fit asseoir et un livre de condoléance lui fut apporté sur lequel il écrivit en français quelques mots de sympathie. Puis il se leva, récupéra ses sandales et partit. En sortant il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et vit le petit groupe commentant ce qu'il avait écrit. Personne ne savait lire les caractères occidentaux, mais il vit se dessiner sur les visages des sourires d'approbation et de sympathie...

L'Hôpital refusa de livrer le corps du grand-père à la famille des assassins, mesure très grave en terre d'Islam. Les meurtriers se réfugièrent à Reidah chez les Al Maflahi, sous la protection de leur cheikh.

Le Cadi de la tribu de Yasser négocia pour tenter d'obtenir l'arrestation des meurtriers. Les médecins de Sana'a tentèrent une grève pour demander l'arrestation du tueur, grève qui s'interrompit dès que le gouvernement bloqua les salaires. Avec trois cents dollars de revenu mensuel, il était difficile de survivre longtemps, les réserves étaient maigres.

La police arrêta trois complices présumés de la tribu des tueurs, qu'elle enferma en tant qu'otages jusqu'au règlement hypothétique du problème. Mais le pouvoir central n'avait pas la capacité d'aller sur les terres des Al Maflahi pour y arrêter qui que ce soit. Les autorités décidèrent d'attendre, et comme rien ne se passait et qu'il fallait faire quelque chose pour calmer l'opinion publique de Sana'a, un jour de mai un chasseur Mig lâcha une bombe sur la maison du criminel. Celui-ci ne s'y trouvait pas. D'autres y étaient, en nombre, et qui moururent. Personne ne sut exactement qui. La situation perdura quelques semaines, puis disparurent la tente, la famille de Yasser, et le corps du grand-père. Chacun retourna à son *qat*, et Yasser à l'oubli. Quant aux trois otages détenus par la police nul ne sut jamais ce qu'ils devinrent.

Alors, inquiet de l'évolution de l'ambiance locale et de l'isolement de son ami dans l'Hôpital Islamique, Yacoub conseilla à Doc de s'armer.

Bohmische Waffenfabrik A.G. in Prag,
Modèle 27, calibre 7.65

Du fait de l'aggravation rapide des conditions de sécurité dans la ville, Max disposait maintenant en permanence de trois gardes du corps circulant dans deux véhicules ne se quittant jamais, l'un suivant l'autre au plus près. L'un des gardes, Ahmed, armé d'un pistolet de gros calibre, s'asseyait à côté du chauffeur, protégeant de son corps massif Max assis place arrière droite. Les deux autres gardes, armés de kalachnikovs occupaient la seconde Toyota. Celle-ci n'était jamais à plus de quelques mètres derrière celle de Max, même à grande vitesse, zigzagant de droite à gauche pour empêcher tout autre véhicule de s'intercaler.

Sitôt arrivés à destination les trois gardes du corps descendaient de voiture, scrutaient l'environnement, donnaient au chauffeur l'ordre de débloquer les portières, puis ouvraient eux-mêmes la porte du passager qu'ils escortaient alors jusqu'à sa destination finale.

C'était très contraignant. Cela interdisait tout contact rapproché avec les habitants et les commerçants qui savaient très bien qui étaient ces gaillards en complets sombres et chemises blanches, main droite à quelques centimètres de la ceinture. Tout sauf convivial. C'est pourquoi, sauf circonstance particulière, Doc avait toujours refusé une telle escorte, se contentant d'un relatif anonymat et de son sens de l'observation.

Cependant la situation locale s'aggravait. Après les attentats suicides, les kidnappings, les assassinats en tous genres, sa propre agression et la mort de Yasser, Doc savait bien qu'il lui fallait hausser sa garde. Pour l'instant il conduisait lui-

même lorsqu'Ali n'était pas de service, et outre la sensation de liberté, il avait ainsi plus de contact avec la population des rues. Mais cela devenait difficile et dangereux. Max avait promis un garde du corps, et Yacoub une arme à utiliser en cas de tentative de kidnapping.

Le téléphone sonnait, c'était Yacoub :

- Eh-eh t-tu cherches toujours ce dont on a parlé ?
- Bien sûr!
- Eh-be t-tu as les cheveux un peu longs en ce moment, eh t-tu vas chez le coiffeur ce soir, t-tu trouveras ce que t-tu cherches!
- OK, ce soir !

Il renonça à son projet de massage chinois, prit la *sittine*, puis la direction de Haddah. A hauteur du supermarché Al Jandoul, il tourna à droite. Quelques mètres et il gara le véhicule. La pluie commençait à tomber à grosses gouttes qui éclataient sur le pare-brise, écartant brusquement la poussière. La nuit tombait et les néons s'allumaient un à un, verts, roses, blancs, froids.

A travers la vitrine il vit Mohamad, le coiffeur, qui mâchait son *gat*. Debout, casquette de titi parisien sur le côté du crâne, mégot figé à la commissure des lèvres, le *gat* boursoflant la joue. Sa silhouette d'ancien des services spéciaux irakiens en imposait à tout le quartier. Il regardait une demi-finale Nantes-Paris-Saint-Germain sur un vieux téléviseur encrassé de poussière, fixé au mur. Il connaissait les noms de tous les joueurs et accompagnait les commentaires du journaliste de jurons arabes retentissants.

Son œil s'alluma en voyant Doc à travers la vitre crasseuse et il lui fit signe d'entrer. Il chassa d'un geste les nombreux voisins venus s'asseoir dans l'échoppe pour regarder le match. Il fit asseoir Doc sur un fauteuil rouge des années cinquante, lui entoura le cou d'un papier crépon blanc, secoua d'une serviette qui avait été blanche les cheveux des clients précédents, et la mit en place. La pièce empestait le tabac et l'eau de Cologne

éventée. Il humecta les cheveux avec l'eau d'un pulvérisateur à main et commença sa coupe aux ciseaux. Doc s'enfonça dans une douce léthargie. Les commentaires du match par le journaliste arabe, les parasites de la télévision, le bruit de la pluie contre la vitre, le son métallique du ciseau et le crissement des cheveux sous la lame créaient une ambiance curieusement apaisante.

Soudain la lumière s'éteignit. Mohamad insulta la terre entière, puis les employés du service de l'électricité qui ne savaient pas éviter les coupures en cas de pluie ou d'orage. Doc allait se lever et partir mais Mohamad l'encouragea à patienter. Il fouilla dans un tiroir où il rangeait ses instruments de coiffeur, en sortit une lampe frontale, en souffla la poussière, la fixa sur son front, et dans le faible faisceau de lumière continua son travail de coupe approximative.

Doc s'endormit un court moment. Une douleur vive et brève le réveilla, une brûlure à l'oreille. Mohamad épilait les lobes avec un fil de coton torsadé. Puis ce furent les joues. Enfin il figola en mettant au droit les sourcils d'un bon coup de ciseaux, recula un peu pour considérer son œuvre, hocha la tête d'un air satisfait, sortit un miroir pour montrer le résultat à son client, enleva la blouse de protection, épousseta un peu le cou, et tendit la main.

La récréation de Doc était terminée, il se leva, sortit de sa poche deux mille riyals et les donna à Mohamad qui parut satisfait. Au moment de raccompagner son client vers la porte, le coiffeur saisit le coude de Doc, et lui fit faire demi-tour vers le fond de la boutique. Il exhuma d'un tas de chiffons gras un pistolet noir portant des marques d'usure. Doc regarda l'inscription gravée au dos : Bohmische Waffenfabrik A.G. in Prag, modèle 27. C'était un calibre 7.65 avec six balles dans le chargeur et une boîte de vingt-cinq. Une petite arme, légère et précise. Doc vérifia le magasin, le percuteur, et enleva la sécurité. Il fixa l'arme dans sa ceinture, donna au coiffeur les

trois cent cinquante dollars convenus avec Yacoub, sortit rapidement, et démarra la Toyota.

Il prit la route de l'hôpital. En entrant, son attention fut attirée par les affiches placardées sur les murs du parking. C'était bien lui, Yasser, sur trois affiches. Sur la première, le visage du docteur, œil dur, moustache épaisse, trente-cinq ans environ, maître de lui, volontaire, une photo récente. Deuxième photo, plus ancienne, déjà un peu passée, Yasser en uniforme de médecin militaire, béret noir, regard ferme et direct, visage plus mince, traits moins nets. Troisième photo, un corps sur un lit d'hôpital, visage tuméfié, sonde trachéale, tuyauterie, perfusions, torse nu, électrodes en place sur le thorax. Du sang mal essuyé sur le torse et les draps. Photo prise quelques instants avant sa mort, et qui ornait maintenant les murs de l'hôpital et les vitres des voitures. Il respira un grand coup pour refouler une bouffée de haine, palpa la masse métallique à sa ceinture, et se dirigea vers son bureau.

Le Hammam des femmes sur la petite place Maydan Al-Qala

Fatima laissa sa voiture sur la petite place Maydan al Qala, dans le parking pavé gardé par deux adolescents en haillons. Pas un souffle de vent. Juste l'air sec qui coupait les lèvres. Et quelques nuages noirs au-dessus des murailles. Elle fit quelques pas en direction du hammam Al-Maydhan, où elle avait coutume de venir depuis quelques mois. C'était un des quatorze vieux hammams de Sana'a. Il datait du seizième siècle, du temps du sultan ottoman Hassan Basha. Un lieu d'hygiène, de détente, et de convivialité. D'autres hammams avaient été construits bien avant par les Perses venus aider les yéménites à se débarrasser des envahisseurs chrétiens éthiopiens. Les plus anciens dataient de plus longtemps encore, près de mille ans.

Les mères y accompagnaient leurs filles avant le mariage, tous les jours de la semaine précédant l'évènement, pour qu'elles soient encore plus belles. Fatima avait découvert cet endroit grâce à des amies yéménites. La jeune femme ne passait pas inaperçue dans la vieille ville, car elle y marchait seule ce qui était rarement le cas des autochtones, habituellement en petits groupes ou précédées par le *marham*. Son visage enchâssé dans le voile était maintenant offert aux regards de tous. Elle avait abandonné le *niqhab* et attirait le regard des hommes accroupis devant leurs échoppes qui la fixaient et parlaient d'elle avec une ostensible vulgarité. Digne et ignorant les remarques elle continuait son chemin.

Après quelques dizaines de mètres, un étroit passage s'ouvrait entre deux maisons, à peine visible pour qui ne le connaissait pas. Là, juste à côté de la mosquée Al-Maydan se trouvait le hammam reconnaissable à ses coupoles blanches.

L'odeur de feux de bois de chauffage avait été détrônée par d'affreuses émanations de fuel, mais on ne les percevait plus une fois à l'intérieur du bâtiment. A l'entrée du hammam elle acheta à un vendeur ambulancier un gant de toilette, un rectangle noir rêche, utile au gommage de la peau. Le vieux gardien la reconnut.

- *Salam aleiki*, tu es la bienvenue ya Fatima, c'est bien le jour où les femmes peuvent venir au hammam, tu peux entrer.

- *Alekum salam* vieux, je ne peux pas me tromper, aujourd'hui il n'y a pas d'hommes en peignoirs dans la rue devant ton hammam, c'est bien le bon jour !

Elle entra dans la pièce principale où quelques femmes en sandales, accompagnées de leurs jeunes enfants bavardaient en se déshabillant. Elle fit de même, et une fois nue cacha ses seins et son ventre sous un voile léger descendant jusqu'au haut des cuisses. Les autres femmes étaient vêtues de la sorte. Elle rangea ses vêtements sur une étagère, ainsi que son téléphone, prit son gant noir, échangea des paroles légères avec une vieille habitante du quartier qui l'avait reconnue, et se dirigea vers les pièces chaudes. L'intérieur du hammam était dallé de pierres basaltiques, sombres et noires. Les femmes étaient assises sur le sol ou sur de petits bancs de pierre. Elles parlaient à leurs enfants et à leurs voisines. D'autres donnaient le goûter à leur progéniture remuante.

Les salles successives, un véritable labyrinthe de pièces étroites, étaient de températures variables, allant du tiède au très chaud, permettant de bien transpirer avant de se laver. Les femmes se frottaient mutuellement longtemps, jusqu'à ce que la peau soit parfaitement lisse, prête à être lavée puis massée. Elle fit de même, puis après de longues minutes retrouva la vieille femme, et elles se frottèrent conjointement avec énergie, puis avec plus de douceur dès que la peau fut devenue sensible.

Elle passa alors dans la pièce la plus chaude et commença à se laver avec un lourd savon d'Alep qui sentait bon et fort l'olive et le laurier. Puis elle fit de même avec ses longs cheveux

défaits. Lorsque cela fut fait elle étala sur sa peau une boue des rives de la Mer Rouge. Puis elle s'assit par terre, mais ne put se détendre. Elle était trop crispée, trop bouleversée par les derniers évènements.

Qu'allaient-ils décider de faire maintenant ? Les yéménites allaient-ils les expulser ? Et en France, iraient-ils en prison ? Que deviendraient les enfants ?... Elle pria et remit son angoisse dans les mains d'Allah. Elle put alors oublier un peu ses soucis et s'évader dans ses rêveries.

Plus tard elle se leva, entra dans une pièce propice au rinçage, avec son lourd évier de pierre, et lentement versa sur son corps l'eau recueillie dans un petit bidon de fer blanc. Elle passa ensuite dans une pièce réservée au repos, centrée par un grand bassin et une fontaine de pierre grise. Elle s'y assit quelques minutes puis alla s'allonger sur les dalles sombres, au milieu des autres femmes. Elle resta là longtemps, à réfléchir ; les enfants, Samir, l'Islam, le djihad.

Puis elle se rhabilla, sortit, l'air pourtant tiède de la rue lui parut glacé après la chaleur étouffante du hammam. Elle s'enveloppa dans un châle lourd qu'elle serra étroitement autour d'elle et se dirigea vers la place où sa voiture était garée. Elle paya cent riyals aux adolescents qui en voulaient deux cents, démarra, et reprit la direction de Beit Bows.

C'était la première fois qu'elle sortait de chez elle depuis le retour de Samir, après que le médecin français l'ait déclaré guéri et l'ait autorisé à rentrer chez lui, avec la permission de Yacoub.

Samir, terrorisé, restait terré chez lui à Beit Bows.

Conférence dans le jardin du restaurant Syrien

Dans le jardin du restaurant Syrien, Amani s'était installée à une table isolée. Ses collègues allaient arriver. Elle avait demandé à ne pas être dérangée, arguant d'une réunion d'entreprise confidentielle à laquelle elle était invitée. Le serveur avait promis de ne pas installer de clients aux tables voisines. Elle essayait malgré son *niquhab* de manger des spaghettis. Vaste entreprise qui consistait d'une main à soulever le voile afin de dégager une ouverture suffisante pour introduire la fourchette, de l'autre à rassembler les longues pâtes en essayant de ne pas en perdre en route, tout cela en surveillant les sonneries des téléphones portables posés sur la table. Elle attendait deux personnes un peu en retard, et il n'était pas coutume d'attendre l'arrivée des autres convives pour attaquer les plats.

Enfin, une petite femme vêtue de noir, sans voile, aux yeux et au nez d'aigle, arriva et s'installa près d'elle, s'attirant dans un premier temps des regards farouches venus des *niquhabs* des tables voisines, du fait que ses cheveux n'étaient pas couverts. Une autre femme la suivait, en *abaya* et *niquhab*. Ghazaleh Hajian appela le serveur et commanda du *foul* et du *roubs*.

L'iranienne et ses amies avaient coutume de dîner ensemble au restaurant syrien, une fois par mois. Une branche de la société de Ghazaleh était spécialisée dans l'approvisionnement des compagnies employant des personnels sur des sites éloignés, pour tout ce qui concernait l'alimentation, les véhicules, les carburants. Mais elle organisait aussi la sécurité et bien d'autres choses encore. Récemment elle avait créé une société d'assistance médicale qu'elle comptait implanter chez les pétroliers. Elle avait engagé des médecins locaux. Le marché était prometteur mais elle débutait seulement dans cette branche d'activité. Elle avait ses bureaux dans la vieille ville, à Bab El Yémen.

Le plat principal terminé, les femmes furent invitées à changer de table pour le dessert, conformément à l'habitude locale. Il s'agissait de bananes à tremper dans du miel de jujubier sauvage, venu de l'Hadramaout. Ce miel au goût intense, légèrement fumé, était reconnaissable à son odeur forte de caramel.

Puis les serveurs apportèrent à chacune sa *chicha*, déjà bien chaude. Sur la corolle en fer ils placèrent le récipient en terre, le *hagar*, et sur celui-ci le tabac aux senteurs de fruits. Un employé posa un petit morceau de charbon de bois incandescent sur le tabac, et distribua des tuyaux chaussés d'un petit embout individuel en plastique. Bientôt le gargouillis des *chichas* se fit entendre tandis que l'air s'emplissait de senteurs de pomme, de raisin, de menthe, et de tabac. Plus loin un vieil homme fumait sa *mada'a*, une grande pipe à eau utilisant du tabac pur, sans fruits mélangés. Sa petite toux sèche interrompait périodiquement le gargouillis de la pipe.

Ghazaleh prenait la parole puis sa voix menaçante retombait, suivie de longs silences interrompus par les gargouillis. Le vieil homme était trop loin pour comprendre mais il se retourna pour lancer un regard lourd, car elle gênait sa méditation. Ghazaleh le fusilla du regard, et le vieil homme se retourna, toussa à nouveau et fit rageusement gargouiller sa pipe. Ghazaleh et ses invitées se levèrent et s'installèrent à une autre table, totalement isolée.

Le message apporté par l'iranienne était clair, les sociétés des infidèles qui se mettaient en travers de sa route devaient quitter la péninsule arabe. Les personnes ou les compagnies arabes coopérant avec ces compagnies étrangères devaient cesser leur coopération. Sinon leurs dirigeants ou leurs employés seraient punis. C'était là disait-elle le message adressé aux vrais croyants. Adressé par qui ? Personne ne posa la question. Les pipes à eau reprirent leurs glouglous.

Une inconnue voilée jusqu'aux yeux entra et après un bref coup d'œil à la salle se dirigea vers le groupe. Elle souleva son *nighab* pour boire, après que le serveur lui eut apporté un jus de citron. C'était une femme rondouillarde, jeune encore, joviale. Elle habitait le village de Beit Bows et s'appelait Mouna. Ghazaleh lui

présenta Amani qui ne dit pas un mot et nerveusement aspira puis recracha un nuage de fumée à l'odeur de pomme. Un silence s'installa, puis Ghazaleh Hajian reprit son monologue sur un ton plus discret.

Bientôt les convives se quittèrent en empruntant les taxis Raha. Amani était seule dans sa voiture. Malgré l'heure tardive elle décida d'appeler Doc.

- Doc c'est moi, c'est Amani,
- Que se passe-t-il ? Il est tard,
- Doc je veux te revoir ! J'ai à te parler...
- Passe chez moi maintenant !
- Non, ce n'est pas possible, je ne peux plus passer chez-toi, c'est dangereux pour moi, quelqu'un m'a vue. Vendredi, viens me rejoindre je serai à Beit Bows chez une amie,
- A Beit Bows ? Mais tout le monde me verra. Tu vas te faire lyncher !
- Non, viens comme un touriste, il y a toujours des groupes de visiteurs le vendredi, mélange-toi à eux, quelqu'un te fera signe, mon amie, elle te conduira,
- D'accord Amani, je ferai mon possible, je t'embrasse !
- Je t'embrasse Doc ! *Ma salama ! Leila saida !*

L'affaire de Shabwa et le talent d'Ashraf

Il était à peine sept heures du matin. Doc se réveilla en sueurs avec la migraine et réprima une brève nausée. C'était Ashraf qui appelait :

- Doc c'est grave ! Encore un attentat ! Un appel d'urgence de l'aérodrome de Shabwa ! C'est l'avion de la Spoil, une fusillade ! Il y a des morts et des blessés, je n'en sais pas plus, il faut y aller !

- Où est-ce arrivé ?

- Sur la piste d'atterrissage des pétroliers, près de Shabwa, dans le Hadramaout, une fusillade à l'arrivée de l'avion...

Doc regarda sa montre, dix minutes pour organiser, dix minutes pour obtenir les autorisations, une heure pour la mise en route du seul avion disponible, un Dash 6 non pressurisé, autant dire le calvaire, enfin une heure et demie de vol jusqu'au campement récemment ouvert en plein désert par la compagnie Spoil. Doc venait juste de leur envoyer une proposition de contrat d'assistance médicale pour cinq cents travailleurs supplémentaires et deux cliniques de terrain clés en mains vendues par Ashraf... La collaboration commençait plus tôt que prévu. Il versa de l'eau fraîche dans un verre et ajouta deux comprimés de paracétamol. Il eut un léger vertige en se levant.

En un peu plus de deux heures et demie l'équipe médicale pouvait être sur place. Il avala son thé brûlant et décrocha son téléphone... Il réveilla le docteur Nassim, qui était de garde cette nuit-là et n'avait pu aller dormir que très tard :

- Désolé Nassim ! Debout ! Départ dans une heure pour l'Hadramaout, fusillade, tu pars avec Ashraf,

- OK Doc !

- Tu t'arrêteras à l'Hôpital en allant à l'aéroport pour récupérer tous les sacs d'urgence disponibles, ils n'ont rien sur place. Et prends de l'eau pour boire en abondance, il fait plus de quarante-cinq degrés là-bas, cinquante sur le tarmac.

Une heure plus tard Nassim rejoignait Ashraf au pied du Dash 6 qui décollait immédiatement. Le voyage leur sembla long du fait des conditions de vol et des turbulences. Ils n'eurent pas le temps de s'abîmer dans la contemplation des montagnes, des oueds, puis des dunes. Pendant tout le vol ils préparèrent mentalement leur action au fur et à mesure des renseignements, rares, que Doc leur donnait par téléphone. L'attentat avait eu lieu à l'atterrissage de l'avion transportant les employés de la Spoil. Une brève fusillade, au moins six blessés couchés, au moins deux morts dont le terroriste. On en saurait plus là-bas, on verrait sur place. Nassim, chirurgien de formation, coordonnerait les évacuations avec Doc. Ashraf, urgentiste, serait au premier plan pour effectuer les gestes de sauvetage.

Bientôt la liaison avec Sana'a se dégradait. L'appareil n'était pas pressurisé. Les oreilles bouchées Nassim n'entendait plus le téléphone. Les turbulences étaient terribles, les trous d'air également. Ashraf fut pris de terribles nausées mais ne put vomir, il avait l'estomac vide. Enfin l'avion amorçait sa descente, sortait son train d'atterrissage, effectuait un dernier cercle, puis revenait vers la piste et se posait.

Le contraste avec la température des hauts plateaux fut brutal. Il faisait 45 degrés, le tarmac était brûlant et sentait le caoutchouc brûlé. L'air était comme soufflé, poussé par un immense sèche-cheveux. Pas un arbre, pas un nuage, juste un ciel pastel et liquide.

Ils virent d'abord des traces de sang sur le goudron. Un pick-up Land Rover s'éloignait avec quelques militaires à son bord et un corps étendu sur la plate-forme arrière, vêtu d'un uniforme. Une Toyota Prado arrivait avec des responsables de la Spoil pour les conduire quelques centaines de mètres plus

loin vers une petite baraque où les blessés avaient été transportés. Dès la porte franchie l'odeur les saisit, sang et excréments, chaleur intenable, et les mouches étaient déjà en action.

Le corps du mort était dans une cabane, près de la piste. Un coup d'œil rapide, Nassim vit la plaie du crâne, explosé. Il décida de se consacrer aux vivants.

Un garde en uniforme passait de blessé en blessé et humectait leurs lèvres avec un vieux chiffon imbibé d'une eau douteuse. L'employé de la piste d'atterrissage et trois autres hommes étaient assis sur un sac, immobiles et muets. Les blessés étaient allongés à même le sol et gémissaient. Des membres de la Spoil, en combinaison de travail, venaient d'arriver avec un infirmier yéménite sans aucun matériel qui allait de l'un à l'autre en murmurant quelques paroles apaisantes que les blessés ne pouvaient pas entendre.

Ashraf retrouva les vieux réflexes, ceux qu'il avait utilisés lorsqu'il servait dans l'Armée Syrienne. Triage selon l'urgence et les capacités de survie. Quatre blessés avaient des lésions impressionnantes mais sans grande gravité. Ashraf reconnut Qassim Madhaji, un pilote qui l'avait souvent transporté dans son Dash 6. Une longue éraflure lui barrait le front. Les yeux étaient couverts de sang mais n'étaient pas atteints. Il gémissait, une balle lui avait explosé la cheville gauche.

Le copilote, lui aussi yéménite, avait des plaies aux jambes, qui avaient beaucoup saigné, mais l'hémorragie s'était spontanément arrêtée. Le garde de sécurité Hashem Yousef gisait avec des fractures ouvertes d'un poignet et d'une cheville, il n'inquiétait pas trop non plus dans l'immédiat. Un autre garde avait aussi des plaies hémorragiques mais non fatales. Nassim avait ouvert ses sacs d'urgence et donnait à l'infirmier tout le nécessaire pour désinfecter, panser, immobiliser, ainsi que de puissants antibiotiques et des ampoules de morphine.

Par contre les trois autres blessés l'inquiétaient beaucoup plus. C'étaient trois ingénieurs pétroliers, deux américains et un britannique. Ashraf reconnu Steve Ranveer, la quarantaine, pâle comme un mort, à demi comateux. Une balle s'était logée dans le thorax, occasionnant une hémorragie interne massive, une autre lui avait broyé le bras. L'artère humérale s'était rétractée dans la plaie et l'hémorragie avait spontanément cessé. L'importance de la perte de sang expliquait la respiration rapide et superficielle. Il fallait le transfuser d'urgence.

Miguel Ruiz, la cinquantaine, gisait à ses côtés, cinq balles dans le corps. Quatre superficielles, dans les épaules et le bras droit. Lui aussi avait une balle dans la cage thoracique et sa respiration devenait de minute en minute plus difficile. L'hémorragie interne envahissait le thorax et comprimait les poumons. Il allait mourir d'asphyxie.

John Floyd, le plus âgé des trois, semblait inconscient, deux impacts dans le haut du thorax, et une clavicule fracassée. Nassim mit en place rapidement les cathéters intraveineux et perfusa les trois blessés avec du Ringer à gros débit. Ce serait toujours mieux en attendant la transfusion de sang. Il préleva des échantillons pour les groupages sanguins, et envoya une voiture à toute vitesse chercher du sang à l'Hôpital le plus proche. Il savait bien qu'il n'y avait pas de banque de sang dans la région mais le médecin de garde appellerait les voisins et les militaires du voisinage pour s'approvisionner en urgence grâce à leurs dons. Nassim avait dans ses sacs des kits de groupage rapides et tout le matériel nécessaire pour cela. Puis il commença l'enveloppement des membres blessés et des multiples plaies dans des pansements imbibés de Bétadine.

L'état de Miguel Ruiz s'aggravant, Ashraf mit un tube trachéal en place, et ventila avec son Ambu manuel. Il n'avait bien sûr pas assez d'oxygène pour tous les blessés graves. Cependant, mieux ventilé, puis transfusé, le patient s'améliora un peu. Pourtant, après quelques minutes d'amélioration il s'asphyxiait à nouveau. Sa respiration était incroyablement

rapide et superficielle, le pouls battait à toute allure. Ashraf se pencha à nouveau vers lui. Ce ne pouvait être que le sang accumulé dans le thorax, l'hémothorax avait dû augmenter et devenait suffocant. Il avait besoin d'un drain thoracique pour évacuer cette hémorragie interne.

Il s'agenouilla près du blessé, demanda à l'infirmier de soulever le bras et de dégager l'aisselle. La désinfection fut rapide, il repéra au doigt l'espace convenable entre les côtes, le quatrième à partir du haut. Pas le temps de faire d'anesthésie locale. Il enfonça une aiguille et aspira : du sang coulait facilement. Diagnostic confirmé ! Il incisa la peau sur un centimètre avec un scalpel, et enfonça le doigt jusqu'à buter. Il introduisit un drain dans le trou et sentit un petit ressaut indiquant qu'il avait pénétré la plèvre. Il orienta alors son drain en arrière et en bas pour chercher le sang et retira le mandrin. Le liquide coula alors à gros débit pendant quelques instants puis laissa place à un mince filet rouge. Il mit en place une valve et un simple sac à urines pour le collecter, car il n'avait rien d'autre. Quelques minutes plus tard la respiration reprenait un rythme plus raisonnable, le poumon était décomprimé. Puis il procéda de même avec Steve Ranveer.

Bientôt tous furent capables de supporter l'évacuation sur Sana'a par avion. Les blessés les plus graves furent installés dans le Dash qui décolla immédiatement avec les deux médecins à son bord. Les autres blessés seraient évacués par le vol suivant, accompagnés par l'infirmier.

Les conditions de vol furent délicates. A peine le décollage terminé l'avion entra dans une zone de fortes turbulences. Heureusement Ashraf avait tout organisé pour que les conséquences sur les blessés ne soient pas trop graves. Les drainages fonctionnaient, les blessés avaient été correctement arrimés sur les brancards fixés au plancher de l'avion. Les perfusions étaient solidement attachées à des crochets suspendus au plafond.

Le voyage se fit sans encombre. Les ambulances les attendaient à l'aéroport de Sana'a. Elles les conduisirent à l'Hôpital Islamique. A l'arrivée dans la cour des urgences, Ashraf toujours nauséeux reconnut la longue silhouette de Doc qui attendait avec anxiété, entouré des spécialistes de garde. Les blessés furent immédiatement opérés par les chirurgiens yéménites que Doc avait convoqués. Toutes les vies furent sauvées, mais avec de graves séquelles.

Ce fut John Floyd qui, lorsqu'il reprit complètement ses esprits, raconta ce qui s'était passé au petit matin sur le tarmac. Le Dash 6 de la Felixiya Airways avait décollé pour emmener les ingénieurs et leurs escortes sur le site de production situé en plein désert. L'avion venait de se poser lorsqu'avait retenti la première rafale de kalachnikov tirée par l'un des gardes de la piste d'aviation. Mais personne n'y prêta attention du fait du vacarme de l'atterrissage. Plus tard on saurait que cette rafale avait été tirée sur les pilotes, afin d'empêcher tout redécollage. Au même moment la porte de l'avion s'ouvrait. Le premier passager à descendre fut un ingénieur indien. La seconde rafale fut pour lui, il tomba mort, une balle dans le crâne. Curieusement les autres passagers descendirent aussi, bien qu'il y ait un corps étendu sur la piste. Ils n'eurent pas le temps de comprendre. Ils n'avaient rien entendu, la chaleur, la fatigue, le bruit des moteurs. Ils sortirent de l'avion et furent abattus tour à tour sans rien comprendre de la situation.

Le dernier à sortir fut John. Il vit les corps sur le tarmac et l'un des blessés, à genoux, mains sur la tête, implorant grâce, et encaissant une autre rafale. John sauta les marches, courut chercher un abri, ne vit que le tarmac et quelques mètres plus loin le sable. Il courut vers le sable et tenta de se coucher derrière une petite dune. Il eut le temps de voir un soldat contourner les corps et se diriger dans sa direction, la kalachnikov dirigée vers lui. Il ne pouvait plus rien faire, il allait mourir. Il pria, regardant l'assassin venir à lui. Alors il entendit une courte rafale et vit le soldat projeté en arrière et

tomber au sol sans vie. Le deuxième garde du tarmac venait enfin de comprendre et d'abattre son collègue. John fut atteint par la même rafale.

On ne sut jamais l'exacte vérité. Les journaux parleraient comme à l'accoutumée de folie soudaine. Doc apprendrait un peu plus tard que le supposé fou avait proféré quelques jours plus tôt des propos islamistes jugés dangereux, et que ses armes lui avaient été retirées. Un jour on apprendrait peut-être qui avait réarmé son bras, comment il avait retrouvé sa kalachnikov, comment il avait repris son poste au vu et au su de tous. Et qui avait payé pour cela.

CHAPITRE III

Un feu viendra du Yémen

L'affaire de Beit Bows

Le vendredi, jour de repos, un petit groupe d'expatriés de Toxen avait l'habitude de monter à Beit Boss faire son footing hebdomadaire. Ils commenceraient par quelques photos du village au tout petit matin, puis iraient courir pendant une bonne heure. Doc les accompagnerait. Il n'irait pas courir, il leur fausserait compagnie en prétextant une entorse ou un essoufflement soudain et retrouverait la poétesse. Le message d'Amani lui avait paru bizarre. Se rencontrer à Beit Bows, drôle d'idée... et qu'avait-elle à dire de si urgent ?

Il était dans la seconde voiture, commentant les récents évènements avec Edouard, un ingénieur de Toxen, un vieil ami, qui allait prendre sa retraite dans quelques semaines et quitter le Yémen. C'était un petit homme tout en rondeur, un français originaire du sud-ouest, à l'accent jovial, optimiste convaincu, d'une gentillesse à toute épreuve. Très tôt orphelin, il avait fait une première carrière militaire, puis avait voué sa vie à son entreprise. Edouard était ingénieur-réservoir, selon l'amusante appellation consacrée. Ce serait sa dernière balade à Beit Bows avant de rentrer en France. La matinée s'annonçait belle. Personne ne remarqua le chauffeur du deuxième véhicule, qui quelques secondes avant le départ, avait passé un bref coup de téléphone.

Après à peine deux kilomètres Doc reçut un appel d'Ashraf. Un malade urgent venait d'arriver. Les médecins yéménites réclamaient sa présence. C'était un expatrié. Une infection grave de la vésicule. Il fallait l'opérer. Impossible de joindre le chirurgien de garde. Il fallait qu'il vienne d'urgence régler ce problème. Sa simple présence suffirait à déclencher une coopération plus efficace. Il renonça à sa promenade et fit arrêter la voiture de Toxen au premier taxi rencontré. Il donna au chauffeur l'adresse de l'Hôpital Islamique, et commença à se

concentrer sur le cas du patient, réfléchissant aux diverses options thérapeutiques. Il regrettait sa matinée à Beit Bows. Il préviendrait Amani plus tard, si le problème perdurait et qu'il doive renoncer à sa rencontre avec la poétesse. Il redescendit vers la ville, perturbé par la personnalité complexe de la jeune femme, et par sa proposition.

Les Toyota continuèrent leur trajet sans lui et prirent la route en lacets qui permettait de monter au village en vingt minutes à partir des quartiers résidentiels de Sana'a. Au fur et à mesure de la montée la ville en contrebas offrait lacet après lacet un panorama impressionnant. Deux collines en forme de seins surnommées par tous ' les deux tétons ', barraient le regard. Protégée par ses mamelles la ville s'étalait, calme et silencieuse. La prière du matin, *fajr*, était terminée depuis longtemps. L'appel à la grande prière, *zhuhr* n'aurait pas lieu avant deux bonnes heures. La ville somnolait en ce vendredi matin, jour de repos et de prières. L'air était doux. Quelques chants d'oiseaux, peu de véhicules, la sérénité était absolue.

Les visiteurs occupaient deux voitures distantes l'une de l'autre de quelques dizaines de mètres. Les Toyota se garèrent à l'ombre d'un immense séquoia, près duquel des chèvres broutaient paresseusement. Personne. Le village était comme abandonné. Les rares habitants étaient partis à la ville en ce jour de piété et de visites familiales.

Le petit groupe descendit s'asseoir à l'ombre du séquoia, admirant les ruines des vieilles demeures dont ils étaient séparés par un petit vallon. La verdure de celui-ci n'était pas due à des cultures ou à des plantes sauvages, mais à la couleur verte de la couche rocheuse superficielle, riche en cuivre. L'ensemble évoquait une toile de maître des temps anciens.

Une Toyota Land cruiser couleur du désert arriva à faible allure et quatre hommes en descendirent. Ils ne perdirent pas de temps à admirer le paysage. L'un téléphona de son portable et les trois autres se dirigèrent en direction du groupe d'expatriés. Les arrivants portaient de belles tenues du dimanche, robe blanche, large ceinture brodée d'or, *cheich* plié en triangle sur les épaules,

téléphone à droite de la ceinture, pistolet à gauche, le dernier de la file avait sa kalachnikov en bandoulière. Comme des parents rendant une visite dominicale à leurs cousins du village voisin.

Certains des étrangers sortaient déjà leurs appareils photos. Soudain le chef de file, petit maigre au visage osseux et mal rasé se rua sur le photographe et lui arracha son appareil en hurlant. Au même moment les autres arrivants sortaient de leurs holters d'impressionnants pistolets. L'un des expatriés se leva un peu trop brutalement et la pointe d'une *jambia* sous le menton l'incita à se rasseoir. Une goutte de sang coula de l'éraflure de son cou, il n'osa plus bouger. Les visages étaient livides et l'immobilité totale. Ils avaient compris. Inutile de bouger. Ils étaient kidnappés.

Du bout du pistolet les ravisseurs leur montrèrent la direction: Beit Bows village. Les Toyota, elles, firent demi-tour et s'éloignèrent en direction du Sud pour brouiller les pistes. Personne n'imaginerait que des otages puissent être retenus si près de la ville. Quant au risque de délation ou de bavardage, le village était quasi-vidé, abandonné, pas de témoin. Il ne se remplirait qu'à la fin de la grande prière. Et les ravisseurs sauraient convaincre ceux des habitants qui, restés au village, auraient pu voir quelque chose.

Ils franchirent à pied le bas fond et montèrent un étroit sentier en direction de la maison la plus haute. Ils croisèrent une femme nommée Indi qui descendait chercher de l'eau au marigot, un récipient sur la tête. Elle fit demi-tour et suivit le groupe. Elle les invita à baisser la tête pour franchir une porte d'entrée basse et voûtée. Les prisonniers la suivirent dans un étroit escalier qui escaladait des murs en ruine. Ils étaient dans un état second. Ils débouchèrent après un long dédale dans une petite pièce au plafond bas, ouverte sur le précipice par une étroite fenêtre. Des barreaux auraient été inutiles, toute fuite était impossible. Une seule personne suffirait pour garder l'unique porte. Ils s'installèrent sur des coussins dressés le long des murs d'un pauvre *mafrage*.

Kidnappés ! Cela avait été si rapide et si simple. Qu'allait-il se passer maintenant ? L'incertitude les tenaillait. Assassinat ?

Rançon ? Séjour prolongé ? Coups ? Menaces ? Ils se regardaient, implorant une solution, n'osant plus se parler. La fenêtre crasseuse donnait sur le vide. Le gardien de l'unique porte, assis en tailleur, mâchait son *qat*, la kalachnikov posée sur les genoux.

Edouard, le doyen du groupe, réfléchissait en ingénieur. Il savait que ces dernières années près de deux cents étrangers avaient été kidnappés au Yémen, de toutes nationalités, et ils avaient tous été bien traités. La plupart avaient été libérés contre rançon ou en échange de services, sauf quelques-uns tués lors d'un l'assaut malencontreux donné par les forces gouvernementales qui s'étaient maladroitement immiscées dans la négociation. En ingénieur il se rassurait donc en pensant que ses chances de survie étaient de 99,5%... Par contre il s'inquiétait des auteurs et du motif du kidnapping... S'agissait-il d'islamistes inféodés à Al-Qaida ? Ou de plaignants espérant échanger leurs otages pour régler un vieux conflit de bornage, de tracé de route ou exigeant la libération de membres de la tribu emprisonnés par le gouvernement ? Et puis il y avait sa santé. Il n'avait pas pris ses médicaments. Combien de jours pourrait-il vivre sans son anticoagulant ? Quelques jours certainement, mais après ? Qu'advierait-il de lui s'il faisait une embolie, à cette altitude et sans possibilité de soins ? Les ravisseurs se laisseraient-ils amadouer ? Il ne le pensait pas.

Soudain la porte s'ouvrit et le chef des ravisseurs entra.

- Vous êtes mes invités. Vous serez bien traités mais n'essayez pas de vous enfuir, vous seriez rattrapés et battus. Demain vous serez conduits sur les terres de ma tribu. Si Dieu le veut vous serez vite libérés. Lequel d'entre vous est le médecin ?

Personne ne répondit. Il regarda les visages des hommes l'un après l'autre à quelques centimètres, examinant aussi la photo qu'il avait sortie de sa veste. Insatisfait il grogna puis sortit, et un bruit de dispute s'éleva bientôt. Les ravisseurs étaient furieux !

Une grosse femme entra, suivie de ses filles qu'elle présenta sous les noms d'Amira et de Nagwan, âgées d'environ huit et dix ans. Aucune d'entre elles n'était voilée. Elles appelèrent leur mère

du nom de Mouna. C'était elle la maîtresse de maison et Indi était sa servante. Leurs mains étaient chargées de victuailles.

Derrière Mouna se trouvait une autre femme entrée peu après. Elle était entièrement recouverte de son *abaya* et voilée d'un *niqhab*. Si un otage avait reconnu Ghazaleh Hajian, l'expression dont son regard était porteur aurait fait disparaître immédiatement toute lueur d'espoir.

Conférence dans le champ de qat du cousin de Yacoub

Yacoub fut interrompu au beau milieu de sa séance de *qat*. L'angoisse était palpable dans la voix de Max :

- Yacoub ! Sais-tu où est passé Doc ? Il ne répond plus au téléphone !

- Eh-eh ben il a failli être kidnappé en allant à Beit Bows, eh il était avec d'autres, les autres tous kidnappés...

Yacoub le rassura. Doc avait eu de la chance. Une urgence l'avait sauvé de l'enlèvement. Il était maintenant en sécurité au bloc opératoire, assistant à une intervention chirurgicale.

Yacoub avait été alerté de la disparition du groupe d'employés de Toxen par le service de sécurité de la compagnie pétrolière. Ils avaient probablement été enlevés avant d'arriver à Beit Bows, dans deux véhicules passés en trombe sans s'arrêter au check point sud de la ville. Les voitures avaient disparu en empruntant la route de Taez. L'armée allait faire des recherches dans les villages des tribus à problème entre Sana'a et Aden, et ce n'était pas ce qui manquait.

- On doit se voir d'urgence Max...

- Tout de suite Yacoub, mais on ne se verra pas dans ton bureau, et pas à l'ambassade, j'ai la certitude que ça fuit chez moi. Et peut-être chez toi aussi...

Max venait de se souvenir des propos de son ami. Et c'était dans son bureau que la conversation avait eu lieu. Doc lui avait parlé de son projet de promenade. Et d'Amani. Le policier se méfiait de tout ce qui était inhabituel. Et l'attitude de cette femme l'était. Doc avait échappé par hasard à un kidnapping alors qu'il courait la rencontrer... Qui était exactement cette

femme ? Quel rôle jouait-elle dans cette histoire ? Il lui fallait revoir Doc et faire le point.

- Max, rendez-vous eh-eh à cinq heures eh au village près de Dar Hajja, eh en sortant y a à droite un champ de *qat*. Il est eh à ma famille. On se t-trouve là-bas ? On pourra parler sans risque. Je préviens Doc !

- OK Yacoub, j'y serai,

Max se rendit à Dar Hajja. Le champ de *qat* du cousin était bordé d'un haut mur. Assis sur celui-ci le gardien armé de sa kalachnikov guettait tout mouvement insolite. Il aurait été impossible de cueillir quelques feuilles en passant et de les goûter, la tentative se serait soldée par un tir sans sommation.

Doc était arrivé peu avant et descendait du 4x4. Les deux hommes entrèrent dans le champ de *qat* par une brèche du mur, le nez à hauteur des sandales du gardien et de sa kalache. La plantation ressemblait à celle d'un pépiniériste qui n'aurait cultivé que du laurier.

Le ciel était bleu pur, pas un souffle de vent. La luminosité était absolue et Max clignait des yeux. Doc entendit d'abord un bruit léger, comme un frottement, produit par le sable jeté par des enfants sur les arbres, à intervalles réguliers, pour faire fuir les prédateurs et autres parasites. Cela lui rappelait le bruit des graines qui retombaient dans le tamis que l'on utilisait autrefois pour trier les grains dans la ferme familiale. Cela permettait au producteur de *qat* de limiter l'utilisation de pesticides, et de démontrer aux acheteurs, grâce aux quelques grains de sable retenus (ou ajoutés) dans les bottes de feuilles, le caractère ' biologique ' de sa production.

Doc était déstabilisé. Il raconta son voyage raté à Beit Bows. Il réalisait maintenant ce à quoi il venait d'échapper. Le sort d'Edouard et des autres otages le rongait et il se savait lui-même vulnérable.

La pompe à moteur Diesel éructait une fumée noire qui empestait l'atmosphère. Son martèlement continu empêchait toute conversation. Le pompage de l'eau pour le *qat* contribuait

à la désertification rapide du pays, au détriment des cultures et notamment du café Mokha. Sept ans étaient nécessaires pour que l'arbre à *qat* arrive à maturité. Selon les années l'arbuste produirait ensuite jusqu'à quatre récoltes l'an, assurant un revenu confortable au propriétaire.

Le gardien descendit de son mur, grimpa sur un vieux bidon, et cueillit les toutes petites feuilles du sommet de l'arbre, les meilleures et les plus chères, les mit dans une poche en plastique et les leur donna. Cadeau de roi. Puis il coupa quelques basses branches, les lia en fagot, et les jeta vers le chauffeur, comme provision pour la route. Plus loin attendaient les pick-up de revendeurs.

Yacoub était là, goûtant et comparant les jeunes feuilles. Doc et Max le saluèrent et commencèrent la dégustation. Impossible d'y échapper. Les revendeurs allaient goûter quelques feuilles, puis briser les tiges pour apprécier leur degré de fraîcheur et d'humidité, et choisir les plus adaptées aux moyens financiers des clients. Il leur faudrait plus d'une heure pour goûter, sentir, comparer et se décider. Ils reprendraient bientôt la route de Sana'a, non sans devoir à chaque check point s'acquitter des taxes et bakchichs nécessaires au passage de la marchandise. Ils revendraient alors les branches et les feuilles à des commerçants spécialisés.

Yacoub s'approcha, cracha quelques débris végétaux et dit:
- Doc, j'ai une information, t-tu sais je peux pas savoir si c'est sérieux, mais quelqu'un m'a dit de venir *qater* chez Cheikh Mansour, Barberousse, que si le *qat* est bon peut-être on saura quelque chose, que quelqu'un doit venir, que t-toi aussi t-tu dois être là, que t-tu recevras un message et que les otages risquent de mourir très vite si tu ne viens pas.

Doc ne répondit pas, inquiet de la suite. Max, lui, était perplexe. Il n'accordait aucune confiance à cette proposition de rendez-vous. Doc le sentit pessimiste, fatigué, défaitiste. C'était Max, un jour enthousiaste, le lendemain découragé. Le Yémen l'usait.

- Personne ne viendra à ton rendez-vous Yacoub. Les yéménites ne donnent jamais de rendez-vous et ne les honorent jamais. D'ailleurs la notion de rendez-vous n'existe pas. S'ils veulent quelque chose, ils le prennent, c'est immédiat. S'ils ne peuvent pas l'avoir tout de suite c'est pareil, ils passent à autre chose, tant pis pour la perte. Alors oublie! Ça sent la fumée, il ne viendra pas ton type, un piège!

Une fois débarrassé de sa tirade Max fonça vers son véhicule. Il était d'avis de cesser les initiatives personnelles et de s'en remettre aux services officiels. Yacoub monta en silence, la joue gonflée de *qat*, embarrassé. Mais Doc avait pris sa décision, il irait *qater* chez Barberousse, c'était sa seule piste pour retrouver Edouard et les otages. A cette heure-ci, et il ne l'oublierait jamais, il aurait dû se trouver parmi eux. Doc ne négocia pas et acheta quelques bottes du plus beau *qat*.

Séance de qat chez Cheikh Mansour

La séance eut lieu dans le *mafrage*, chez Cheikh Mansour, juste après *asr*, la prière de l'après-midi. La rencontre durerait jusqu'après la tombée de la nuit. Les hommes *qateraient* entre eux, les femmes entre elles. La séparation des sexes était totale dans ce milieu obscurantiste.

Les cheikhs, les chefs de famille, les hommes adultes, après avoir laissé leurs sandales devant le pas de la porte, s'installèrent en tailleurs sur les lourds coussins, le coude gauche posé sur un reposoir, dit *madka*, dans la position idéale du mâcheur de *qat*. Chacun avait une bouteille d'eau ou de sucrerie posée au sol près de lui, car le *qat* est amer, alors il fallait s'humecter la bouche fréquemment et cracher le jus en longs jets verts dans de vieilles boîtes de conserve. Beaucoup fumaient, associant le goût du tabac à celui du *qat* pour en diminuer l'amertume. S'il était amer au début, il serait meilleur à la fin. Certains téléphonaient tout en mâchant. Les problèmes de la vie quotidienne, des familles, des tribus, voire de la conduite de l'état se réglaient en *qatant*. Sinon ils se régleraient à la kalachnikov.

Doc fit un rapide tour d'horizon et ne vit aucun comportement inhabituel. Il regrettait déjà de ne pas avoir écouté le conseil du commissaire et de s'être laissé aller à un espoir inconsidéré. Il palpa son aisselle et fut rassuré par la présence froide de l'arme chargée. L'épaisseur de la fumée de cigarette commençait à assombrir la pièce. Il vit de l'autre côté de la pièce Yacoub effondré sur les coussins. Nul n'aurait pu dire si le Commandant dormait, méditait, ou simulait le repos. La hauteur du tas de branches entre ses pieds en disait long sur la quantité de *qat* consommée. Ce soir, en cas de pépin, il ne

faudrait pas trop compter sur lui. Un peu plus loin l'archéologue Didier Rampal somnolait. Que diable faisait-il ici, que venait-il négocier ?

Doc enleva ses chaussures, et entra lentement dans le *mafrage*. Il salua un par un les convives d'un '*al salam aleikum*', effleurant brièvement sa poitrine de la main droite. Il chercha une place libre entre deux mâcheurs.

L'hôte, selon la coutume, occupait la place la plus éloignée de la porte, à l'écart du moindre courant d'air qui aurait pu perturber sa méditation. Cheikh Mansour se leva pour lui offrir une bouteille de sucrerie locale. Son visage était dur et tendu, sa barbe rousse flamboyait, pas un mot ne sortait de sa bouche, sa concentration était extrême, ses yeux transperçant les âmes. Cet homme connaissait probablement tout de lui et savait pourquoi on l'avait invité. Doc sentit un long frisson courir son échine.

Peu après, son voisin de *mafrage* lui tendit une branche de *qat* en cadeau de bienvenue :

- *Raz inta ?* tu broutes ?
- *Haywa, chouia bas*, oui, un peu seulement...

Il fut gratifié par son voisin d'un sourire de connaisseur. Les dents étaient teintées, si jaunes qu'elles en étaient presque rouges, avec toutes les nuances de l'ambre. La boule de *qat*, coincée dans la joue, se devinait sous la forme d'une purée couleur de bile d'où suintait un jus verdâtre qui perlait à la commissure des lèvres.

Il prit la branche premier choix que son voisin lui avait donnée. Les petites feuilles fragiles et grasses pouvaient ressembler à de jeunes pousses de laurier. Il prit bien soin de reproduire les gestes de ses voisins, le mouvement ressemblant à celui, élancé et précis, du poignet d'une harpiste. Il prit la tige fragile entre le pouce et l'index, et après l'avoir brisée, la regarda de près, comme pour voir à travers, prenant l'air satisfait du connaisseur. De l'autre main il caressa et déplia les feuilles légères. Puis une à une il les envoya rejoindre la masse

en formation entre sa joue et sa mâchoire. Il cassa quelques tiges plus grosses et colmata et renforça ainsi la boule d'herbe et de jus. Il prit une autre feuille, puis une autre, une autre encore, jusqu'à constituer lui aussi une tuméfaction jugale à rendre jaloux un trompettiste de jazz. Minute après minute la masse de *qat* retenue dans sa joue allait enfler, donnant à la mâchoire l'aspect d'un volumineux abcès dentaire.

La conversation allait bon train mais les mots devenaient de plus en plus difficiles à former au fur et à mesure que le volume de la boule augmentait et que la phonation devenait périlleuse. Il évita de mâcher tout de suite et ne commença qu'une fois le conglomérat de feuilles bien compacté. Les premiers effets furent lents. Il se détendit dans les coussins, tous ses muscles en apparence relâchés, mais il força son esprit à la vigilance absolue et continua à surveiller les convives l'un après l'autre.

Ses voisins lui proposèrent de goûter leurs propres rations, transportées dans de petits sacs en plastique accrochés à leur *jambia*. Il refusa, se méfiant des effets imprévus des mélanges de *qat* de provenances différentes. Les interférences entre les différentes variétés pouvaient générer de sérieux malaises, comme les effets secondaires d'associations médicamenteuses. Sans compter les effets des pesticides largement utilisés lors de la croissance de la plante.

Les débris de *qat*, tiges, branches, feuilles non consommables, s'accumulaient au sol, et bientôt un vrai tapis végétal le recouvrirait entièrement. Seul le *baladi*, le meilleur *qat*, ne faisait pas de déchets et se broutait en entier, feuilles, tiges, et branches incluses.

L'atmosphère était idéale pour *qater*. Le temps était morose, le ciel gris et bas, la luminosité faible. Un joueur de *oud* entra, très jeune, à peine vingt ans, s'assit dans le *mafrage* et sortit son instrument enveloppé d'un vieux *mawass*. Son compère, très jeune également, installa sa *darbouka* sous son bras gauche et commença du bout des doigts à en flatter la peau tendue. Les deux jeunes gens se regardèrent, et bientôt une

vieille et douce chanson de Fouad El Kibsi envahit la pièce. Le son rude et grave des cordes du *oud* accompagna la voix forte, pleine, et rauque, du chanteur. La percussion des doigts sur la *darbouka* se faisait plus discrète. Comme à l'accoutumée le *oud* et la *darbouka*, après un long *takassim*, allaient souligner les fins des phrases du chanteur et amorcer les changements d'accord, soutenant et enveloppant la voix.

Doc aimait cette musique. Il mâcha son *qat*, porta la bouteille à sa bouche, n'avalait pas l'eau, mais se leva pour aller la cracher, puis reprit sa place dans les coussins.

Soudain, l'archéologue se leva et prit la parole. La statue rachetée par Doc aux pillards de l'Hadramaout avait parlé. Le Louvre venait de transmettre les informations, c'était Hawtar'Athar, fils de Radaw'il. Après des siècles d'oubli sous les sables et les cailloux du désert, un noble habitant de la ville de Nashqum, une cité sabéenne du 6^{ème} siècle avant notre ère, allait faire parler de lui lors d'une séance de *qat*.

Doc buvait les commentaires de Didier Rampal. L'archéologue priait maintenant les convives de le prévenir de toute rumeur de découverte. Il était persuadé que le désert de l'Hadramaout recélait d'autres pièces de cette époque, et était ouvert à toute proposition. Doc se dit que, vu la composition de l'assemblée, la plupart des pillards de tombes du Yémen seraient au courant dès demain matin, ce qui était le but.

C'est à ce moment qu'un homme jeune, la trentaine, s'approcha de lui, et s'installa sur le coussin vacant, à sa gauche. Doc sentit un signal de danger, glissa sa main au contact du 7.65, et se rassembla, prêt à bondir. Il tourna très lentement la tête et détailla le nouveau venu : il était maigre, avec un long visage sombre, un turban noué à la mode afghane, une moustache et une barbe de Prophète et une ébauche de sourire glacé. Doc reconnu l'un des visages des photos de Max, Karim Al Raimi. Très lentement l'homme se pencha sur son épaule et murmura en arabe :

- Tu veux les revoir ?

- De qui tu parles ?
- Tes amis tu veux les revoir ?
- Pourquoi ? Tu sais quelque chose ?
- Pour chacun, un Land Cruiser, plus cinq kalaches, plus cent mille dollars. Et toi tu quittes le Yémen après-demain !
- Vas te faire foutre crapule.
- Le double en dollars pour chacun, *kafir*, et tu feras toi-même la livraison au lieu que je t'indiquerai !
- Où sont-ils ?
- Tu payes les Land Cruiser, les kalaches, et la moitié des dollars, puis je te conduis vers eux. Dieu est grand, il te permettra de les retrouver.

Doc enfourna de rage la moitié de sa botte de *qat*, se tourna vers son voisin de droite, ignorant ostensiblement le simili Prophète, et ne répondit pas.

Karim Al-Raimi écumait. Il cracha son *qat* dans une vieille boîte de fer blanc, griffonna un numéro de téléphone sur un bout de papier, le laissa tomber sur les genoux de Doc, et lui dit à l'oreille :

- Tu as un seul jour ! Sinon le jour suivant sera le dernier pour toi et pour les étrangers !

Puis il se leva brusquement et quitta la salle sans un mot à quiconque. Doc se détendit. Il ne risquait rien ce soir. On attendrait sa réponse définitive. On voulait sa peau, mais pas ici et pas tout de suite.

La somnolence des mâcheurs de *qat* s'estompait pour laisser place à une douce et légère euphorie. Les voisins de Doc, plus avancés en besogne, associaient déjà euphorie et logorrhée. C'était le moment où les langues se déliaient et où tous les sujets pouvaient être abordés, quels qu'ils soient, même ceux que personne n'aurait osé effleurer en temps normal. Toutes les négociations, les conflits, les vieilles rancœurs, tout pouvait maintenant se discuter, et éventuellement se résoudre. Déjà chacun parlait d'un ton plein d'autorité. Après quelques temps viendrait l'heure dite 'de Salomon' où chacun

s'enfermerait dans ses pensées et sa méditation. Les yéménites s'amusaient ainsi à décrire les différents stades du mâchage du *qat*. Le mâcheur est un oiseau volubile, qui devient un lion sûr de lui et dominateur, puis un âne, au réveil, lorsque les effets de la drogue ont disparu et que réapparaît le désenchantement de la vie quotidienne et la misère.

Doc, lui, s'arrêterait là. Il avait besoin de conserver toutes ses facultés. De plus il avait en horreur la perte d'appétit et l'insomnie qui s'ensuivraient s'il dépassait cette limite. Pour l'instant il se sentait mieux. Il avait un contact. Les otages étaient probablement vivants. Il avait quelques heures devant lui.

Il se leva et alla s'installer près de Yacoub. Le Commandant avait l'air totalement abruti. Doc lui secoua le bras :

- Yacoub, bon Dieu, réveille-toi, tu n'as pas vu, le contact était là, c'est un des types des photos de Max !

Yacoub releva avec peine une paupière soudée sur un œil éteint.

- Eh...eh... be j'ai tout vu Doc, c'est lui Karim Al Raimi, c'est bon, je l'ai fait suivre, eh...eh... il ne fera plus un pas t-tout seul, *mafich mouchkila*, y a pas de problème !... mâche avec moi ! Doc récupéra ses chaussures, en vrac parmi des dizaines d'autres dans un coin de l'entrée. Il jeta un œil en arrière et vit Yacoub entamer une seconde botte de *qat*. Il sortit seul en maugréant, la main au contact du pistolet.

Mais Yacoub avait tout prévu. On saurait où étaient les otages en suivant Karim Al-Raimi. Mais on ne pourrait ni le tuer ni même l'arrêter sans l'accord de son cheikh sinon ce serait une guerre tribale de plus ! Il faudrait négocier avec sa tribu d'abord. Et Yacoub savait à qui s'adresser...

Il irait voir Cheikh Moudjahid pour négocier le sort du terroriste, il savait où le trouver. Ashraf l'accompagnerait. Le médecin syrien avait rendu service au Cheikh dans le passé. Quelques années plutôt Ashraf avait opéré en urgence la fille du Cheikh d'une appendicite aigue. Cela s'était déroulé dans un

village éloigné, et sans possibilité de transporter l'enfant en raison des crues. Ashraf avait utilisé le peu de matériel de l'hôpital local et sauvé l'enfant. Depuis ce jour-là, le portrait du médecin syrien trônait au-dessus de la porte du salon du vieux Cheikh.

Cela devrait faciliter les choses pour négocier le sort d'Al-Raimi.

Cheikh Moudjahid, Abou Leila, et les outardes

Le paysage était de terre rouge, latérite semée de touffes d'herbe rase et rare et de quelques épineux. Un vaste plateau avait succédé aux montagnes, pâle masse grisâtre à l'horizon. Les domestiques avaient dressé les tentes carrées, blanches, aux toits pointus, dans lesquelles on pouvait aisément se tenir debout. A l'intérieur, des tapis directement posés sur la terre caillouteuse, et de gros fauteuils en velours fleuri à larges accoudoirs, made in China. L'air était léger, sec, comme absent.

Les cheikhs en robes blanches et cheikhs à damiers avaient revêtu de lourdes vestes de toile épaisse, couleur de terre. Les seigneurs prenaient des mines de paysans. Un vieux tronc mort se consumait au sol, et avait permis de chauffer le café fort du matin. Les faucons trônaient, chacun sur son coussin au sommet d'un piquet planté au sol, la patte attachée à une chaîne.

Cheikh Moudjahid portait fièrement ses soixante-quinze ans. Sa tête était ceinte d'un turban blanc à bandeau brodé de brun et d'ocre. Il avait d'immenses yeux bleus clairs soulignés par des lunettes cerclées d'or. Le visage majestueux exprimait la bonté et la sérénité. Le sourire dévoilait des dents de jeune homme dont Yacoub demanderait un jour maladroitement si elles venaient de Chine ou d'Europe.

Le vieux cheikh fit approcher Ashraf et Yacoub, et leur présenta son meilleur faucon, aveuglé par un capuchon de cuir :

- Abou Leila, c'est son nom et c'est leur nom, à tous mes faucons. Bientôt la saison de la chasse se terminera, je les enverrai à Abu Dhabi, à la clinique des oiseaux. On les nourrira et les soignera jusqu'à ce que les fatigues de la chasse aient disparu, puis je leur rendrai leur liberté. Tu as beaucoup de chance Yacoub, tu vas voir ce que peu voient. Tu dois cela à ton père et à ton oncle qui ont débarrassé le pays d'un tyran, et

aussi à Ashraf, Dieu soit loué il a sauvé ma fille. Dieu le bénisse!

Les cheikhs prirent le chemin du bled. Chacun dans son 4x4, toit ouvert, accompagné de son chauffeur et d'un domestique, un faucon sur le bras.

Cheikh Moudjahid, assis à la place du passager avant, se tenait d'une main à la poignée de sécurité, car la vitesse et la piste non damée secouaient le véhicule et ses passagers. De l'autre main il tentait de stabiliser devant ses yeux de puissantes jumelles. Derrière, Yacoub et Ashraf encaissaient les cahots tant bien que mal. Ashraf suait à grosses gouttes, Yacoub, impassible, mâchouillait sa boule de *qat* d'un air absent, cherchant vaguement sa bouteille d'eau renversée par les bonds du véhicule.

Les outardes s'étaient dispersées dans les courtes herbes, solitaires, ou par deux ou trois plus rarement. Leur long col vertical et leur bec se voyaient cependant de loin lorsque l'oiseau avançait au ras des touffes d'herbe maigre.

Le véhicule s'immobilisa sur l'ordre du cheikh. Le seigneur se leva, sortit la tête par le toit ouvrant, et l'on vit apparaître son bras porteur de l'oiseau. L'animal s'agrippa au coussin qui entourait le bras du chasseur. Cheikh Moudjahid enleva le capuchon qui l'aveuglait et lança l'animal vers le ciel, décrivant un grand arc de cercle. L'oiseau s'envola très haut, prenant son axe sur le vent puis ne changeant plus de direction jusqu'à plusieurs centaines de mètres d'altitude. Il commença alors à décrire de larges cercles. Dès que la proie fut aperçue les cercles se rétrécirent et l'altitude de vol diminua. L'outarde sentit le danger mais quand le faucon fut à sa verticale elle n'essaya pas de s'enfuir. Elle faisait des petits sauts, quelques pas à gauche, puis quelques pas à droite, sans grande utilité. Le faucon subitement replia ses ailes, fondit comme un boulet, percuta sa proie et décocha coups de becs et de griffes. L'outarde trébuchait puis se relevait. Le faucon chuta encore et encore, assommant sa proie, puis se posa une dernière fois sur l'oiseau

vaincu, lui arrachant quelques dernières plumes. L'outarde ne bougeait plus.

Le véhicule s'approcha. Le domestique empêcha le faucon de dépecer sa victime, l'éloigna et le récompensa de longs filets de viande tranchée qu'il avait dans une besace. Le cheikh prit la tête de l'oiseau mourant dans sa main, et de l'autre fit jaillir avec sa *jambia* un jet de sang vite épuisé.

Le véhicule reprit sa route, et avant d'arriver à la montagne le cheikh lança son faucon à nouveau. Deux outardes volaient, leurs ailes déployées en Z. Le faucon monta à la verticale, fit quelques cercles très haut, puis se laissa tomber comme un poids mort, percuta sa proie du bec et des griffes et fit voler un nuage de plumes, comme l'aurait fait une volée de plombs de chasse. Les deux oiseaux agrippés en plein vol tombèrent ensemble, accrochés l'un à l'autre. Le faucon ralentit sa chute lors des derniers mètres en déployant ses ailes. Puis il s'acharna quelques instants sur sa proie au sol avant que le domestique n'intervienne.

La journée fut fructueuse en outardes mais les chasseurs ne rencontrèrent pas la gazelle du désert, tant espérée, le gibier de roi. Le soir tombant ils se dirigèrent vers le campement. Celui-ci était visible de loin. Les domestiques avaient sorti les tapis et les fauteuils, disposés en ligne devant le feu de bois d'eucalyptus et d'épineux secs, qui craquait. La scène était éclairée par des lampes à pétrole. Les cheikhs s'installèrent pour la soirée et le repas frugal. Les yeux étaient rouges de fatigue, d'air sec et de poussière, mais lançaient des éclairs de bonheur et de fierté. La chasse avait été fructueuse. Les rituels avaient été respectés. Les faucons étaient bien dressés. Ils avaient été lancés par la main de leurs maîtres et leurs avaient bien obéi. Surtout ils n'avaient pas mangé leurs proies. Celles-ci étaient mortes égorgées. Le gibier était donc licite selon le Livre. Rien n'avait offensé Allah !

Le silence se fit, dans le craquement rare des épines sèches. Puis Yacoub et Cheikh Moudjahid arrivèrent en se tenant par la

main, doigts enlacés et prirent place pour le festin. Yacoub attaqua sans détour :

- Cheikh Moudjahid, t-tu sais que des étrangers ont été enlevés,

- Je sais cela mon frère.

- Eh-eh c'est pour eux que je suis venu t-te voir. Je savais où te trouver aujourd'hui. eh je suis venu pour eux, et pour aider eh-eh le médecin français de l'hôpital, eh-eh il fait beaucoup de choses pour nos frères, et ee-he c'est mon ami.

- J'ai entendu parler de ce *kafir*. Mais qui sont ces otages, et qui avaient-ils offensé ? Toi Ashraf, parle !

Ashraf toussota et prit la parole,

- Ils ne sont coupables de rien, Cheikh Moudjahid, c'est lui le français qui était visé. C'est mon patron. C'est sûrement une histoire d'argent, des affaires, le français veut signer des contrats pour des soins médicaux. Rien à voir avec l'honneur ou avec l'Islam. Cela gêne une compagnie locale qui veut la place et l'argent mais qui n'a aucune chance de l'emporter, sauf s'ils font fuir ou s'ils tuent l'adversaire.

Yacoub approuva d'un long :

- Eheheh oui c'est ça ! C'est ça !

- Donc ils commencent par intimider tout le monde. Le français, et ses clients. Ils essaient de stopper leurs négociations en tuant au hasard, avec l'aide de quelques terroristes, les personnels des compagnies qui se tournent vers lui. A Beit Bows, c'est probablement lui qu'ils voulaient enlever. C'est par hasard qu'il a échappé aux kidnappeurs.

Yacoub hochait la tête avec conviction et approuva en triturant les doigts du vieux cheikh :

- C'est aussi ce que dit le souk !

- Le gouvernement va les retrouver et négocier la libération des otages, on donnera de l'argent, des armes, et des voitures, et ils les relâcheront, cela se termine toujours comme ça.

- Nous n'avons pas le t-temps, Cheikh Moudjahid, l'un des otages est vieux et malade, s'il meurt eh-eh le déshonneur sera

sur la tribu qui a fait cela, sur ses alliés, et sur le Yémen. Et puis il faut eh trouver la tête, sinon les meurtres continueront, l'exploitation du pétrole sera retardée, eh l'argent cessera de couler.

Cheich Moudjahid réfléchit un long moment en se caressant la moustache puis se tourna vers Yacoub :

- Tu sais Yacoub, ce n'est pas ma tribu qui a fait ça ! Je n'ai rien à voir là-dedans, je ne peux rien faire.

- Je sais, Cheikh Moudjahid, ce n'est pas votre tribu, mais c'est une tribu alliée de la vôtre, et qui a des dettes envers vous. Les voitures qui ont permis de faire le coup, ont été retrouvées près d'Ibb. Dedans les ravisseurs ont oublié des objets, une *jambia*. Pas n'importe quelle *jambia*, elle a permis d'identifier la tribu et la famille. Eh-eh nous savons quelle famille a fait le coup. Le déshonneur vous atteindra !

- De quelle tribu s'agit-il Yacoub ?

Yacoub se pencha et murmura le nom dans l'oreille du vieux cheikh, qui pâlit.

- Cette tribu m'a volé des hectares de terre, ils ne payent pas leurs dettes, ils refusent de donner leurs filles en mariage aux hommes de nos familles. Alliés, autrefois oui mais plus maintenant ! C'est fini, et depuis longtemps !

Yacoub voyait une éclaircie possible dans le ciel lourd. Il tenta de pousser son avantage :

- Cheikh Moudjahid, eh-eh si vous m'aidez, eh vous pourrez montrer votre puissance à vos sujets et aux autres cheikhs.

- Tu sais Yacoub, nous venons du désert, et nous sommes loin des mauvaises habitudes qui contaminent le cœur des citadins. Nous vivons en paix. Pourquoi veux-tu me mêler à cela ?

- Le gouvernement saura s'en souvenir. Et les pétroliers aussi... dit Ashraf,

... Alors, après un silence...

- Bon, Yacoub, *habibi*, mon cœur, combien il accepterait de payer ton Docteur pour revoir ses amis ?

- Cheikh Moudjahid, pourquoi payer ? Au nom de Dieu, il mérite que t-tu l'aides.

- Alors Yacoub attrape ces chiens et tue-les !

Cheikh Moudjahid lâcha les deux derniers mots comme deux balles de kalachnikov, se leva, et sans saluer partit rejoindre ses autres invités.

Yacoub le suivit de loin, l'affaire était faite, Cheikh Moudjahid avait donné son accord. On pouvait maintenant courir le risque de tuer les preneurs d'otages sans déclencher la foudre. L'opinion de ses chefs et du ministère ne lui importait plus. Il fit signe à Ashraf. Les deux hommes reprirent la route de Sana'a et Yacoub expliqua les plans possibles. Ashraf frissonna d'effroi en l'écoutant.

La Coumadine d'Ahmed

- Docteur nous avons besoin de ton concours.
C'était le Premier Secrétaire de l'Ambassade.
- Héée ?
- Nous venons d'apprendre que l'un des otages est sous traitement anticoagulant. Il est cardiaque. Il ne doit pas arrêter son médicament. Il y a un risque de thrombose, de mort subite.
- Quand a-t-il pris son dernier comprimé ?
- Le matin de son enlèvement, il y a trois jours.
- Donc il entre dans la zone de risque, mais comment sais-tu cela ?
- Les ravisseurs ont téléphoné à des intermédiaires, ils cherchent à acheter le médicament pour le remettre à l'otage, s'ils ont peur qu'il meure c'est plutôt bon signe, mais ils ne pourront pas le trouver, ce n'est pas commercialisé au Yémen. C'est de la Coumadine ... peux-tu trouver cela ?
- J'essaie, rappelle dans un quart d'heure !

Une seule personne sur terre était capable de trouver une boîte de Coumadine dans un pays où il n'y en avait pas ; Ashraf. Doc appela Ashraf. Il refusa d'abord d'acheter un lot de cliniques de terrain vendues à un prix jamais vu. Il refusa également un lot de *jambias* en plastique. Mais il promit une prime de fin d'année à faire pâlir le plus corrompu des fonctionnaires du Moyen-Orient.

Une heure plus tard Ashraf rappelait ; un pharmacien nommé Ahmed, sa boutique était place Tahrir, il avait téléphoné à un ami qui avait téléphoné à un ami. Au bout de la chaîne un riche commerçant qui revenait d'Egypte où il se faisait soigner. Il prenait de la Coumadine tous les jours. Oui il voulait bien se séparer d'une boîte. Il mettait sa vie en danger.

Cela avait un prix. Pour un chrétien, en plus, bien sûr qu'il se séparerait de sa boîte. Le pharmacien avait interrompu prématurément sa séance de *qat*, était monté dans son 4x4 flambant neuf et lui avait apporté la boîte de médicaments. Ahmed était capable de trouver n'importe quoi au souk. Il n'avait même pas paru surpris par la demande.

Doc prévint le Premier Secrétaire, qui, un peu plus tard récupérerait la boîte. Par un circuit compliqué, si Dieu le voulait bien, elle trouverait les coronaires de son destinataire.

Le Premier Secrétaire, chargé du renseignement, avait lui aussi des nouvelles :

- Les yéménites veulent y aller Doc. Ils pensent avoir localisé la maison où les otages sont détenus. Ils n'attendent pas plus de quarante-huit heures pour attaquer.

- Qui t'a dit ça ?

- Max ! Ça risque de saigner. Souviens-toi des otages allemands il y a quatre ans, ils sont tous morts dans l'assaut. C'est le pire de ce qui pouvait nous arriver. Est-ce que tu accepterais d'aller sur place avec ton matériel d'urgence pour intervenir dès la fin de l'attaque et sauver ceux qui pourront l'être ?

Doc en eut froid dans le dos. Le temps de la chirurgie de guerre lui paraissait bien loin. Remettre ça ? Les risques étaient lourds.

- Quel type d'armement ont-ils ?

- Les ravisseurs ont des kalaches, mais la gendarmerie va masser des troupes aux alentours, et en plus des kalachnikovs ils auront des mortiers.

Doc n'y arriverait pas tout seul. Il y aurait des blessés graves, des morts, en tous cas de la douleur et du sang. Il faudrait être au moins deux professionnels rompus aux plaies par balles, avec du matériel et des ambulances. L'issue d'un tel assaut était incertaine.

Le Premier Secrétaire avait saisi sa pensée :

- Tu ne seras pas seul, un médecin de la DGSE arrive ce soir de Paris avec son matériel, vous interviendrez tous les deux. Tu le connais il parait, il s'appelle Schwartz. Paris dit que vous avez sauvé du monde au Tchad lorsque l'élément médico-militaire d'intervention rapide a été parachuté à Kousseri, lors de la bataille de N'Djaména.

- Oui je le connais, OK c'est bon. Je viendrai.

Doc ferma les yeux un instant et revit la silhouette de Schwartz, penché sur un enfant, mettant en place une perfusion jugulaire, sous la tente, 46° à l'ombre, au milieu des tirs et des cris. C'était il y a longtemps, il faisait trop chaud, la dysenterie ralentissait l'ardeur des hommes, le matériel manquait, dur souvenir.

L'avion d'Emirates n'arriverait pas avant 23 heures, il avait quatre bonnes heures pour se préparer aux retrouvailles avec Schwartz. Il avait le temps de rentrer chez lui prendre une bonne douche, espérant que ce ne serait pas une toilette mortuaire. C'était-là un fantasme familial qui lui permettait de conjurer le mauvais sort.

Vol Emirates EK 076 et préparation de l'assaut

Le vol Emirates EK 076 avait quitté Dubaï à 7h55. Le Docteur Schwartz, qui était arrivé de Paris par le vol précédent avait dormi quelques heures à l'Hôtel Millenium à dix minutes de l'aéroport. Il n'aimait pas ces trajets ni courts ni longs, pendant lesquels il ne pouvait ni se reposer suffisamment, ni s'assoupir, ni travailler. Mais dans deux heures il serait à Sana'a, qu'il ne connaissait pas.

Le vol était aussi agréable que le Paris-Dubaï de la veille. Mêmes hôtesse philippines et marocaines ravissantes, avec leur toque rouge agrémentée d'un léger voile qui symboliquement suivait la ligne du visage pour se terminer sur l'épaule. Leur uniforme beige bien coupé, leur sourire et leur gentillesse, leur parfaite organisation, lui faisaient aimer les voyages avec cette compagnie de Dubai.

Schwartz était un homme d'action doublé d'un bon vivant. Il avait du mal avec sa silhouette et ne devait son salut qu'à une activité sportive intense. La veille la first class lui avait offert une cuisine de haut niveau, il en rêvait encore. Il s'était régala de mezzés syro-libanais, puis d'un kebab façon iranienne, avant un gâteau aux myrtilles sauce châtaignes et cannelle. Il avait choisi avec soin un Chablis Tour de Roy 2007 puis un Médoc 2003, un Château Cissac. Le personnel de bord parlait huit langues différentes. Efficacité et luxe. Mais il ferma les yeux en pensant à ce qui l'attendait à Sana'a.

La quarantaine râblée et musclée, ancien des services spéciaux de la Marine affecté à la DGSE, Schwarz était opérationnel. Un hôpital complet à lui tout seul. Il était de tous

les coups durs, voyageant souvent seul avec un matériel invraisemblable qui lui permettait de faire face à toute urgence, polytraumatismes, plaies multiples par balles, hémorragies diverses. Cette fois-ci cela risquait de cogner dur. Il avait tout prévu. Pas plus d'émotion qu'un poisson-chat dans cet homme-là, un sang-froid à toute épreuve.

Doc et lui ne s'étaient pas revus depuis les événements du Tchad vingt ans plus tôt. Schwartz se réjouissait des retrouvailles.

Doc consacra trois bonnes heures à préparer son matériel avec une grande méticulosité. Pour les plaies thoraciques il prit des drains. Pour les plaies du crâne, il fallait prévoir le matériel d'intubation, laryngoscope, sondes trachéales. Il trilla et rangea avec beaucoup de soins dans les multiples poches de son sac les attelles gonflables, les bandes et les compresses, la Bétadine pour désinfecter. Il prit un soin particulier de la morphine et de la pethidine, choisit quelques antibiotiques injectables et des médicaments anesthésiants.

Dans un grand sac d'urgence il rangea des solutés de perfusion, des tubulures, un défibrillateur cardiaque, et des gants jetables en latex à profusion pour bourrer les interstices, il n'y en avait jamais assez dans ce type d'intervention. Il fit la liste du matériel lourd à embarquer dans les ambulances, brancards, colliers cervicaux, immobilisateurs de tête, bouteilles d'oxygène.

Puis il téléphona à l'hôpital et réquisitionna moyennant arrangement les lits nécessaires, deux blocs opératoires, un chirurgien vasculaire, le spécialiste de chirurgie thoracique, un orthopédiste et le seul neurochirurgien disponible. Enfin il téléphona à la banque de sang qui promit de contacter les étudiants en médecine du campus, qui accepteraient de donner. Tout était prêt. Il songea alors aux vêtements. Il avait une solution.

Mais il était temps d'aller chercher son confrère. L'aéroport était du côté opposé à son domicile et cela lui prit près d'une

heure pour traverser la ville. La pluie était tombée, rare et brutale. Le ciel s'était vidé de l'eau accumulée depuis des mois. La terre usée ne réabsorbait plus rien depuis longtemps. Les hommes marchaient sur les trottoirs la *thaob* relevée sur leurs jambes maigres, noueuses et poilues. Le rebord de la *thaob*, accrochée au manche de la *jambia* aurait pu évoquer un énorme sexe dressé vers le ciel. Le priapisme des temps humides.

Dans la rue la circulation coagulait. Les rues donnant sur la *sittine* apportaient des fleuves aux courants rapides qui traversaient l'avenue, rebondissaient sur le bas des maisons opposées pour revenir noyer le milieu de la route. Les 4x4 passaient encore mais cela ne durerait pas. Doc embraya la boîte automatique sur D2, fit ronfler le moteur, traversa sans jamais ralentir la masse d'eau mouvante et parvint à une zone plus haute, puis monta sur un trottoir et s'éloigna de l'inondation. Il arriva bientôt à l'aéroport international, gara la Toyota, et se dirigea vers la porte des arrivées.

Il montra sa carte et fut autorisé à entrer en zone de transit. L'avion était arrivé et les passagers faisaient déjà la queue pour payer leurs visas touristiques. Il reconnut la silhouette massive, trapue, d'un homme encore jeune, légèrement bedonnant, qu'il connaissait bien. La mâchoire carrée de Schwartz esquissa un sourire de contentement à la vue de son vieux camarade. A part le début d'embonpoint il n'avait pas changé. Les deux hommes se serrèrent la main et recommencèrent la conversation comme là où ils l'avaient laissée vingt ans plus tôt, privilège des retrouvailles d'expatriés.

Ils montèrent dans le véhicule, retraversèrent la ville et rejoignirent Yacoub à son bureau de la sécurité militaire. Ce n'était plus le même homme. Yacoub qui revenait d'une réunion au Ministère des Armées portait son uniforme de Commandant, de grosse toile kaki, et son béret rouge de parachutiste. L'œil était devenu méconnaissable, d'une dureté de pierre, le langage plus assuré, sans cette bizarre butée sur le début des mots. Ses barrettes en disaient long sur son passé ; la

médaille militaire aux couleurs du drapeau du Yémen, et ses médailles des différentes campagnes menées pour le gouvernement contre telle ou telle tribu. Et une autre barrette que Doc ne connaissait pas, bariolée.

- Médaille de celui qui a bien défilé ! dit Yacoub.

Curieux Yémen, et drôle de bonhomme ! pensa Doc...

Les trois hommes étaient d'accord, l'assaut des troupes gouvernementales était trop dangereux pour les otages, il fallait trouver une autre solution, et très vite. Yacoub estimait l'assaut probable pour le surlendemain. Il décida de cesser la conversation à ce sujet dans ses bureaux et donna aux deux hommes rendez-vous au hammam une heure plus tard.

Le Hammam des hommes d'Al Mutawakeel

Doc et Schwartz dépassèrent le Musée National puis tournèrent à droite dans une étroite ruelle. Ils se garèrent juste après la mosquée Al Mutawakeel, en face d'une tour ronde en ruines qui avait été la prison privée dans laquelle l'Imam Yahya emprisonnait ses ennemis et les membres trop rétifs de sa propre famille jusqu'à ce qu'ils s'assagissent. Le hammam Al Mutawakeel était là au fond de la ruelle, reconnaissable à son odeur de feu de bois et aux employés entrant et sortant en portant des seaux d'eau. Les toits ronds vieux de quatre siècles étaient connus de tous les anciens. Ces hammams antiques étaient un peu boudés par les plus jeunes qui lui préféraient des installations plus modernes. Mais c'était là que Yacoub avait l'habitude de venir, trois fois par semaine. Son père lui avait conseillé de s'y purifier, comme lui-même le faisait après chaque rapport sexuel, conformément à la coutume.

Yacoub arriva le dernier, descendit quelques marches et buta sur le gardien, Abdu, dont personne ne se souvenait du nom de famille et que tout le monde appelait Al-Hammami, 'celui du hammam'. Abdu mâchait son *qat* tranquillement. Ils firent les salutations et le hammami se leva. Il conduisit son client dans un dédale de couloirs étroits aux murs de pierres blanches et noires. Yacoub arriva au vestiaire et déposa ses objets de valeur. Un jeune garçon les enferma dans un coffre mural muni d'un gros cadenas. Par terre, un amoncellement de sandales abandonnées négligemment par leurs propriétaires le temps du bain. Il se déshabilla et laissa ses vêtements de ville accrochés à une grosse patère en bois fichée dans le mur. Abdu

le fit entrer dans la pièce la plus chaude. La chaleur y était à peine tolérable. Des hommes en caleçon marchaient le long d'un cercle imaginaire afin de suer leur gras et leurs toxines. Un obèse ceint d'un *mawass* à damiers noirs et verts essayait d'en faire autant, soufflant comme un bœuf, retenant difficilement son tissu autour des hanches. Un serviteur jeta au sol un seau d'eau fraîche et Yacoub s'allongea sur le sol de pierres noires brûlantes. Il était au-dessus du four principal. Il n'y avait pas d'autre lumière que celle qui filtrait à travers trois maigres ouvertures du plafond. Il ferma les yeux. Abdu parlait très fort et l'écho rendait ses paroles incompréhensibles. Yacoub resta là longtemps, jusqu'à ce que la tension des derniers jours s'évanouisse doucement.

Puis il alla s'asseoir à même le sol dans une autre pièce séparée par une voûte en pierre très basse et fermée par une solide porte en bois. C'était la pièce tiède. Il y resta assis un long moment à somnoler. Abdu vint le chercher pour passer dans la salle des ablutions. Une pierre creuse, dans chaque coin, servait de lavabo où coulait l'eau venue d'un puits.

Deux hommes étaient là. Doc et Schwartz, assis à même le sol, qui l'attendaient depuis un bon moment. Il s'allongea à leurs côtés. Abdu et son jeune aide enfilèrent des *kiss*, gants de toilette de corde rêche, versèrent sur leurs trois clients quelques seaux d'eau du puits, chauffée, et commencèrent la séance de lissage. Ils frottèrent troncs, abdomens, membres, faces, jusqu'à en gommer toute aspérité. Puis ils recommencèrent une dernière fois après les avoir lavés au savon d'Alep. Ils laissèrent enfin les hommes se reposer, couchés sur le sol brûlant. Un quart d'heure plus tard ils revinrent les rincer de grands seaux d'eau tiède puis d'une eau plus fraîche.

Ils les firent se relever et les conduisirent dans une pièce de repos organisée autour d'une fontaine de pierre. Des boxes au sol de pierre noire permettaient de s'allonger et de se reposer en fumant le narguilé, ou en mâchant le *qat*. Un vieillard maigre, torse nu, enturbanné de blanc chantait à voix basse en

s'accompagnant d'un plateau de cuivre qu'il tenait en équilibre à l'horizontale sur ses pouces et percutait des autres doigts. Le *sahn*, émettait un son quasi continu que venaient rythmer les coups donnés avec les ongles. Yacoub fit remarquer qu'il s'agissait du dernier joueur de *sahn* du Yémen, et qu'après lui resteraient le tambour de guerre et la guitare électrique. Doc le remercia pour la poésie du discours. Ils s'allongèrent. Yacoub tendit un billet de mille riyals à Abdu qui s'éclipsa sans un bruit. Le vieillard improvisait sur le thème fameux d'*azim al-raja*, et les pierres renvoyaient le son du *sahn*.

Doc prit la parole :

- Yacoub, sais-tu où sont les otages maintenant ?
- Ee-eh oui, on les a localisés à Beit Bows, eee suis sûr, en tous cas i-ils sont là. Ils ont fait semblant de les emmener plus loin, mais ils ont toujours été là, à moins d'une heure de Sana'a, pendant qu'on les cherchait partout.
- Comment a-t-on fait pour les retrouver ?
- Eh-eh... dénonciation, comme d'habitude, et puis on a surveillé les téléphones. Eh-eh le numéro qu'ils t'avaient donné, eh-eh il a parlé aussi ! Et on a aussi suivi les contacts de Karim Al Raimi après la séance de *qat* chez Barberousse...

Yacoub avait beaucoup payé dans les villages pour savoir. Il avait reçu un coup de téléphone, une femme, elle habitait Sana'a et rendait visite à une amie à Beit Bows. Elle avait remarqué quelque chose de bizarre. Un homme assis sur un rocher et qui semblait surveiller le chemin. Et puis une voisine qui restait d'habitude cloîtrée chez elle comme une bonne musulmane et qui se mettait à aller chercher de l'eau au marigot trois fois par jour au lieu d'une. Enfin des petites choses bizarres. Elle avait téléphoné à la police, qui avait transmis, et Yacoub avait envoyé un homme sûr. Il avait confirmé. Beaucoup de choses bizarres. Les otages pouvaient être là. L'abandon des voitures à Ibb n'était peut-être qu'un leurre. Ils n'avaient peut-être jamais quitté Beit Bows.

- Tiens ! R-regarde la photo de cette femme, Doc, rien à voir avec notre affaire, enfin on verra, mais dis-moi si tu la connais!

Yacoub lui tendit un cliché froissé sentant bon le *qat* frais. On y voyait une longue silhouette en *abaya*. Le visage était vu de trois-quarts arrière mais on reconnaissait bien Amani.

Doc ne dit rien. Yacoub prit un air malicieux, sortit une autre photo. On y voyait Amani descendant d'un taxi conduit par Abdulwahed, tournée vers Doc qui sortait de son jardin.

Doc ne savait que dire. Yacoub flanqua une grande bourrade dans le dos de Doc ;

- *Mafich mouchkilla* ! A part l'armée du Yémen, la police, et tout t-ton quartier, personne n'est au courant !

Doc préféra ne pas commenter. Mais effectivement il était candidat aux problèmes avec la commission de répression du vice et de promotion de la vertu ! Mais l'heure était venue de se concentrer sur le problème essentiel : les otages. Il reparlerait d'Amani avec Yacoub à une autre occasion. Mais cette pensée le préoccupait, que faisait-elle dans cette histoire ? Pas de nouvelle d'elle depuis le rendez-vous manqué de Beit Bows. Yacoub avait l'air d'en savoir plus.

Schwartz referma un paquet de dattes bien entamé et se tourna vers le Commandant,

- Que vas-tu faire Yacoub ? Il faut éviter d'attaquer de front, tu te souviens des otages allemands tués quand on a essayé de les libérer ? Tous morts !

- Bee oui, eeh je me souviens, c'était il y a quatre ans, tous morts, mais c'était la p-police, pas l'armée, nous on sait faire ça !

- OK mais tu ne vas pas attaquer de front, trop dangereux... Yacoub. Et ta négociation Doc ça donne quoi ?

Doc hésita un instant...

- Rien de bon. Je n'ai pas repris contact avec Karim Al Raimi, rien à lui proposer. Je ne lâcherai pas les contrats bien sûr et je ne quitterai pas le Yémen !

- Essaie au moins de gagner du temps. Est-ce qu'ils tiendraient parole en cas de négociation ? dit Schwartz.

- Pas sûr ! Tu crois que c'est oui, mais c'est non, ou inch'Allah, que je traduirais cette fois non par ' si Dieu veut ' mais par ' je m'en fous ' ... donc toujours prévoir cette possibilité, toujours avoir un plan B. Ne crois jamais rien ni personne ici Schwartz! On ne peut pas discuter avec ces gens-là. Des fous furieux. Ils ne respecteront pas leur parole. Ils tueront les otages dès la rançon remise puis ils disparaîtront.

- Pourtant le Coran proscrit le mensonge et le meurtre, risqua naïvement Schwartz...

- Ils s'en foutent, d'ailleurs ils pratiquent peu, ajouta Doc, ils sont aussi mauvais pratiquants que nous les européens, les mosquées se vident comme nos églises, les imams s'en plaignent, la construction de la nouvelle grande mosquée est très critiquée. On est très loin de l'image véhiculée par les medias.

- C'est pourtant un nid de terroristes, Al-Qaïda a fait son nid ici.

- Non Schwartz, ce n'est pas un pays d'extrémistes. Sur vingt millions de yéménites il y a au plus quelques centaines d'activistes, les autres s'en moquent. Tuer est une action banale. Dans les conflits tribaux ça se gère après, rien à voir avec le terrorisme ou l'islamisme.

La conversation s'éteignait faute d'argument. On en revint à l'hypothèse de l'assaut. Il faudrait y aller s'il n'y avait pas d'autre solution. C'était l'option pour laquelle Schwartz avait été envoyé. Doc remis cette possibilité sur la table et ses conséquences médicales :

- Schwartz qu'en penses-tu ? Tu sais qu'on ne peut absolument pas compter sur le service de santé local, les personnels ne sont pas formés à l'urgence, on ne peut compter que sur nous deux. Mon matériel est prêt.

- Ton hôpital est à quarante-cinq minutes, c'est jouable. J'ai tout pour intuber, drainer, et trachéotomiser, pour moi c'est bon

aussi. Il me faut juste du sang. En abondance. Donc je veux les groupes sanguins de chacun des otages et cinq poches de sang en stock pour chacun d'eux.

Yacoub ouvrait des yeux ronds :

- Mais où on va t-trouver ça ?

Doc répondit ;

- On peut régler cela avec l'Hôpital Islamique. Max et le premier conseiller de l'ambassade sont en train de téléphoner en France aux familles des otages et à leurs médecins. On va essayer d'avoir les groupages des otages par les médecins de famille. Et quant au sang c'est déjà prévu.

Puis il ajouta pour conclure à l'intention de Yacoub :

- Yacoub, réfléchis encore ! Essaie de trouver une autre solution!

- Je pense Doc, je pense, eh-eh je vais essayer.

Ils revinrent alors au vestiaire, se rhabillèrent, donnèrent mille riyals de plus à Abdu et cinq cents à son aide, et sortirent. Après la chaleur humide étouffante du hammam, le froid sec les cueillit, et ils serrèrent leurs châles sur leurs épaules. Quelques instants plus tard ils étaient chacun dans sa voiture. Après cinq minutes Yacoub rappela Doc sur son portable :

- C'est bon Doc, eh-eh j'ai une idée, mais ça va être juste en si peu de temps...

- Qu'est-ce que c'est Yacoub ?

- Eh...eh...eh... Je file à coté de Beit Bows, eh...eh... connais un vieux juif, il va nous aider, il a une maison pas loin de celle des otages, s'il est d'accord ça sera notre camp de base.

- OK Yacoub ! Rappelle-moi dès que tu as du nouveau.

Le village de Rabih Moshé

Le territoire de la tribu de Yacoub se trouvait au sud de la capitale, jouxtant les faubourgs, à un kilomètre à vol d'oiseau de l'ancien village juif de Beit Bows. Yacoub avait là un vieil ami, un voisin d'enfance qui s'appelait Moshé, devenu Rabih Moshé. Il s'agissait à l'époque d'une importante famille juive du Yémen, réduite progressivement à un tout petit noyau après les vagues d'émigration vers Israël. Des cinquante mille juifs yéménites qui vivaient dans ce pays avant la guerre des six jours il n'en restait plus, suite à l'opération ' tapis volant ', que trois à quatre mille dans le nord du pays. Les juifs avaient continué à émigrer par petits groupes au fil des assassinats et des menaces. Moshé était devenu rabbin, il était l'un des derniers juifs du Yémen.

- *Salam aleikum !* Comment vas-tu Moshé ?
- *Aleikum salam !* Comment vas-tu Yacoub mon frère ?
- J'ai besoin de t-toi Rabih ! Toi seul peux m'aider.
- Tu le sais, je n'ai plus rien, mon neveu a été assassiné, le reste de ma famille est partie ! Je suis seul et on m'a tout pris ! Je suis vieux et je vais mourir.
- Tu es encore le cheikh des juifs ! T-tu peux parler aux autres cheikhs !
- Ils nous tueront les uns après les autres. Les derniers partiront! Que veux-tu de plus ?

Le vieux rabbin fit asseoir Yacoub et l'on commença par se rafraîchir avec un verre de vin. Moshé fournissait à Yacoub cette denrée rare : du vin, le fruit de sa production. Il tenait de son père une recette dont malheureusement il n'avait pas retenu les détails avec suffisamment d'attention. Avec de vieux bidons il transformait chaque année un peu de l'extraordinaire petit

raisin sucré du Yémen en un breuvage qui parfois ressemblait à une petite piquette, parfois à un piètre vinaigre. Les deux amis ne rataient jamais l'occasion d'une dégustation, bravant les interdits. Cette fois-ci c'était la piquette.

Rien ne distinguait le rabbin des autres yéménites, mêmes traits taillés à la serpe, petite taille et maigre corpulence. Seules, les papillotes qui débordaient du cheich sur les tempes et la croix de David sculptée sur le manche en corne d'hippopotame de sa *jambia* montraient son appartenance confessionnelle. Le fronton de la porte de sa maison portait également une croix de David sculptée, mais la plupart des vieilles maisons de Sana'a également, y compris celles des musulmans, car il avait été un temps où la majorité des habitants de la vieille ville était israélite.

- Moshé ! Eh j'ai besoin de t-ton aide. Il faut que tu me laisses eh mener une opération militaire à Beit Bows, sur tes terres. Ce sera dangereux, il risque d'y avoir des victimes.

- Tu veux ma mort toi aussi Yacoub ?

- Eh Moshé je suis allé en prison pour toi, j'ai failli mourir pour toi ! Rappelle-toi...

C'était trois ans plus tôt. Le gouvernement avait décidé la réquisition des terres de Moshé pour un prix dérisoire, en vue de l'agrandissement d'installations militaires. Moshé avait battu le rappel de ses alliés et voisins pour éviter cette catastrophe. Yacoub avait accepté de l'aider, bien que le risque en fût énorme pour un officier gouvernemental. Les adultes et les jeunes garçons de sa tribu s'étaient rendus sur le territoire de Moshé pour prêter main forte à leurs alliés juifs. Ils avaient attendu de pied ferme les bulldozers envoyés par le gouvernement pour prendre possession des terrains.

Ces hommes assemblés, une cinquantaine, mines sombres, cheichs sur la tête, kalachnikov en bandoulière, visages mal rasés, avaient accueilli les ouvriers par une bordée d'injures et des cris farouches. Puis, devant l'avancée des bulldozers ils avaient brandi leurs kalachnikovs, et tous ensemble les avaient

déchargées en direction du ciel. Les ouvriers apeurés et sans armes avaient fait demi-tour avec leurs engins.

Chacun était rentré chez soi. Mais le lendemain les policiers étaient venus à son domicile au lever du jour, avaient arrêté Yacoub et l'avaient envoyé en prison durant trois jours. Il n'y fut pas maltraité. Il fut libéré sans autre forme de procès et rentra chez lui. Quelques jours plus tard il reçut un message lui ordonnant de cesser toute action en faveur des juifs. Mais la tribu de Yacoub possédait neuf mitrailleuses lourdes russes DShK 12.7 mm, capables de tirer cinq cent cinquante coups par minute. Elle en acquit six de plus, en plaça trois à demeure sur le terrain de Moshé, servies par de très jeunes hommes nerveux, incontrôlables, prêts à tirer sans sommation. Trois ans plus tard les mitrailleuses étaient toujours en place et le terrain de Moshé n'était toujours pas réquisitionné.

Rabih Moshé avait donc une petite dette.

- Va Yacoub ! Ma maison de Beit Bows est ta maison.
- Merci Moshé ! Comme t-toujours ton vin est délicieux !

Yacoub vida son verre de piquette. Il était satisfait. Son plan devenait jouable à condition d'aller très vite et que rien ne pousse le gouvernement à attaquer plus tôt que prévu. Il remonta dans sa voiture, fonça à l'Hôpital Islamique pour expliquer les derniers développements à Doc et l'ébauche du plan d'action.

La préparation à l'assaut et les sauteurs de chameau d'Al-Husseiniyya

Doc était abasourdi. Tout allait très vite maintenant. Les risques étaient énormes. C'était bien dans le tempérament de Yacoub de concevoir un plan aussi tordu, avec autant de risques d'échec et pas de plan B. Encore un effet du *qat* probablement.

Il avait tenté de dissuader le Commandant. Mais celui-ci s'accrochait à ses arguments et sa décision était déjà prise. Les ravisseurs avaient donné un ultimatum. Ce n'était pas un kidnapping tribal banal. Les otages risquaient l'exécution. L'un des otages était malade. C'était un homme âgé, ne supportant pas l'altitude et le stress, et qui peinait à respirer et risquait de mourir à tout moment. Et puis les otages pouvaient être revendus à un groupe plus dangereux encore. Les *shebabs* de Somalie étaient à l'affût du rachat d'otages occidentaux, et le grand nombre de réfugiés somaliens au Yémen pouvait faciliter l'opération d'échange. Donc on n'attendrait pas l'assaut gouvernemental, trop risqué, et Yacoub savait comment s'y prendre.

Tout d'abord il faudrait entrer dans le village de Beit Bows, sans se faire repérer, bien que les kidnappeurs aient certainement posté des sentinelles aux points clés. Puis occuper la maison du rabbin sans éveiller les soupçons. Profiter de sa proximité avec celle censée abriter les otages pour s'en approcher sans être vu. Ensuite descendre par la falaise jusqu'aux plates-formes rocheuses courant plusieurs mètres sous le niveau des maisons, au bord du précipice. S'approcher de la large faille séparant les deux maisons, passer de l'autre côté, remonter et pénétrer dans la maison des otages. Il faudrait des grappins. Mais assurer des grappins sur des terrasses plates et terreuses serait impossible, ce serait la chute dans le vide. Donc ils devraient trouver quelqu'un capable de sauter par-

dessus la faille malgré le danger, et de monter sur le toit de la maison des otages pour y assurer les grappins. Puis attaquer à la fois par le toit et par les fenêtres donnant sur le vide.

Yacoub finit son exposé confus et inquiétant avec un grand sourire, se renversa dans son fauteuil et alluma une cigarette, ravi de l'effet produit. Lui, Yacoub, et l'un de ses hommes feraient cela. Doc resterait dans la maison du juif, ou à proximité, pour intervenir dès la fusillade terminée. Schwartz serait non loin avec Ashraf et Nassim et il ne fallait pas tarder.

Doc regarda son ami avec pitié. Cet homme était fou. Le *qat* rendait fou ceux qui étaient déjà fragilisés. Yacoub était fragile et en plus porteur d'une balle dans la tête. Tout son plan reposait sur la capacité de quelqu'un à sauter par-dessus une faille surplombant le vide, sans bruit, et de nuit.

- Tu es complètement malade Yacoub ! C'est impossible, dit Doc, personne n'acceptera de faire ça, surtout pour sauver des infidèles, trop dangereux.

- Eh-eh alors t-tu le fais toi Doc, t-tu as de grandes jambes.

Doc regarda Yacoub, atterré :

- ... ?

- Il y a peut-être un moyen...

- Lequel ?

- Trouver un bon sauteur, au eh-eh Yémen y'en a plein, surtout les enfants.

- Tu ne veux tout de même pas faire sauter un enfant par-dessus cette faille ? Puis l'envoyer au combat ?

- Pas n'importe quel enfant, eh-eh un bon sauteur de chameau. J'en connais. Mes amis de la Tihama, eh-eh ceux qui vivent au bord de la Mer Rouge, c'est leur distraction le dimanche. Si on les paye ils accepteront.

Doc aurait préféré à ce moment-là ne jamais avoir connu cet homme. Bon à enfermer ! Des enfants sauteurs de chameaux ! Pour libérer des otages étrangers ! Un drogué Yacoub, un cerveau atrophié, un fou dangereux.

Il avait déjà entendu parler des sauteurs de chameaux mais n'avait jamais assisté à leurs exploits. Yacoub raconta. C'était un sport national dans la plaine de la Tihama, près d'Al-Hodeida. L'un des villages les plus célèbres était celui d'Al Husseiniyya, près de Beit Al Faqih, où vivait une partie de la famille de sa femme. Ses neveux s'adonnaient à ce sport régional, vieux dit la légende, de plus de deux mille ans. Les plus jeunes sauteurs avaient à peine dix ans. Les compétitions avaient lieu surtout lors des mariages et des grandes fêtes. Les enfants sauteurs développaient les extenseurs de leurs jambes lors de danses tribales, comme la danse 'alhoto', qui consistait à sauter jambes par-dessus tête pendant une heure. Pour solidifier leurs muscles ils suivaient des régimes alimentaires prescrits par les anciens. La tribu était célèbre grâce à ses fabuleux sauteurs et à ses redoutables guerriers.

Les jeunes s'entraînaient d'abord sur des chameaux assis, puis sur les bêtes debout, d'abord une, puis deux côte à côte, puis trois. Les meilleurs sauteurs pouvaient bondir dit-on au-dessus de six, parfois même sept chameaux, sans les toucher aucunement. La course démarrait à cinquante mètres, le sauteur se propulsait sur sa jambe d'appel, s'envolait comme un oiseau, puis repliait ses genoux sur sa poitrine et étendait la tête et les bras comme un faucon. Puis, arrivé au terme du survol du dernier chameau l'enfant étendait les jambes comme le ferait un oiseau de proie pour préparer sa réception dans le sable, et atterrissait au milieu des bravos et des hurras. La réception au sol, de l'autre côté des bêtes se faisait avec l'assistance des spectateurs pour minimiser les risques de chutes...

- Eh...eh... Doc, il reste douze heures avant l'attaque, si on se décide c'est maintenant !

Doc avait pâli. Il scruta le plafond à la recherche d'une inspiration, et ne voyant rien se leva :

- Allons voir tes enfants sauteurs de chameaux Yacoub !

Yacoub expliqua :

- C'est au souk qu'on trouvera un sauteur.

Doc l'aurait giflé.

- Oui au souk !
- Tu délirés, ta balle dans la tête elle a encore changé de côté!?
- Non, eh-eh écoute-moi, eh-eh-ma belle-sœur, elle est mariée avec un homme de la tribu des Al-Zaraniques... eh-eh...

La belle-sœur de Yacoub avait épousé un membre de la tribu des meilleurs sauteurs et des meilleurs guerriers du Yémen.

- Ceux qui ne connaissent pas la peur, dit Yacoub en fixant Doc d'un drôle d'air.

Sa belle-sœur avait un fils, Yousouf, le meilleur sauteur du village, âgé de seize ans maintenant. L'enfant avait eu des malheurs. Alors il était venu à Sana'a chercher du travail, et comme il n'avait rien trouvé il aidait un frère au souk des agates, c'était un bon garçon, pas de problème.

C'était la version de Yacoub,

- Eh-eh tu peux le trouver là-bas et le voir. Tu proposes le travail, pour deux mille riyals il le fera, il sautera très bien.
- Va me le chercher, ainsi que ses parents.
- Non Doc, eh tu l'as dit, c'est dangereux, pas moi, eh c'est la famille de ma femme ! Si ça tourne mal c'est grave pour moi. Va y seul !

Doc était effaré. Il prit néanmoins la direction du souk.

Le bent al sahn de Mouna

Mouna s'agenouilla devant les gardes et ses ' invités '. Dans un plat rond elle avait préparé le *shafout*. Elle avait posé au fond du plat le *lahout*, le pain, puis versé un mélange de yaourt, d'ail finement coupé, un peu de coriandre, de menthe et de cumin. Le pain avait bu le liquide, s'en était imbibé en prenant une teinte verdâtre. Elle tendit à chacun une cuillère, et ils mangèrent à même le plat le *shafout* froid et odorant. Les otages n'en croyaient pas leurs yeux et ne savaient que penser. Edouard se demandait si c'était là leur dernier dîner.

Indi entra peu après pour servir la *salta*, dans une terrine de terre cuite. La viande de mouton émincée avait été cuite avec des tomates, de l'oignon, de l'huile, du poivre, des œufs, et du fenugrec. Bien salée, brûlante et amère, la *salta* était revigorante. Ils prirent des morceaux de galette de *roubs*, un pain sans levain, chaud, et le plongèrent dans le plat pour en former des bouchées parfumées.

La conversation des gardes s'anima avec la chaleur du plat et les épices. Les otages mangeaient en silence, ne comprenant pas un traître mot des bavardages que leur hôtesse adressait aux ravisseurs. Néanmoins le moral remontait un peu, on ne nourrit pas des prisonniers pour les tuer ! Edouard réfléchissait. Leur situation ne lui semblait pas différente de celle de précédents otages au Yémen, peut-être n'y avait-il pas de terrorisme là-dedans ? Peut-être un simple problème de bornage dont ils faisaient les frais ?

Mouna raconta aux gardes la dernière facétie des *djinns* du village. L'un d'eux s'était hier emparé d'une vieille femme nommée Fathia. Fathia descendait le chemin qui mène au puits, suivie par d'autres femmes. Soudain elle s'était arrêtée et retournée lentement, et le visage qui s'était offert à la vue des autres était méconnaissable. Ses yeux fixaient la branche d'un épineux, sa bouche prononçait des paroles incompréhensibles,

comme une langue inconnue. Ce n'était plus la même personne. Les femmes avaient fui. Le *djinn* pouvait les envoûter elles aussi.

Elles avaient attendu à l'abri d'un muret. Après quelques minutes la vieille Fathia avait cessé de regarder l'arbre, et s'était assise comme épuisée, en plein soleil. Le *djinn* était parti. Les femmes étaient alors revenues secourir leur amie, et l'avaient ramenée à la maison. Mais dès demain, son fils Ali devrait aller acheter un mouton et le sacrifier pour calmer les esprits malfaisants.

Les otages ne comprenaient rien à l'histoire contée en arabe, mais commençaient à s'amuser des mimiques de la conteuse.

Mouna quitta la pièce pour aller chercher le gâteau préparé par Fathia. Elle sortit le *bent al sahn* du four et l'inonda de miel de jujubier sauvage. Elle présenta le plat à ses hôtes, les incitant à se servir largement, ce qu'ils firent. Le visage de Mouna respirait la bonté. Une lueur d'espoir revint. Edouard tendit la main droite et goûta, les autres scrutant son visage. Une onde de chaleur envahit ses joues.

Soudain l'air s'électrisa. Ghazaleh Hajian entra dans la pièce en vociférant. Furieuse. Tous ces efforts pour rien ! Le médecin français lui avait échappé ! Elle secoua et fit sortir les gardes, houspilla les femmes, et donna un coup de pied dans les gamelles. Les otages se firent encore plus petits sur les coussins du *mafrage*.

Elle remplaça les gardiens par un jeune garçon n'ayant pas plus de quatorze ans, armé d'une kalachnikov. L'enfant avait les yeux fous d'un drogué, et le début d'une barbe clairsemée tranchait sur son visage puéril.

Le trieur d'agates du souk

Doc entra dans le souk par Bab El Yémen. Il était furieux du tour pris par les événements. Il était coincé. Pas d'autre solution. Faire confiance à un sauteur de chameaux analphabète. Ou rien. Il ne restait que quelques heures, puis ce serait trop tard. Il se dirigea vers le Souk Al Milh où étaient établis les meilleurs tailleurs et revendeurs d'agates. Du pied il fit fuir un chat qui gardait la maison indiquée par Yacoub. Personne dans l'échoppe. Juste un feulement de l'autre côté du comptoir. Il s'approcha, vit le haut d'un châte, puis la face ébahie des mâcheurs de *qat* accroupis sur de vieux cartons, et qui broutaient là, invisibles du dehors.

- Eeeehh
- Youssouf est là ?
- Qui ? Youssouf ?

S'ensuivirent de longues phrases en arabes entre les brouteurs afin de savoir s'il y avait un Youssouf, quel Youssouf, et qu'est-ce qu'on lui voulait à ce Youssouf.

- Que lui veux-tu à Youssouf ?
- Lui parler, de la part de son oncle, c'est pour un travail. Doc tendit un billet de cinq cents riyals qui disparut instantanément dans la ceinture d'un *mawass*.
- Il est en haut, dans l'atelier, à trier les agates.

Doc aperçut une échelle de bois qui menait à un petit réduit en mezzanine. Un jeune homme était là, accroupi, qui classait des kilos d'agates par couleur, puis les évacuait par la fenêtre au moyen d'un seau et d'une corde. Le seau revenait rempli de nouvelles pierres à triller. Les plus belles agates du Yémen venaient de la région de Dhamar. Elles étaient célèbres dans

tout le Moyen-Orient et, après la taille étaient portées en bagues par les hommes. On en faisait également des colliers, des parures et des bracelets. Les agates de couleur rouge grenat étaient particulièrement prisées, c'étaient les plus chères. La légende disait que le Prophète en portait une au quatrième doigt de la main droite, et qu'en porter une à ce doigt montrait la volonté de suivre son enseignement. D'où son succès.

Le garçon, assis sur un petit carton, très brun de peau et maigre à faire peur triait les pierres posées entre ses jambes. Il leva à peine la tête.

- *Salam aleikoum !* C'est toi Youssouf ?

- *Aleikoum salam !* Oui c'est moi Youssouf, que veux-tu ?

- C'est Yacoub qui m'envoie. Tu veux gagner deux mille riyals ?

Les yeux du jeune homme soudain s'arrondirent. Il arrêta de mâcher le *qat* et resta muet, la bouche entrouverte.

- Il paraît que tu es le meilleur sauteur de chameaux de la Tihama ?

Le jeune homme restait bouche bée et un peu de jus commençait à poindre aux commissures de ses lèvres,

- Oui je saute par-dessus les chameaux, mais il n'y a pas de chameaux à Sana'a, enfin pas beaucoup.

- Ce n'est pas un chameau qu'il faudra sauter.

Doc s'accroupit en face de lui, tendit mille riyals qui disparurent bien vite dans la ceinture du pagne, et commença les explications.

Puis, la confiance s'installant, le jeune Youssouf raconta son histoire. Sa famille habitait sur les terres de Cheikh Mansour, le tyran féodal. Pour son seul bon plaisir le seigneur levait des impôts à payer sur le champ sous peine de châtement. Si l'impôt n'était pas payé il faisait saisir le bétail, ou les meubles, et jusqu'aux bouteilles de gaz dans les cuisines. Sa prison privée hébergeait les réfractaires, et parfois des otages dans l'attente du règlement d'un différend.

Un jour Youssouf avait volé une *jambia* au marché. Le commerçant l'avait poursuivi. Youssouf l'avait blessé d'un coup de *jambia*. Hannan, sa mère, n'avait pas pu payer les mille huit cents dollars réclamés en guise de compensation par la famille du blessé. Alors Cheikh Mansour avait condamné cet enfant de quinze ans à un an de prison, dans sa geôle privée au sol de terre battue, meublée d'un banc de bois, d'une chaîne cimentée au mur, et d'une grille de fer.

Youssouf était tombé malade. Sa mère avait appris l'existence d'un centre de réhabilitation pour jeunes délinquants à Sana'a et avait quémandé le transfert de l'enfant dans une prison d'état de la capitale, afin qu'il puisse être pris en charge par ce centre. Elle avait fait intervenir son beau-frère Yacoub et l'enfant avait été transféré à Sana'a. En guise de stage de réhabilitation, Youssouf avait été placé chez un bijoutier du souk, pour y trier les agates. Cette situation lui convenait dans l'immédiat, mais il n'entendait pas passer sa vie à trier des pierres. Alors, quand il entendit l'étranger raconter son histoire, il comprit qu'une chance lui était peut-être offerte.

L'approche de Beit Bows

Sur le chemin du retour Doc s'arrêta au supermarché Al Jandoul, situé en haut de l'avenue Hadda. A cette heure-là le supermarché était envahi par la foule. Les hommes arpentaient les rayons, marchant en tête, suivis par leurs femmes, sœurs, mères, ou filles, comment savoir. Les femmes étaient en noir, *niqhab* sur le nez. Doc savait maintenant reconnaître leur âge à la démarche, du moins les classer en différentes catégories, jeune, moyenne, ou vieille. Quant aux formes anatomiques, rien de visible, maigre, grosse, normale, c'était tout ce que l'on pouvait dire. Les enfants marchaient généralement tenus par la main par le père, en avant du groupe. Les femmes poussaient les chariots en papotant, remontant leurs sacs noirs en matières synthétiques sur l'épaule, boitant dans leurs mauvaises chaussures.

Il se dirigea vers le rayon maquillage. Curieusement les vendeurs étaient de jeunes hommes, y compris les vendeurs de dessous féminins. Il acheta quelques produits dont il risquait d'avoir besoin, puis il paya et sortit. Il reprit la Toyota, rentra chez lui et se dirigea vers la case du gardien. Il frappa à la porte de Qassim, qui sortit tout ébaubi. Il n'en revint pas lorsque Doc lui demanda de se déshabiller et de lui donner ses vêtements sales et usagés. Pour un prêt de courte durée disait-il. Doc tourna les talons, emportant les oripeaux de Qassim, la vieille *thaob* plus grise que blanche, le *cheich* de couleur méconnaissable, la ceinture brodée, la *jambia*, et les chaussures élimées. Les deux hommes faisaient à peu près la même taille mais Qassim était plus volumineux. Doc abandonna le gardien sur le pas de sa porte en caleçon et pieds nus, et entra chez lui.

Il ressortit une heure plus tard, des sacs et des paquets lourds dans les bras. Il chargea les volumineux sacs d'urgence dans le coffre, prit le volant du véhicule et emprunta le chemin de Beit Bows. Après trois quart d'heures de route, au dernier virage, alors que le village n'était pas encore visible, il prit un petit chemin de terre à gauche de la route goudronnée, fit un large tour dans les collines, en un grand demi-cercle, puis alla se garer dans un repli de terrain, à quatre kilomètres environ du village.

L'homme qui descendit de voiture était méconnaissable. Un yéménite d'âge indéfinissable, visage cuivré, les cheveux dépassant du *cheich* et la moustache étaient noircis, le regard protégé par des lunettes teintées démodées. L'homme était vêtu d'une vieille *thaob* usée jusqu'à la corde. De près il ne tiendrait pas longtemps à l'examen, mais pour l'instant l'illusion était parfaite. A quelques mètres, il pourrait encore passer pour un villageois.

Il prit à l'arrière de la voiture un vieux calibre 12 dont il mit la bretelle à l'épaule, et glissa sous la roue avant gauche les clés de la voiture pour ne pas les perdre dans l'action. Il s'éloigna à pas rapides, montant la colline voisine par sa pente la plus rude. Il marcha quelques centaines de mètres, regardant le ciel. Une tourterelle passait en ligne droite, à moyenne distance. Il leva son arme, tira, la cartouche de plomb 7 fit mouche et l'oiseau blessé vint tomber à ses pieds dans un tourbillon de plumes. Il le ramassa, lui fendit la gorge avec sa *jambia*, et l'attacha au bout d'une cordelette à sa ceinture. Il changea de direction, marchant cette fois-ci droit sur le village, et abattit une deuxième tourterelle. Puis il prit à quatre-vingt-dix degrés à droite, marchant parallèlement aux maisons situées à sa gauche de l'autre côté d'un petit ravin. Un lapin déboula dans ses jambes, il ne fut pas assez rapide et l'animal eut la vie sauve. Le chasseur fit tous les efforts possibles pour être bien vu par quiconque aurait jeté un coup d'œil dans sa direction.

Il tourna ensuite ses pas en direction du village jusqu'à arriver au bord d'un profond ravin d'où provenaient des tirs de kalachnikov. Il approcha et vit trois hommes qui s'entraînaient sur de vieilles boîtes de conserves, l'un à la kalachnikov, les deux autres au pistolet, distraction habituelle des yéménites. Il leur fit signe et ils échangèrent les salutations. Le tireur quitta le petit groupe et monta par un sentier de chèvre jusqu'à la rencontre du chasseur. Les deux hommes s'embrassèrent à la mode locale, un baiser sur l'épaule droite puis trois baisers très rapides sur l'épaule gauche. Ils prirent enfin la direction du village, se dirigeant vers la maison la plus à l'ouest, arme à l'épaule, gibier à la ceinture. Trois chameaux broutaient paresseusement tout en crottant, les pattes avant entravées, et qui se poussèrent du chemin en maugréant.

L'après-midi s'étirait paresseusement. Le soleil commençait déjà à décliner dans un ciel opaque. Un léger vent agitait les poches en plastique accrochées aux branches des épineux. Ils entrèrent sans être inquiétés dans la maison prêtée par Moshé, proche de celle des ravisseurs mais située plus haut sur le flanc de la colline. Ils ne rencontrèrent personne en chemin. La sentinelle postée sur un rocher au bord du chemin ne remarqua rien d'anormal. Deux villageois de pauvre condition revenaient de la chasse, tourterelles accrochées à la ceinture, armes à l'épaule, devisant bruyamment.

Yacoub et Doc entrèrent par un porche de pierre délabré et se dirigèrent vers le *mafrage*. Yacoub fit bouillir l'eau du thé. Les deux hommes le sirotaient en silence quand arriva Youssouf, habillé de son *mawass* et d'un *cheich*. Le sauteur de chameau fit de rapides salutations et s'installa sans un mot sur les coussins. Rien de plus à faire. Ils devaient attendre l'heure de *maghrib*, la prière du soir.

Doc s'approcha de la fenêtre donnant sur le vide, fermée par des barreaux. Il regarda la falaise en bas de la maison et s'approcha pour voir la maison voisine. Pas un chat. Pas de sentinelle, mais qui garderait le vide ? Doc pensa aux otages

emprisonnés là, au possible carnage à venir, et aux gestes à faire s'il y avait des blessés à sauver. Il était sans émotion, uniquement absorbé par ses considérations techniques. Schwartz aussi avait une mission importante mais ne connaissait pas les lieux. Heureusement il aurait avec lui Ashraf et Nassim. A cette heure les trois hommes devaient être à quelques centaines de mètres, garés dans un bas fond, dans leur 4x4 bourré jusqu'à la gueule de solutés de perfusion et de poches de sang rangées par groupes dans la glacière branchée sur l'allume cigare. Ils entendraient les premiers bruits de l'assaut, et au signal donné par Doc viendraient prêter main-forte pour les soins aux blessés.

Soudain, venues du fond de la vallée, simultanément s'élevèrent les voix des *muezzins* des mosquées de Sana'a, appelant à la prière, puis psalmodiant avec retenue. Des centaines de voix s'unirent, crachées par les haut-parleurs encrassés. Elles percutèrent les montagnes et enveloppèrent Beit Bows comme dans une brume. Les trois hommes attendirent sans un mot. Et lorsque soudain les voix se turent, ils se levèrent.

Yacoub rappela le rôle de chacun. Youssouf avait discrètement transporté le matériel de Doc aux flancs d'un chameau, de la voiture à la maison de Moshé. Doc vérifia une dernière fois son sac d'urgence, puis le fonctionnement de la kalachnikov que Yacoub venait de lui mettre entre les mains. Yacoub redressa la crosse de la sienne, glissa un pistolet dans sa ceinture, puis enroula autour de son torse nu une longue corde terminée par un grappin et enleva ses chaussures. Youssouf lui aussi se débarrassa de ses chaussures, il agirait pieds nus. Yacoub lui tendit une grenade qu'il glissa dans la ceinture de son pagne, et un grappin. Doc était prêt. Yacoub s'agenouilla pour une brève prière.

Mais il était temps d'y aller. Le Commandant ouvrit la porte sans bruit et les trois hommes sortirent dans le soir qui tombait. Ils étaient hors de vue de la maison voisine. Le moment était

propice. Théoriquement, vu l'heure, le *qat* avait dû faire son effet sur les ravisseurs comme sur les honnêtes croyants. C'était le moment où tous s'enfonçaient dans une douce béatitude.

Yacoub était soucieux. Son contact n'avait pas été loquace. Combien de terroristes en face d'eux ? Dans quelle pièce étaient les otages ? Où étaient les femmes de la maison ? Questions sans réponse. Il avait décidé d'improviser et d'être le plus rapide. Cela faisait maintenant deux jours qu'il ne *qatait* plus, cela devrait suffire.

Doc portait un petit sac d'urgence en bandoulière. Il s'éloigna de quelques pas puis, arrivé en vue du chemin, rampa sans un bruit et alla tasser sa longue silhouette derrière un rocher d'où il pourrait sans être vu surveiller les mouvements sur la route et les chemins de terre menant aux maisons. Il posa son sac à terre et prit sa kalachnikov à deux mains. Il ne pouvait rien faire de plus. Tout reposait sur Yacoub et Youssouf maintenant.

Yacoub fit le tour de la maison et se retrouva sur un étroit rebord terreux qui bordait le mur, à deux doigts du précipice. Il avait le mur de la maison de Moshé dans le dos et la vallée devant lui. La mort en bas. Il avança en crabe face au vide, dos au mur jusqu'à se trouver sous la fenêtre de la pièce qu'il venait de quitter. La maison des otages était à sa gauche, située en contrebas de trois mètres environ. Il accrocha un grappin à deux des barreaux de la fenêtre, déroula la corde sans bruit et se laissa glisser lentement le long de la falaise. Un faux mouvement et c'était la chute. Le moindre bruit, un tir de kalachnikov bien assuré sur une cible aussi facile et c'en était terminé. Il descendit doucement et sentit bientôt sous ses pieds un rebord sur lequel il prit pieds. Il lâcha la corde. Il se glissa de quelques dizaines de mètres sur sa gauche. Il fit le court chemin dos à la roche, face au vide, glissant ses pieds nus sans plus de bruit qu'un chat. Il devait maintenant se trouver à l'aplomb de la maison des otages. Il décida d'attendre que Youssouf soit en place.

Loin, très loin en bas, Sana'a allait bientôt dormir.

Youssef, lui, se trouvait maintenant quelques mètres plus haut, à plat ventre au bord de la large crevasse séparant la maison de Moshé de la maison des ravisseurs, cachée par des épineux et des blocs de pierre. Le toit de celle-ci était légèrement en contrebas. Une crevasse de plusieurs dizaines de mètres de profondeur séparait le rebord où il se trouvait du toit de la maison. Une crevasse large et profonde. Il aurait été impossible de descendre dans cette faille, en tous cas impossible de remonter de l'autre côté, les parois étaient à pic, rien pour s'accrocher. C'est pour cela qu'il avait été choisi. Il repéra le terrain centimètre par centimètre. Il attendait que l'obscurité s'installe un peu plus puis il sauterait. Il s'installa au bord du précipice, calculant son saut. Il repéra les aspérités du sol de l'autre côté de la faille, puis inspecta sa zone d'élan, et du plat de la main balaya le moindre petit caillou. Il lissa le peu de sable. Puis il s'allongea sur le dos et regarda le ciel. C'était un saut de *majnoun*, de fou. Mais cela lui rapporterait gros, et il l'avait promis à l'infidèle. Il ferma les yeux et pria.

Lorsque l'obscurité fut plus épaisse il regarda une dernière fois l'autre rive de la faille. On en voyait encore le bord mais il ne fallait plus attendre, il ferait nuit noire bientôt. Il vérifia que la grenade était fermement attachée à sa ceinture, puis poussa comme un faible et long blatèlement de chameau. Un aboiement lui répondit. C'était le signal. Il se leva, recula de quelques pas sur le rebord du précipice. La course d'élan serait courte, à peine quinze mètres sur le rebord de rocaille et de sable, au bord du vide. Youssef prit une grande inspiration muette, puis couru en frôlant la mort, se propulsa sur sa jambe d'appel et s'envola. Il vola comme un oiseau, puis, arrivé à l'acmé de son vol replia les genoux sur sa poitrine, étendit la tête et les bras comme un faucon. Il prépara sa prise de contact, puis déplia ses jambes pour la réception dans le sable. Il atterrit exactement là où il l'avait prévu, sur le toit de la maison des otages, sans plus de bruit qu'un oiseau. Il se tapit au sol et

attendit. Quelques petits graviers roulèrent silencieusement le long des parois de la falaise. Personne n'avait rien entendu.

L'attaque de la maison de Beit Bows

Les ravisseurs s'étaient regroupés pour *qater* dans une petite pièce séparée de celle des otages. Ce *mafrage* donnait sur l'étroit couloir qui rejoignait l'entrée. Ils étaient couchés sur leurs coussins, mâchant, crachant, buvant et fumant pour adoucir l'amertume des feuilles. Ils avaient laissé les otages dans la pièce donnant sur la vallée, gardée par le vide et les barreaux. Un seul garde était avec eux, le jeune garçon qui mâchait nonchalamment en rejetant sur le sol tout autour de lui les branches et les résidus.

Les otages étaient prostrés, assis sans un mot sur les minces coussins qui les protégeaient mal du froid. Edouard mâchait sans conviction quelques feuilles que le garde lui avait jetées comme un os à un chien. Les autres somnolaient. La nuit allait tomber. A part quelques bruits de gamelles et un âne qui donnait de la voix à intervalle régulier, aucun autre bruit ne leur parvenait depuis la fin de la prière. Les femmes se tenaient à l'arrière de la maison, dans la partie qui leur était réservée.

Immobile sur le toit, Youssouf, plat comme un souffle de vent, attendait le signal. Yacoub aboya légèrement à quelques mètres de lui, en contrebas. Youssouf fit doucement glisser le grappin le long du mur et l'assura. Yacoub le saisit et se hissa lentement à la force des bras jusqu'à atteindre le rebord de la fenêtre, osant un coup d'œil rapide. Un seul garde, à demi-drogué. Un enfant. Les otages étaient là. Il se laissa redescendre au sol et reprendre contact avec le rebord rocailleux. Une pierre roula et tomba dans la vallée, entraînant une multitude de petits cailloux. Le bruit de chacun d'eux écorcha son cerveau comme autant de piqûres de guêpes. Il eut du mal à contrôler les battements de son cœur, prit une profonde inspiration et attendit quelques secondes en murmurant le nom d'Allah. Aucun bruit. Pas un mouvement dans la maison.

Tout va alors très vite. Un chameau qui blatère à nouveau. Youssouf sursaute. Il se glisse au bord du toit, au ras de la fenêtre du côté de la maison, vérifie d'un rapide coup d'œil la présence des brouteurs de *qat*. Aucun otage n'est avec eux. Il se saisit de la grenade accrochée à sa ceinture, la dégoupille. Avec un caillou il casse la vitre, jette sa grenade dans la pièce, se remet à l'abri sur le toit, les doigts dans les oreilles. Puis il ressent une intense brûlure au bras, qui s'intensifie.

L'explosion en vase clos est étourdissante, suivie d'une bouffée d'odeur de terre portée par le brouillard soufflé par la vitre cassée. Puis des cris brefs, puis des bruits sans signification, puis rien que des morceaux de terre tombant du toit dans la pièce au-dessous de lui. Youssouf se penche à nouveau pour un rapide coup d'œil par la fenêtre, blêmit, et s'allonge sur le dos tout en soutenant son bras.

Dès l'explosion de la grenade, Yacoub, bloquant la corde entre ses jambes, remonte à hauteur de la fenêtre donnant sur le vide, pistolet à la main. Le jeune gardien se lève, hébété. Un bruit attire son regard vers la fenêtre, il voit une face blême s'encadrer entre les barreaux, puis c'est la fin. Yacoub tire un seul coup de feu, un trou rond s'inscrit sur le front du jeune homme qui retombe mort sur la banquette au milieu des débris de *qat*.

La sentinelle postée sur le chemin d'accès de la maison lâche une rafale approximative. Maintenant l'homme voit une ombre qui bouge sur le toit. Il s'effondre à ce moment de sa réflexion. Doc, debout près de son rocher a retrouvé un vieux réflexe et abaisse son arme, sûr de son tir. Le blessé maintenant gémit au sol. Doc se précipite, éloigne l'arme du bédouin et du bout du pied le retourne sur le dos. Du sang tache son flanc droit et la tâche s'élargit. L'homme est hors de combat, sa respiration devient rapide et bruyante.

Dès la fin des tirs Yacoub fait en courant le tour de la maison et, d'un grand coup de pied, ouvre la porte d'entrée principale. Il bondit comme un diable dans l'étroit couloir, le canon de la kalache en avant. Mais personne ne l'arrête. Entendant des pleurs étouffés il ouvre du pied la porte basse à sa droite. Deux enfants

terrorisés, Amira et Nagwan, pleurent accrochés à l'*abaya* de Mouna qui n'ose plus respirer. Il referme la porte, et continue à avancer dans l'obscurité.

Son pied heurte un obstacle mou qu'il pointe de son arme. Quelque chose bouge. A cet instant la forme molle qu'il a heurtée se redresse, brandissant une kalachnikov. Les deux adversaires tirent ensemble. La forme retombe au sol en geignant. Il se baisse et retourne le corps immobile. C'est une femme, il soulève le coin du voile et un visage taillé au couteau apparaît. C'est l'iranienne, il la reconnaît. Il vérifie le pouls. Elle vit. Il allume sa torche, soulève la tête, empoignant les cheveux gluants de sang. Une longue plaie barre le cuir chevelu. Elle gémit. Yacoub juge qu'elle est hors de combat et, sans ménagement laisse la tête retomber au sol. Il fait demi-tour et s'accroupit pour examiner une autre silhouette entrevue au sol. C'est Edouard. L'ingénieur est mort. Une balle dans le crâne.

Il avance vers l'autre pièce dont la porte est ouverte, pas après pas, serrant sa kalache entre les doigts, retenant sa respiration, et butte sur un morceau de bois, il s'arrête. Pas de réaction. Il fait un bond dans la pièce, et la balaie du canon de son arme. Aucun signe de vie. Les ravisseurs ne sont plus en état de combattre. Il n'y a plus que morts et mourants. Il s'approche comme un chat de chacun d'eux, vérifie l'absence de danger, murmure une brève prière, et sort.

Puis il entre dans la pièce du fond. A sa vue les otages, couchés à plat ventre, croient leur fin arrivée. Yacoub vérifie que le garde est bien mort, puis baisse son arme et se tourne alors vers eux, les yeux fous :

- Libres ! Pas peur ! Eeh... eeh... je suis Yacoub ! Euh sécurité militaire, c'est fini, vous êtes libres.

Et il pousse devant lui les otages prostrés. Ils passent comme des fantômes devant le corps de leur ami. Edouard était sorti de la pièce dès la mort du gardien. Il cherchait une issue. *Allah Akbar !*

Yacoub fit sortir les otages de la maison, puis saisit son portable et appela ses chefs. Il avait retrouvé et libéré les prisonniers, tout allait bien, il ne viendrait pas au travail demain,

il demandait deux jours de congés. On lui répondit qu'on envoyait immédiatement des véhicules et des ambulances à Beit Bows, et qu'il allait retourner en prison le jour même pour avoir agi sans prévenir sa hiérarchie.

La prison ne lui faisait pas peur. D'ailleurs chez lui il y avait la prison privée de l'oncle Yahia, dont on se souvenait encore. Il l'avait fréquentée, non cela ne lui faisait pas peur. Il marcha vers Doc, qui était bouleversé par la mort d'Edouard, et murmura à son oreille un long verset.

Sur son toit Youssouf psalmodiait. Il souffrait. Son visage était blême. De la main gauche il soutenait son bras droit. Après avoir lâché la grenade il avait déchiré son poignet sur la vitre brisée. Un long lambeau de chair pendait et le sang s'écoulait en abondance par petits jets. Il réussit à sauter du toit et vint à la rencontre de Doc, pâle comme un jour sans *qat*. Une branche de l'artère radiale était atteinte, pas sectionnée mais atteinte. Doc montra à Youssouf comment faire une compression avec son pouce, puis sortit de son sac un pansement hémostatique qu'il mit en place. La suite pourrait attendre le retour à Sana'a. Il s'approcha alors du groupe des otages pour les reconforter.

Schwartz, Ashraf, et Nassim arrivèrent alors, et aidèrent à panser et calmer les blessés. Bien que Yacoub leur ait dit qu'il n'y avait plus personne à soigner dans la maison, Nassim s'y engouffra et ressortit quelques minutes plus tard, trainant Gazaleh sur le sol. L'iranienne gémissait. Avec l'aide d'Ashraf il souleva le corps souffrant et le porta à l'arrière d'un pick-up. Ashraf nettoya les plaies, s'assura de l'absence de risque vital, et donna son feu vert pour le départ. La voiture démarra en direction de l'Hôpital Militaire où elle serait soignée et interrogée.

Les combats étaient terminés et les rares habitants de Beit Bows commençaient à venir aux nouvelles. Deux silhouettes connues sortaient d'une maison voisine, Samir et Fatima. Terrorisés depuis le début de l'attaque ils s'étaient barricadés avec les enfants dans le couloir de leur maison. Se tenant par la main, ils s'étaient décidés à venir voir ce qu'il se passait. Samir boitait encore et son visage restait tuméfié. Doc les rassura et leur donna

quelques explications. Puis il demanda au jeune homme s'il connaissait quelqu'un du nom d'Amani au village. Mais non ! Personne n'avait vu la poétesse à Beit Bows, et personne ne la connaissait. Un doute planerait sur son rôle et sa culpabilité. Elle seule savait. Doc la retrouverait. Il devrait savoir.

Yacoub monta dans un véhicule de la police et prit le chemin de sa maison de Sana'a pour récupérer quelques effets et un peu de *qat* frais avant d'aller au bureau où il fut immédiatement arrêté et conduit en prison. Quand il sortit de sa cellule, dix jours plus tard, porteur de quelques coquards, il téléphona à Doc. Les deux amis allèrent se laver le corps et l'esprit au hammam Mutawakeel.

Gazaleh survécut à ses blessures. Elle fut jugée quelques jours plus tard.

Exécution

Compte tenu du nombre de morts à son actif l'iranienne fut condamnée à la peine capitale. Elle serait passée par les armes. Habituellement au Yémen la peine de mort n'était pas appliquée aux femmes. Pourtant récemment une autre exécution de femme avait eu lieu. La condamnée avait tué d'une rafale de kalachnikov son mari surpris à violer leur fille.

Il y avait toujours quelqu'un dans l'entourage des victimes pour pardonner lorsque la condamnation concernait une femme. Qu'un seul pardonne et la sentence était levée.

Il n'y eut personne pour pardonner à l'iranienne.

Lorsque le corps de Gazaleh fut jeté à l'arrière du pick-up après son exécution par fusillade, le chauffeur s'avisa que la vie ne l'avait pas complètement quittée. Elle bougeait encore. Bientôt elle gémit. Puis ouvrit les yeux. Alors l'homme prit peur et s'enfuit en courant. Son chef s'approcha et constata l'échec de l'exécution. Le peloton était parti. Ne sachant que faire en pareil cas, il décida d'emmener la femme fusillée à l'hôpital. Au service des urgences personne ne s'étonna de recevoir une femme criblée de balles et personne ne posa de question sur les circonstances de la fusillade. L'urgentiste pratiqua une intubation trachéale, une transfusion de sang à haut débit, et l'admit dans le service de soins intensifs. Bientôt elle s'améliora et après quelques jours recommença à s'alimenter. Plusieurs interventions chirurgicales avaient été programmées.

Le lendemain de son réveil complet, deux soldats entrèrent dans sa chambre, détachèrent doucement les perfusions, et, d'autorité, malgré les gémissements de la blessée, la portèrent à l'extérieur du bâtiment où ils la jetèrent dans une voiture. Le

véhicule la transporta au lieu même de sa première exécution, dans la cour de la sécurité militaire, quartier diplomatique, derrière le garage des taxis Raha. On lui mit un voile sur la tête, on attacha ses mains dans le dos, elle fut installée assise, adossée au poteau de son premier supplice, et fusillée à nouveau dans son *abaya* noire. Bien que déjà morte un coup de grâce lui fut donné.

Dhar Al-Hajar

Doc s'approcha de la minuscule ouverture pratiquée dans le mur d'enceinte du palais *Dhar Al-Hajar*, là où les touristes venaient acheter les tickets pour visiter la maison de l'imam Yahia. Le gardien le reconnut et ouvrit la lourde porte en bois clouté. Un chemin pavé montait vers une petite place à gauche de laquelle s'offrait une vue dégagée sur la montagne et les collines environnantes fondues dans un beige uniforme et fade. La terre était hérissée de rares épineux dont le seul rôle semblait être d'accrocher les sacs en plastique que le vent promenait.

Yacoub avait téléphoné. On allait fêter sa sortie de prison. Un cousin avait invité tout le monde à visiter son champ de *qat* situé à côté de la forteresse. On boirait le thé, on *qaterait*, on visiterait le château.

Chaque recoin de rocher offrant une vue dégagée sur la vallée abritait un petit groupe d'hommes assis, qui passeraient l'après-midi de ce *yom-al-joum'a*, ce jour de vendredi, à mâcher en refaisant le monde. Comme chacun apportait sa ration dans un petit sac rose, noir, ou vert, les épineux auraient bien du travail.

Un bruit de discussion arracha Doc à sa contemplation. Des touristes arrivaient. Il se retourna et les suivit en direction de la petite place. A sa droite se dressait la construction monumentale, un énorme bloc rocailleux surmonté d'un palais. L'ensemble figurait sur tous les timbres-postes et billets de banque du Yémen, mais Doc était à chaque fois étonné par cette vision. L'énorme roc surplombait la vallée du *wadi dhar*. L'Imam avait bien choisi le lieu. Le palais était facile à garder et à défendre. L'ennemi se voyait venir de très loin. Le palais lui-même, grosse tour carrée et ventrue, comprenait cinq étages

de pièces à vivre, de couloirs, de passages secrets, d'oubliettes, de puits profonds, de greniers, de *mafrages*, et de terrasses. Il n'était plus utilisé depuis l'assassinat du dernier Imam régnant. La famille de Yacoub était passée par là quelques décennies plus tôt, avait mis un terme au régime et inauguré le passage à la République.

Il laissa le rocher du palais à sa droite et dirigea ses pas vers la grande tente de réception dressée face à la vallée. Sous la haute et vaste toile brute arrimée par de lourds cordages étaient offerts de hauts fauteuils en bois à assise de corde, fabriqués dans les villages de la Tihama, sur les rivages de la Mer Rouge. Il s'installa face à la vallée.

Le commerçant de la boutique avoisinante, vauté sur une couverture jetée au sol, mâchouillant son *qat*, ne se leva pas à l'arrivée du client. Avec un peu de chance Doc pourrait peut-être le convaincre de faire chauffer un peu d'eau pour un thé, mais la perspective d'un mauvais Lipton tiède et trop sucré ne l'enthousiasma pas.

Il reprit sa contemplation. Des familles s'installaient aux tables voisines. Yacoub était arrivé en robe blanche immaculée, le châle posé sur les épaules, engoncé dans une veste sombre, étiquette de marque cousue sur la manche. Ahlam, son épouse, en *abaya* et *nighab*, les yeux fortement maquillés, suivait leurs enfants aux cheveux jais gominés et aux yeux de prunes noires. Yacoub câlinait ses petits, leur ouvrait des paquets de bonbons, puis reprenait la main de sa femme.

Plus loin, Yacoub se retourna vers Doc :

- C-ce... c'était elle la cause d-de... nos malheurs... Gazaleh... elle et les islamistes qu'elle a utilisés... c'est fini Doc, tu pourras t-travailler tranquillement,

- A ton avis quelle était la cause de sa haine et de ces meurtres ? La haine de l'Occident ? L'appât du gain ? L'intolérance vis-à-vis des chrétiens ?

- Tout... eh-eh... surtout l'argent. Elle voulait voler ton t-travail... ton business, rien d'autre. C'est pas la religion. Haine

de l'Occident ? Oui, sûrement, comme tout le monde c'est un peu ça aussi. D'ailleurs tu sais Doc il n'y a pas que l'iranienne...

Doc sursauta et se promit d'éclaircir la dernière phrase de Yacoub un peu plus tard...

Un couple arriva, avec deux enfants. Samir et Fatima, Khaled, et Nour leur petite fille. Samir marchait encore difficilement. Les hématomes, ecchymoses, et autres blessures, n'étaient pas complètement cicatrisés. Fatima était encore toute pâle. Elle avait cru ne jamais revoir le père de ses enfants. Les enfants aussi semblaient contaminés par la fatigue des parents et marchaient tristes et silencieux. Yacoub était passé chez eux pour leur dire : ils étaient complètement innocentés. Ils pouvaient rester au Yémen et y élever leurs enfants, conformément à leurs valeurs. Ils ne seraient plus inquiétés. Mais ils devraient cesser certaines fréquentations.

Le couple s'installa à la table de Doc qui se leva et salua. Il réveilla l'employé de son état d'abrutissement et lui arracha la vente de barres chocolatées pour les enfants. Et le Lipton s'avéra comme d'habitude tiède et imbuvable. Il sortit de sa poche un papier plié en quatre qu'il remit à Fatima. Il y avait écrit un numéro de téléphone à contacter pour un petit emploi à l'hôpital islamique. Pas de quoi faire fortune, mais au moins suffisamment pour vivre. Quant à Samir, Doc avait bon espoir de le faire embaucher comme traducteur dans une ambassade, mais il allait lui falloir améliorer son arabe. Puis le jeune couple se leva et, poussant les enfants devant lui se fondit dans la foule des touristes qui commençaient à quitter la cour du château.

Demain Doc partirait pour Dubaï, il devrait rendre compte des derniers événements à Bruno. Il y resterait le moins de temps possible. Puis il reprendrait le vol Emirates pour Sana'a. Il retournerait dans le Hadramaout superviser l'installation des cliniques de Toxen et de Spoil et boire le thé de Fadl à l'ombre de sa caravane. Il retrouverait Yacoub au hammam Mutawakeel. Il irait mâcher le *qat* chez Shams et, peut-être un

jour écouter encore les poèmes d'Amani. Il en reparlerait avec Max d'abord, l'enquête sur la poétesse venait juste de commencer.

Et puis il y avait *Al Takassim, le oud*, la musique de l'Hadramaout et de la Mer Rouge !

Devant Doc la montagne ocre et beige s'estompait, délavée par la tombée du soleil et ses reliefs s'effaçaient doucement. Les cordages de la tente se balançaient mollement. Le muret blanc qui le séparait de la vallée servait d'appui aux derniers visiteurs. Tournant les yeux à gauche, il voyait la masse sombre du vieux palais qui perdait ses reliefs et allait bientôt s'enfoncer dans la pénombre. Il alluma un cigare demi-tasse de Davidoff et en souffla les parfums vers les nuages.

Du Yémen un feu était venu,

Et d'autres feux bientôt se lèveraient.

Sur Sana'a demain encore,

Puisse le soleil se lever au levant.

FIN

Chapitre I : Selon le Prophète Mohammed

1 Exécution	11
2 Retour à Sana'a de Doc et d'un indésirable	13
3 Les retrouvailles avec Yacoub	21
4 La Sittine.....	25
5 Retour de la Mecque	29
6 Retour au quartier diplomatique	33
7 L'affaire de Ma'rib	37
8 Samir et Fatima devant le Consulat - Max à l'Ambassade, premières analyses	41
9 Avec Saad à l'Hôpital Militaire	47
10 Retour à l'Hôpital Islamique. Les problèmes de Khaled	51
11 Première promenade à Bab El Yémen. Avec Ashraf place des brochettes	55
12 Le salon de qat du bon Docteur Shams	63
13 Vol Felixiya pour le désert de l' Hadramaout	69
14 Un thé avec le Docteur Fadl	75
15 Khaled l'homme-chameau et la découverte de la statue du Jawf	81
16 L'attaque des bédouins	85

Chapitre II : Le soleil se lèvera au couchant

17 Retour à l'Ambassade	91
18 Première réunion de la cellule de crise	95
19 Du monde sur la Sittine	99
20 Deuxième promenade à Bab El Yémen	103
21 Le fils de Radaw'il	107
22 Amani la poétesse	109
23 Le bras de Naima	113
24 Max, Samir, et le terrorisme	117
25 Le souk au qat et la visite au quartier Harat Ibn Husseïn	123
26 L'affaire de Shibam-Hadramaout	131
27 Deuxième réunion de la cellule de crise	135
28 La musique d'Al-Takassim	141
29 Le détenu de l'Hopital Thaoura	143
30 Troisième promenade à Bab El Yémen, l'Hôtel Burj Al- Salam et l'attentat devant le caravansérail antique ...	147
31 Service d'urgence, l'assassinat de Yasser	153
32 Bohmische Waffenfabrik A.G. in Prag, modèle 27, calibre 7.65	157
33 Le Hammam des femmes sur la petite place Maydan Al- Qala	161
34 Conférence dans le jardin du restaurant Syrien	165
35 L'affaire de Shabwa et le talent d'Ashraf	169

Chapitre III : Un feu viendra du Yémen

36 L'affaire de Beit Bows	179
37 Conférence dans le champ de qat du cousin de Yacoub	185
38 Séance de qat chez Cheikh Mansour	189
39 Cheikh Moudjahid, Abou Leila, et les outardes	197
40 La Coumadine d'Ahmed	203
41 Vol Emirates EK 076 et préparation de l'assaut	207
42 Le Hammam des hommes d'Al Mutawakeel	211
43 Le village de Rabih Moshé	217
44 La préparation à l'assaut et les sauteurs de chameau d'Al- Husseiniyya	221
45 Le bent al sahn de Mouna	225
46 Le trieur d'agates du souk	227
47 L'approche de Beit Bows	231
48 L'attaque de la maison de Beit Bows	239
49 Exécution	245
50 Dhar Al-Hajar	247

Glossaire

<i>Abaya</i>	Longue robe noire
<i>Al Islah</i>	Parti d'opposition islamiste
<i>Allah Akbar</i>	Dieu est le plus grand
<i>Asr</i>	Prière de l'après-midi
<i>Bent al sahn</i>	Littéralement ' la fille du plat ', gâteau au miel
<i>Camarillas</i>	Vitraux au-dessus des ouvertures
<i>Chai</i>	Thé
<i>Cheich</i>	Foulard de tête
<i>Cheikh</i>	Personnage important, chef de tribu
<i>Chicha</i>	Pipe à eau, plus moderne que la mada'a
<i>Choukran</i>	Merci
<i>Darbouka</i>	Instrument à percussion
<i>Diya</i>	Compensation généralement financière
<i>Djinn</i>	Esprit
<i>Fajr</i>	Prière du matin
<i>Fassoyas</i>	Haricots blancs
<i>Foul</i>	Fèves
<i>Futa</i>	Pagne porté comme une jupe par les hommes surtout dans le sud du pays, idem mawass
<i>Gambia</i>	Robe blanche pour homme portée surtout sur les plateaux, idem thaob
<i>Go between</i>	Entremetteur, facilitateur
<i>Goudam</i>	Pain rond (de soldat)
<i>Habibi</i>	Mon chéri, mon cœur
<i>Hadj</i>	Pèlerinage à la Mecque
<i>Hammam</i>	Bains publics
<i>Haoutis</i>	Tribu chiite du nord du Yémen, de religion <i>zaydite</i>

<i>Isha</i>	Prière du soir
<i>Jambia</i>	Poignard courbe porté sur le devant, à la ceinture
<i>Kafir</i>	Infidèle, non-musulman
<i>Kefta</i>	Brochette de viande hachée
<i>Keif halak?</i>	Comment vas-tu ?
<i>Leila saida</i>	Bonne nuit
<i>Mada'a</i>	Pipe à eau, plus traditionnelle au Yémen que la chicha
<i>Mafich mouchkila</i>	Y'a pas d'problème
<i>Mafrage</i>	Salon de réception ou à <i>qater</i>
<i>Marham</i>	Tuteur ou gardien des femmes
<i>Masalama</i>	Au revoir
<i>Mawass</i>	Pagne porté comme une jupe par les hommes surtout dans le sud du pays, idem futa
<i>Moucharabieh</i>	Fenêtre en bois à croisillons
<i>Niqhab</i>	Voile noir couvrant le bas du visage
<i>Oud</i>	Luth plus récent que le qanbus ou turbi
<i>Qat</i>	Feuille à mâcher, délivrant des amphétamines
<i>Qater</i>	Mâcher le qat
<i>Qanbus</i>	Luth de Sana'a plus ancien que le oud, idem turbi
<i>Qishr</i>	Décoction d'écorce de café et d'épices
<i>Rallas</i>	C'est fini
<i>Roubs</i>	Pain

<i>Sadiki</i>	Mon ami
<i>Sana 'ani</i>	Habitant de Sana'a
<i>Shal</i>	Foulard
<i>Sitara</i>	Pièce de tissu dont les vieilles femmes se couvrent complètement
<i>Sittine</i>	Voie rapide reliant les quartiers universitaires aux quartiers diplomatiques de Sana'a
<i>Takassim</i>	Improvisation musicale, jouée au début des morceaux, aussi début au sens large
<i>Takbir</i>	Prière essentielle
<i>Thalata assar</i>	Prière de quinze heures
<i>Thaob</i>	Robe blanche pour homme portée surtout sur les plateaux, idem gambia
<i>Thar</i>	La vengeance, généralement sanglante
<i>Turbi</i>	Luth de Sana'a, plus ancien que le oud, idem qanbus
<i>Wadi</i>	Lit d'une rivière, généralement à sec
<i>Zakkat</i>	Charité islamique, l'un des piliers de l'islam
<i>Zaydites</i>	Adeptes de la religion répandue dans les tribus du nord du Yémen
<i>Zuhr</i>	La grande prière de midi
<i>Zigni</i>	Plat éthiopien très épicé

Facebook : takassim yemen
Takassim.yemen @gmail.com